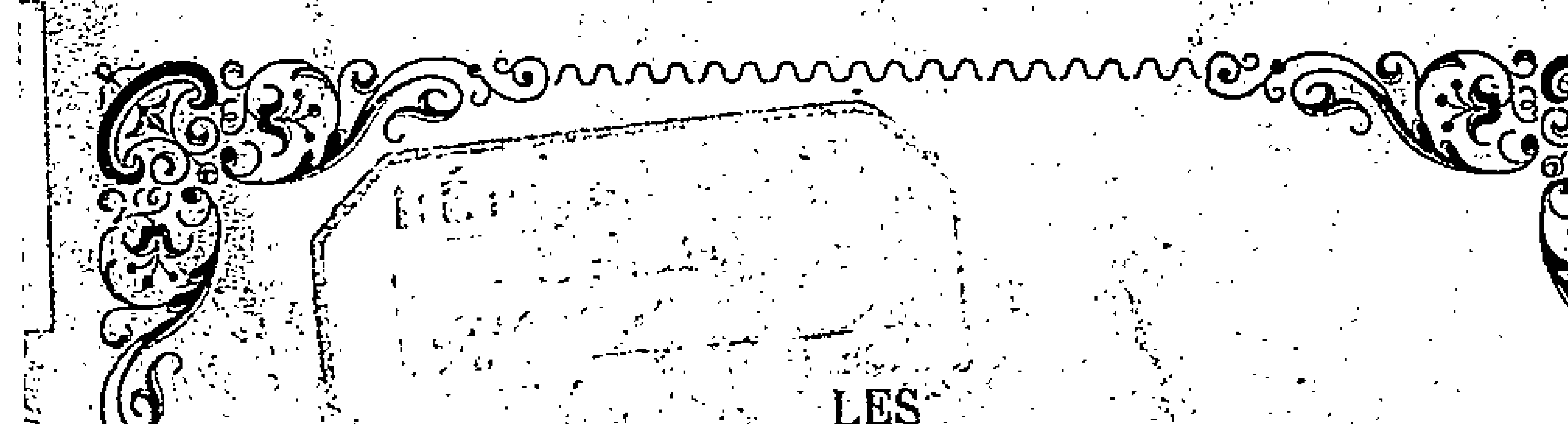


Les Vacances d'Yvonne, par Mlle Julie Gouraud


BnF Gallica



LES

VACANCES D'YVONNE

PAR

Mlle JULIE GOURAUD.

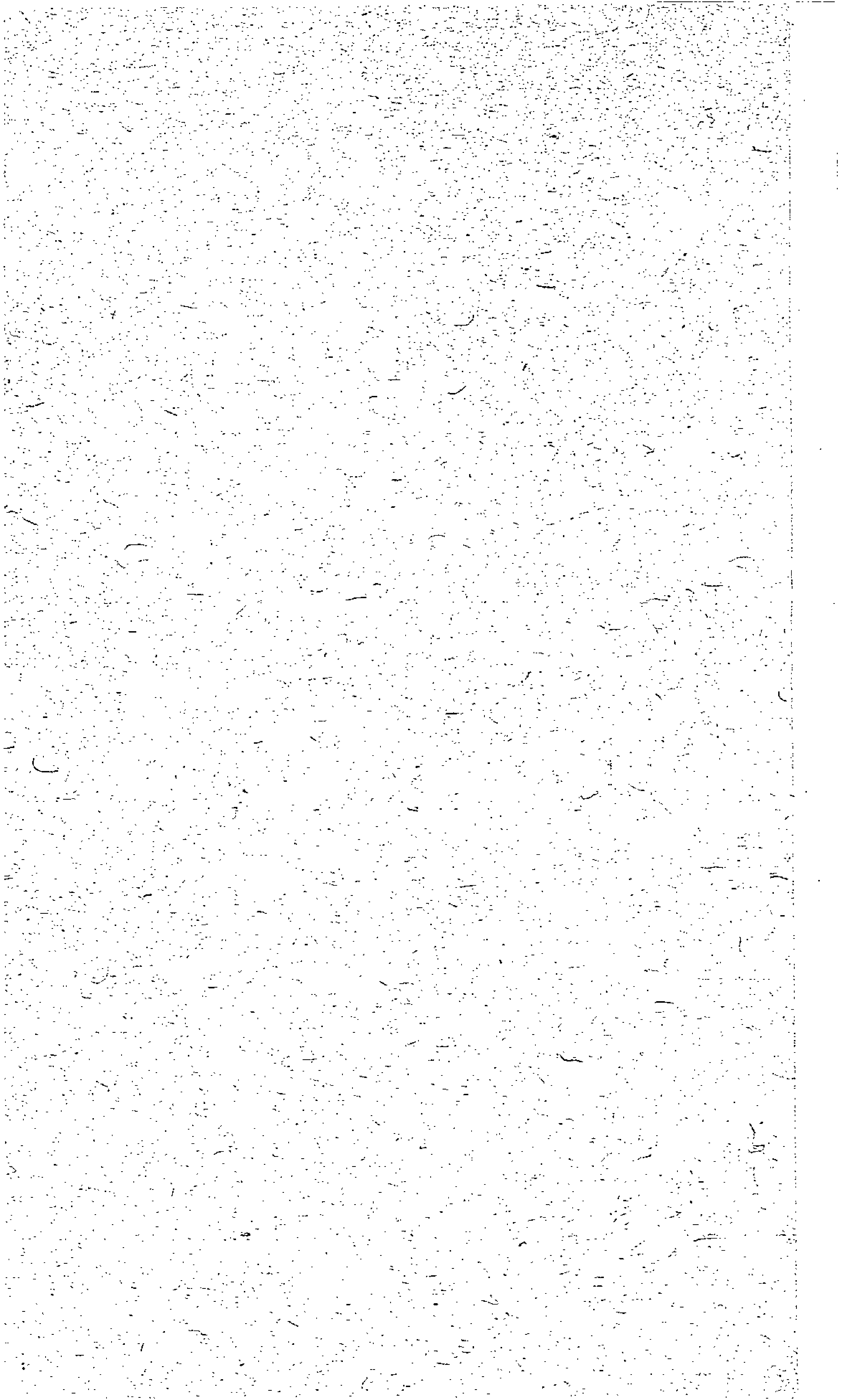


PARIS

CHARLES DOUNIOL, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

rue de Tournon, 29

1858



LES

VACANCES D'YVONNE.

Cet ouvrage se trouve aussi :

Lyon,	GIRARD et JOSSERAND.
Montpellier,	SEGUIN.
Angers,	BARRASSÉ.
—	LAINÉ.
Nantes,	MAZEAU.
—	POIRIER-LEGROS.
Metz,	CONSTANT-LOÏEZ.
—	PALLEZ et ROUSSEAU.
Lille,	LEFORT.
—	BILLAUT.
Liesse,	Mlle E. DANET.
Dijon,	HÉMERY.
Nancy,	VAGNER.
Toulouse,	CLUZON.
—	DELBOY.
—	PRIVAT.
Tours,	CATTIER.
Le Mans,	GALLIENNE.
Clermont-Ferrand.	VEYSSET.
Bordeaux,	DUCOT.
—	LAFARGUE.
Rouen,	FLEURY.
Vannes,	LAMARRELLE.
—	GALL.
Verdun,	LAURENT.
Marseille,	CHAUFFART.
—	LAFERRIÈRE.
Grenoble,	MERLE.
Amiens,	CARON.
Orléans,	BLANCHARD.
—	GATINEAU.
Bruxelles,	GOEMAERE.
—	DEWAGNEER.
Londres,	BURNS et LAMBERT
Genève.	MARC-MEHLING.

Boulogne-sur-Mer, FLOUR.

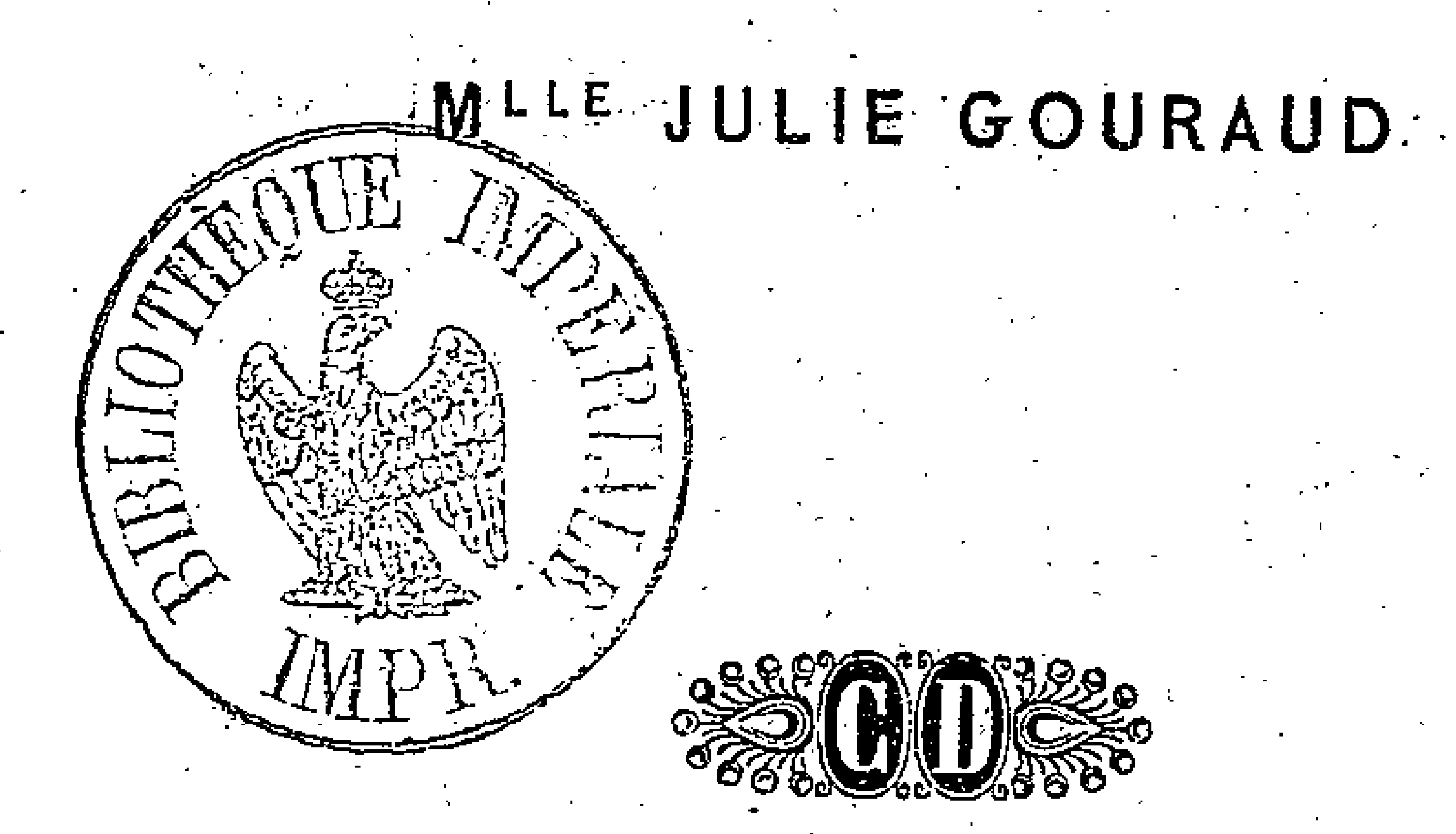
Paris. — Imprimerie de W. REMQUET et Cie, rue Garancière, 5.

LES

VACANCES D'YVONNE

PAR

Mlle JULIE GOURAUD



PARIS
CHARLES DOUNIOL, LIBRAIRE
Éditeur du Correspondant
Rue de Tournon, n° 29

1859



A MLLE MARIE OZANAM.

Ma chère Marie,

J'ai conservé le souvenir des encouragements que votre illustre père m'a donnés si souvent : il comprenait mon affection pour l'enfance ; il s'intéressait à mes petits livres et souriait à la pensée de vous les faire lire un jour.

Vous avez obéi, sans le savoir, à son désir, et vous êtes aujourd'hui une de mes lectrices les plus assidues.

En plaçant votre nom au commence-

ment de ce petit ouvrage, je voudrais tout à la fois consacrer un souvenir qui m'est précieux et vous donner une marque de ma tendre amitié.

J. GOURAUD.

Château de la Combe, ce 29 août 1858.

LES

VACANCES D'YVONNE.

INTRODUCTION.

L'hiver était passé : les mères et les enfants souriaient à la vue des marronniers et des lilas en fleur ; les nuances vives du printemps avaient succédé aux nuances sombres de l'hiver ; les rubans roses s'abritaient sous d'élégants parasols : enfin ce Paris d'avril, si frais et si fleuri, faisait naître des pensées d'émigration chez tous ceux qui pouvaient émigrer. Yvonne était de ce nombre : les ombrages des Tuileries lui rappelaient les belles forêts d'Alsace.

— Ma marraine, dit-elle un jour, quand partirons-nous ?

— Bientôt, chère enfant, mais nous n'irons pas en Alsace cette année.

— Nous n'irons pas en Alsace ! s'écria Yvonne d'un ton presque tragique.

— Non, chère petite ; je pense que le moment est venu où je dois vous conduire toi et Gustave dans votre patrimoine de famille ; nous irons en Dauphiné prendre possession du château de Sainte-Agnès, dont je t'ai parlé si souvent. C'est là que ta mère, ma chère Louise, a passé sa vie, trop courte pour ceux qui l'ont aimée. Je retrouverai tous mes souvenirs de jeunesse ; je te montrerai, ma petite fille, la place où ta mère priait ; je te conduirai dans les sentiers que nous avons parcourus ensemble ; tu admireras ce que nous avons admiré, et surtout tu t'instruiras au récit des vertus qu'elle a pratiquées et dont le souvenir est toujours vivant dans le pays.

Yvonne écoutait sa marraine sans oser l'interrompre. Un nouvel horizon lui apparaissait, de sorte que les regrets donnés à l'Alsace furent aussitôt remplacés par le désir de connaître le Dauphiné. Elle lut avec soin tout ce que sa géographie disait sur cette belle province.

Yvonne était prête à partir. Aussi éprouva-t-elle une véritable déception en apprenant que ce départ ne s'effectuerait pas avant la fin de

mai. Toutefois, les préparatifs du voyage, les emplettes et les visites abrégeaient le temps plus qu'Yvonne ne l'avait espéré, et puis enfin, enfin, comme disait notre chère petite fille, on part!

Le chemin de fer répondant à l'impatience des voyageurs, on fut bientôt à Lyon. Yvonne ne manqua pas de regarder de tous côtés; elle découvrit Notre-Dame de Fourvières et obtint la promesse d'y monter un jour. L'intérêt d'Yvonne se soutint jusqu'au terme du voyage. Elle ne fut point effrayée des remparts et de la forteresse de Grenoble; mais une fois montée en voiture pour se rendre à Sainte-Agnès, il est positif qu'elle s'endormit et qu'il fallut l'éveiller pour descendre de voiture.

CHAPITRE Ier.

Il est probable qu'Yvonne s'était flattée d'être matinale : il n'en fut rien. Elle dormait encore profondément lorsque madame de Néris, ayant compté dix heures, entra sans précaution dans la chambre de sa filleule, qui fut pas mal confuse, en apprenant que l'aiguille avait fait plus que le tour du cadran depuis le moment où elle avait posé la tête sur l'oreiller. Yvonne n'avait pas la plus petite idée de ce qu'elle allait voir ; aussi, lorsque, sur l'invitation de sa marraine, elle vint se mettre à la fenêtre, un cri de surprise lui échappa.

Nous savons gré à Yvonne de son enthousiasme, car nous le partageons : la vallée de Graisivaudan fraîche et cultivée comme un jardin, l'Isère qui la traverse en formant un M majuscule, initiale de madame de Néris, une chaîne de montagnes imposantes devant soi, puis en prolongeant le regard, d'un côté les crêtes de la Savoie toujours voilées par quelques nuages bleus, à gauche Grenoble et sa forteresse, tout

cela, il faut en convenir, forme un ensemble de beautés qu'on est presque fier d'avoir sous les yeux à toute heure du jour.

Notre petite fille avait hâte de descendre sur une belle terrasse qui longe la façade du château et semble inviter à venir assister à une des plus belles représentations de la nature.

Cependant Yvonne ne descendit point sans avoir visité l'intérieur du château. Elle apprit avec émotion que la chambre de madame de Néris avait été autrefois celle de sa mère, et que sa petite chambre à elle faisait partie de son appartement. Quelques portraits de famille suspendus aux boiseries excitaient vivement la curiosité d'Yvonne. Elle considérait avec un sentiment de respect tous ses grands parents, s'informant du caractère et de la condition de chacun. La connaissance des aïeux étant faite, Yvonne se rendit sur la terrasse et éprouva un redoublement d'admiration à la vue du glacier de la Cître étincelant sous les rayons du soleil. Que c'est beau, ma marraine! Quel bonheur d'être ici! Quand je pense que mes chers parents ont vu tout cela, qu'ils ont marché là, là où je marche, ma marraine! Ah! leur souvenir me sera toujours présent: il m'aidera à devenir raisonnable.

Assurément nous croyons Yvonne très-capable de subir l'influence d'un pareil souvenir; toutefois, il faut savoir qu'elle entrait dans sa douzième année et qu'elle allait faire sa pre-

mière communion. Depuis quelque temps même, on voyait le progrès de sa raison ; son humeur n'en était cependant pas moins enjouée, et il faut nous attendre à la voir encore sauter, courir et crier tout à son aise.

Madame de Néris elle-même, en institutrice prudente, attendra que l'enthousiasme de sa filleule soit passé pour parler de travail.

Yvonne accompagnait sa marraine dans toutes ses excursions de maîtresse de maison ; s'il lui arrivait de s'échapper, pendant une conversation de *basse-cour*, pour aller cueillir une marguerite, elle revenait bientôt témoignant le désir de s'instruire. Nous félicitons Yvonne de sa bonne volonté, car l'intention formelle de madame de Néris n'est pas de lui donner seulement des talents d'agrément, qui méritent plus ou moins ce nom, mais de ne pas lui laisser ignorer les connaissances essentielles négligées la plupart du temps dans l'éducation des filles.

L'élève facilitait merveilleusement les vues de l'institutrice par sa curiosité naturelle : aussi ne fut-elle point effrayée, en apprenant que la promenade serait souvent une occasion de s'instruire sans livres et sans cahiers.

Tout allait pour le mieux lorsqu'une pluie particulière aux pays de montagnes vint attrister et voiler presque complétement le magnifique paysage auquel Yvonne était déjà habituée. Elle n'en revenait pas !

Après être restée un certain temps à voir tomber la pluie, Yvonne se rapprocha tristement de sa marraine.

— Voilà, dit madame de Néris, une journée favorable à nos amis. Peut-être eussions-nous encore remis au lendemain des lettres qu'ils devraient déjà avoir reçues....

— Oh! quelle bonne idée! c'est cela; écrivons, écrivons, ma marraine. La pluie peut tomber, je ne m'en occupe plus. Je suis toute à Netta et à Gustave..

Et, sans perdre un instant, Yvonne se place devant une petite table préparée pour son usage particulier et écrit :

Sainte-Agnès, 4 juin 18....

« Chère Netta,

« Nous sommes arrivées. Il m'est impossible de te faire une description intéressante de notre voyage, parce que j'ai dormi à peu près tout le temps.

« J'avais le cœur bien gros en te disant adieu. Quelque chose manque toujours aux parties de plaisir, et, cette fois-ci, le quelque chose est un quelqu'un que j'aime de tout mon cœur.... Décidément, je ne trouve rien de remarquable à te dire, si ce n'est que j'ai eu des inquiétudes dans les jambes (ce qui a valu un bon nombre de coups de pieds à la pauvre Joséphine), et que

j'ai mangé du saucisson de Lyon à Lyon : c'est bien naturel!

« J'aurais voulu t'écrire dès le lendemain de mon arrivée; mais le moyen? Figure-toi des chambres remplies de paquets, des gens tout joyeux de revoir ma marraine; on me regardait, on parlait de moi. Quelques bonnes femmes se rappelaient de m'avoir vue toute petite; elles trouvaient que je ressemblais à maman. Cela me fait plaisir.

« Je conviendrai avec toi, ma chère amie, que je n'étais pas très-utile au milieu de tant d'embarras, à condition que tu conviendras, à ton tour, qu'il est très-agréable pour de petites curieuses comme nous de voir tout ce qui se passe. Je courais du haut en bas du château, visitant, furetant partout, *touchant à tout*, Netta! Oh! comme j'ai pensé à toi dans cette grande journée!

« Sainte-Agnès est un château magnifique assis sur les premières chaînes des Alpes. C'est un véritable nid d'aigles; les montagnes forment autour de nous une sorte de fortification; les unes sont graves et sévères, les autres douces et riantes; toutes changent de couleurs sous les rayons capricieux du soleil et donneraient envie de grimper et de courir à la petite fille la plus studieuse, si elle était ici. Je vois tout cela d'une terrasse où je voudrais toujours rester. Notre jardin est rempli de belles fleurs

dont j'ignore la plupart des noms ; mais je les saurai bientôt, car on veut toujours savoir le nom de ce qu'on aime, n'est-ce pas ? Dès que je te vis, je demandai ton nom. Oh ! qu'il me sembla drôle ! Et maintenant ce nom de Netta est, selon moi, le seul qui te convienne.

« Le château est rempli de souvenirs de ma famille. Je pense souvent au bonheur que j'aurais de voir mes parents ; mais je ne veux pas m'attrister. Mon plus grand plaisir, en ce moment, est de me rendre près d'un petit lac habité par des cygnes, des canards et des oies de Barbarie. Je ne te dis rien des canards, tu les connais ; quant aux oies, je ne peux m'empêcher d'en médire : plus grandes que celles d'Europe, elles ont un faux air de cygne qui leur donne une insolence déplacée.

« Ce sont de vraies *parvenues*, jalouses, criardes, gourmandes et de fort mauvaise humeur. Elles auront beau faire, jamais leur col ne se détachera aussi gracieusement que celui du cygne ; elles seront toujours des oies et leurs petits des oisons.

« Depuis mon arrivée, je n'ai pas manqué d'aller chaque jour, plusieurs fois, voir les cygnes qui ont des petits. Quel spectacle, chère Netta ! Figure-toi ces petits commençant à nager. La mère les précède en traçant une belle ligne sur l'eau ; sa couvée la suit, et lorsque les nageurs sont fatigués, ils se cramponnent aux

flancs de leur mère et parviennent à se poser sur son dos. Elle les laisse faire en continuant sa course; mais elle a soin d'étendre ses ailes pour faciliter l'installation de sa famille; puis, lorsque les voyageurs sont placés, elle se promène tranquillement.

«Tout ce que je pourrais te dire de cette délicieuse embarcation à voiles blanches ne t'en donnerait qu'une idée imparfaite. Malheureusement les cygnes auront le sort des enfants : ils grandiront et leur mère ne les portera plus. Je m'attends donc un jour ou l'autre à voir disparaître cette charmante représentation. . .

. . . .

« Pauvre Netta ! j'ai interrompu mon épître pour aller manger d'une excellente galette qui sortait du four. Que n'es-tu ici ? Je commence à croire qu'il n'y a pas de bonheur parfait sans toi.

« J'ai une chambre *à moi*, à côté de celle de ma marraine. Ce matin, je ne savais plus où j'étais en m'éveillant, et lorsque je me suis retrouvée à Sainte-Agnès, j'ai soupiré, car, Netta, c'est aujourd'hui jeudi et je ne te verrai pas !

« A peine levée, j'ai couru à la fenêtre, j'ai vu des faucheurs dans la prairie ; ce qui veut dire que demain je fanerai, qu'après-demain il y aura des meules de foin, que ton amie, malgré ses douze ans, grimpera, dégringolera..... si sa marraine le lui permet.

« Adieu, chère amie, à bientôt : je ne t'oublie pas, sois tranquille ; car tu me manques chaque jour pour mes plaisirs de campagne, comme tu m'étais indispensable pour ceux de Paris.

« Ton amie pour la vie,

« YVONNE. »

CHAPITRE II.

Madame de Néris était venue chercher à la campagne le calme et la tranquillité si favorables au temps de l'éducation. A Paris, il faut faire violence à sa volonté, tenir tête à mille obstacles, qui menacent sans cesse d'entraver nos occupations journalières. L'institutrice est à juste titre comptée parmi les personnes qui ont le plus besoin de réflexion et de régularité dans la vie : madame de Néris ne l'ignorait pas. D'un autre côté, si sa tâche lui semblait grande, la difficulté de l'accomplir diminuait en présence de la nature féconde en enseignements. Quelle force n'acquiert-on pas quand on peut placer en regard du catéchisme les bienfaits de Dieu ! On ne saurait commencer trop tôt à développer la reconnaissance dans le cœur de l'enfant. L'arbre qui abrite notre tête, les richesses variées des champs, les fleurs qui sont à la fois l'ornement du château et de la chaumière, le brin d'herbe, le fruit sauvage, tout mérite notre intérêt et notre admiration.

Yvonne ne courra donc pas au hasard dans cette belle campagne ; elle ne passera pas indifférente devant les trésors de la création.

Peut-être notre plan semble-t-il imaginaire ; peut-être nous accuse-t-on d'offrir pour modèle une femme à laquelle nous supposons toutes les qualités, et de lui donner pour élève une petite fille de fantaisie.

Cependant nous avons eu le bonheur d'observer des mères dévouées et ingénieuses comme madame de Néris, dans les modestes maisons de campagne aussi bien que dans les châteaux.

Madame de Néris était profondément convaincue de l'importance de sa mission et cette conviction était toute sa force. Yvonne, qui n'entendait parler que de cours, de prodiges de dix ans, fut fort surprise de la simplicité du règlement d'étude que sa marraine lui présenta : quatre heures de classe. Le reste du temps Yvonne causerait, questionnerait sa marraine, soit en se promenant, soit en travaillant à ses côtés.

L'écolière témoigna sa joie d'entrer dans une vie nouvelle. A Paris elle était sans doute l'objet de tous les soins de madame de Néris, mais les obligations de la ville aussi bien que les embarras des rues rendaient impossibles une conversation suivie et une intimité semblables à celles que la maîtresse et l'élève pouvaient avoir à Sainte-Agnès. La petite fille était ravie. Ajoutez à

tous les avantages de la nouveauté le plaisir d'avoir une chambre à soi. Cette chambre était telle que peut la souhaiter une enfant de douze ans : pas trop grande, claire et donnant sur la partie la plus riante de la vallée. Cette chambre servait aussi de salle d'étude. Yvonne se promettait d'y maintenir l'ordre et la propreté la plus exquise. Elle défiait d'avance l'œil de sa marraine d'y découvrir trace de poussière sur la table et sur ses livres. Un charmant plumeau de plumes de paon était la garantie de cette promesse.

Qui ne se souvient de ces jours d'enfance où, le cœur plein de joie et de bonne volonté, on aborde sa tâche avec gaieté et espérance dans le succès? Yvonne ne pouvait pas échapper à cette douce impression : le jour de travail étant arrivé, elle jeta un regard de satisfaction sur son règlement, embrassa madame de Néris et se mit à sa table de l'air le plus résolu à bien travailler. Toutefois, avant de prendre sa plume, Yvonne passa un quart d'heure à constater les avantages de sa nouvelle situation : Que je suis donc bien ici! pensait-elle ; pas de voitures, pas de sonnettes et surtout pas *d'orgues de Barbarie* pour me déranger pendant mon étude de piano! Elle allait enfin commencer un devoir, lorsque une espèce d'insurrection éclata parmi les canards. D'un bond la petite fille fut à la fenêtre et ne put s'en éloigner. Le spectacle en valait la peine : les nageurs plongeaient, se poursui-

vaient, comme s'ils eussent eu dessein de donner une représentation à Yvonne. C'était charmant; et l'écolière se crut très-raisonnable en ne s'accordant qu'un quart d'heure de récréation.

Nouvelle assiduité.... Oh! le vilain paon! Te tairas-tu? Le paon se tait et, charmé sans doute d'avoir attiré l'attention, il se met à faire la roue, se tourne et retourne sans souci de sa chaussure. Le soleil rendait encore plus vif l'éclat de sa robe; de sorte qu'Yvonne, étant abritée derrière la persienne, crut qu'il était poli et convenable de ne pas laisser le paon faire la roue pour les canards et même, lorsqu'il eut fermé son éventail, elle resta encore quelques instants pour s'assurer que la fantaisie du roi de la basse-cour était passée. Enfin Yvonne travaillait de bon cœur; elle écrivait l'histoire de Moïse sauvé des eaux. Elle était vraiment toute à son sujet, partageant l'anxiété de la fille de Jocabed, suivant la précieuse corbeille de jonc, assistant à la surprise de la princesse égyptienne. Mais surtout, il lui semblait voir Jocabed prenant le petit Moïse dans ses bras, l'allaitant et l'emportant dans sa demeure.

Tout à coup le soleil se cache, le vent s'élève: Yvonne court à la fenêtre. Un spectacle nouveau attire son attention. Les nuages amoncelés semblent menacer ces montagnes qui s'élèvent fièrement depuis tant de siècles, les feuilles se détachent et tombent en tournoyant sur elles-mêmes.

Yvonne n'est pas très-rassurée ; cependant elle ne peut s'éloigner de cette scène imposante et toute nouvelle. Elle en était là lorsque sa marraine parut ; l'écolière redoublait d'intérêt et de curiosité pour rassurer sa conscience, quand l'orage éclatant tout à coup vint la tirer d'embarras. A l'admiration du paysage succéda un fort battement de cœur : les éclairs fréquents coupaient la parole à notre petite amie et le bruit majestueux du tonnerre était une harmonie au-dessus de ses forces. La fenêtre étant fermée, Yvonne se tint auprès de sa marraine, respirant à peine. L'orage passa et notre enfant retrouva le calme en respirant l'air pur et embaumé : Ma marraine, voici une leçon toute trouvée pour aujourd'hui : qu'est-ce que le tonnerre qui me fait si grand'peur?

— La question me plaît, quoique assez difficile pour moi qui ne suis pas une savante. Mais comme je suis toujours disposée à satisfaire ton désir de t'instruire, je vais essayer de te faire comprendre le phénomène dont l'effet a produit une si vive impression sur toi.

D'abord, il ne faut pas confondre ces deux mots : *foudre* et *tonnerre*.

Lorsqu'un nuage sombre s'élève à l'horizon, il étend son voile sur l'azur des cieux, il porte dans son sein le ravage et la mort, la terreur le précède et la désolation le suit. Il s'entr'ouvre : et mille feux étincelants se pressent, s'élancent,

se précipitent sur la terre. Un bruit sourd gronde, il est interrompu, comme tu l'as sans doute observé, par des éclats déchirants. La foudre vole, et déjà ces chênes orgueilleux, dont la tête altière affrontait les tempêtes, sont réduits en poussière; déjà ces édifices qui semblaient défier le temps sont devenus la proie des flammes.

— Ah! ma marraine!

— La foudre, chère enfant, est ce quelque chose qui semble s'échapper du nuage et qui produira peut-être le ravage et la mort. Ces mille feux étincelants qui se pressent, s'élancent, se précipitent sur la terre : c'est encore la foudre. Ces bruits sourds, ces éclats déchirants : c'est le tonnerre.

—Ma marraine, à quoi attribue-t-on la foudre?

—La foudre est le résultat de l'électricité des nuages, et l'électricité est un fluide sans pesanteur, universellement répandu. On en voit les effets ; mais il a été impossible jusqu'ici à ta marraine et à bien d'autres savants d'en découvrir la véritable nature. Toutefois, c'est déjà une grande découverte d'avoir reconnu l'identité de l'électricité et de la foudre (c'est-à-dire qu'elles ne font qu'un). Cette découverte importante date seulement de la fin du dernier siècle ; on la doit à Franklin, savant américain. Franklin, ayant reconnu le pouvoir qu'ont les pointes d'attirer l'électricité, eut l'idée de placer

sur un lieu élevé une tige métallique, pointue, soutenue par des corps non *conducteurs*, convaincu que s'il y avait de l'électricité répandue dans l'atmosphère, c'était un moyen infaillible de s'en assurer, puisque la barre retiendrait l'électricité, que rien ne lui enlèverait.

L'essai fut fait en divers endroits ; et partout on reconnut que, quand un orage s'élevait et que les nuages qui portaient la foudre s'avançaient jusqu'au-dessus de la barre, on découvrait dans celle-ci une quantité considérable d'électricité.

Nous nous resssentons du bienfait de cette précieuse découverte ; car le paratonnerre que tu vois au-dessus du château n'est autre chose que la découverte de Franklin : cette pointe soutire l'électricité des nuages et la conduit dans la terre humide, ou dans de l'eau avant qu'elle ait eu le temps d'éclater.

— Que j'aime M. Franklin !

— Je vais te raconter une anecdote bien ancienne qui prouve l'analogie (rapport) entre la foudre et l'électricité.

On lit dans les *Commentaires* de César que, pendant la guerre d'Afrique, après un orage affreux survenu pendant la nuit et qui mit toute l'armée romaine en grand désordre, la pointe des lances de la cinquième légion brilla d'une lumière spontanée.

— Quel beau coup d'œil, ma marraine !

— Voici un autre exemple :

Au château de Duino, situé dans le Frioul au bord de la mer Adriatique, il y avait de temps immémorial sur un des bastions de la place une pique plantée verticalement, la pointe en haut : quand le temps menaçait d'orage, la sentinelle qui montait la garde à cet endroit présentait au fer de cette pique celui d'une hallebarde qu'on laissait toujours là pour cette épreuve, et si le fer de la pique étincelait beaucoup à l'approche de celui de la hallebarde, ou qu'il jetât par sa pointe une petite gerbe lumineuse, alors il sonnait une cloche qui était auprès pour avertir les gens de la campagne et les pêcheurs qu'ils étaient menacés d'orage.

—Tout cela est plus intéressant que rassurant, ma chère marraine. J'ai donc raison d'avoir peur du tonnerre!

— Pas du tout : la foudre est assurément un phénomène qui peut être dangereux; mais nous sommes sous la protection divine pendant l'orage, comme toujours. Il est prudent de ne pas sortir pendant l'orage, et surtout de ne pas s'abriter sous les arbres.

— Je suis très-contente de votre explication, et grâce au paratonnerre, j'espère modérer ma frayeur.

CHAPITRE III.

En même temps qu'Yvonne profitait de ces conversations instructives, elle y trouvait encore un plaisir qui donnait à madame de Néris la mesure de l'intelligence de sa filleule. Désormais nous entendrons notre petite fille raisonner; nous la verrons s'arrêter devant les objets nouveaux qui frapperont ses yeux. C'est ainsi qu'en passant devant un tremble, elle voulut savoir le nom de cet arbre aux feuilles d'argent.

— C'est un peuplier tremble, répondit madame de Néris; on le désigne simplement sous le nom de *tremble*.

— Cela se conçoit; quelle agitation! Convenez, ma marraine, que je suis plus tranquille que le tremble : à quoi sert cet arbre?

— Comme beaucoup de petites filles, il n'a pour lui que sa grâce : son bois donne peu de chaleur; mais ce qui va beaucoup te surprendre, c'est que, pendant un temps, on a fait des chapeaux en bois de *tremble*. J'en ai encore un, je te le montrerai.

— Comment fait-on, ma marraine ?

— On réduit ce bois en copeaux très-minces; on le travaille, et les marchandes de modes en font des chapeaux dont la qualité principale est la légèreté.

— Joséphine serait bien étonnée, si je lui disais que vous avez un chapeau de bois

— Moins que tu le penses peut-être ; les gens de la campagne connaissent souvent mieux que nous les trésors que la nature fournit à l'homme industrieux. Je suis sûre que tous les enfants du village savent que leurs sabots sont faits en bois de bouleau.

— Ma marraine, j'aimerais beaucoup à savoir le nom de tous les arbres.

— Il me serait impossible de satisfaire entièrement ta curiosité ; mais je peux te dire le nom de ceux qui se trouvent sur notre passage. Si tu veux, chère Yvonne, que nous trouvions le temps de causer, il faut être fidèle à ton règlement. J'ai vu avec peine l'autre jour combien tu te laisses facilement distraire de ton travail.

— C'est vrai ; mais ces canards étaient si drôles !

— Mon enfant, *il y a des canards partout.*

— Alors, ma marraine, comment faire ?

— Écoute, tu es déjà assez raisonnable pour comprendre certaines vérités que des philosophes seraient fort surpris de voir aborder par une marraine et une filleule comme nous. N'im-

porte : la distraction, mon enfant, est un de nos plus grands ennemis, un ennemi qui nous suit partout, qui tend incessamment à nous détourner de nos devoirs. Faut-il nous désoler? Pas du tout. Il suffit de reconnaître combien nous sommes fragiles, incapables de nous recueillir sans effort. Les plus grands saints ont eu à combattre la distraction jusque dans la prière. C'est pourquoi je me sens plus de compassion que de courroux pour mon Yvonne quand je la vois tomber dans le piége. Mais il ne suffit pas, tu le penses bien, de connaître son ennemi, il faut le combattre. C'est la lutte qui distingue les forts des faibles. Deux petites filles sont en classe : l'une court à la fenêtre pour voir les canards ; l'autre éprouve le désir de suivre sa compagne ; mais si elle est sage, elle songera que son devoir ne sera pas fini, elle résistera à la distraction et continuera à travailler.

— Je comprends, donnez-moi un baiser ; l'effet en sera terrible pour la distraction.

Madame de Néris savait par expérience qu'il est prudent de saisir la bonne volonté de l'enfant. Si vous ajournez au lendemain une leçon utile, ne comptez pas sur cet élan, cette ardeur, qui assurent le succès de vos soins. Aussi, dès que les devoirs d'Yvonne étaient terminés, la marraine et la filleule partaient pour aller saluer de leurs noms les arbres du parc et ceux de la montagne.

Yvonne ne fut pas fâchée de trouver sur son chemin des pommiers, des pruniers et des noisetiers. Cette rencontre lui permit de placer sa petite érudition. Elle ajouta encore : Je sais, ma marraine, que les arbres de l'avenue sont des platanes. A quoi servent-ils ?

— Le platane sert principalement à faire l'ornement des châteaux : sa taille droite, élancée, lui vaut cet honneur. Pourquoi ne te dirai-je pas qu'il a été importé de la Grèce en France sous Louis XV ? Nous verrons plus tard son écorce lisse et verdâtre se détacher pour se renouveler. Dans nos climats, on emploie seulement le platane pour faire de jolis ouvrages d'ébénisterie ; mais en Orient on s'en sert pour la construction des maisons. Nous allons voir, en traversant la route, un des arbres les plus utiles à l'homme.

— Vous voulez dire l'ormeau.

— Précisément ; cet arbre est très-recherché. Tu as dû remarquer dans nos petits voyages que la plupart des routes en sont bordées ; on le voit aux abords du château et sur la place du village. Vois comme il est gros et grand ; touche ses feuilles rudes et inégalement dentelées. L'ormeau a cela de particulier qu'il donne ses fruits avant ses feuilles.

— Quel esprit de contradiction !

— L'utilité de l'ormeau n'est pas moindre que l'agrément de son bel ombrage. Le bois en

est dur et pesant; aussi l'emploie-t-on pour le charronnage. On en fait des poutres et des solives pour construire nos maisons, et la belle roue du moulin est en bois d'ormeau. Enfin les bestiaux se nourrissent volontiers de feuilles d'ormeau, et dans certains pays ses fruits se mangent en salade. Si je ne craignais de fatiguer ton attention, je te dirais un mot de ces beaux chênes, dont la majesté nous invite à ne pas les oublier.

— Me fatiguer! je vous assure que cette promenade m'amuse beaucoup. Je veux connaître les arbres du pays; car au fait est-il rien de plus ridicule que d'ignorer le nom des objets qui passent sous nos yeux chaque jour?

— Quel plaisir tu me donnes lorsque tu es raisonnable! Asseyons-nous. Il y a plusieurs espèces de chênes; je me bornerai à te parler de ceux qui enrichissent nos forêts d'Europe et que tu as certainement vus souvent.

Celui de qui la tête au ciel était voisine....
Et dont les pieds touchaient à l'empire des morts.

— C'est cela même. Eh bien, ces arbres formaient autrefois de vastes forêts dont celles qui nous restent peuvent à peine donner une idée. Les Gaulois, comme tu l'as appris, étaient idolâtres; leurs prêtres s'appelaient *druides*. Ces prêtres païens étudiaient le cours des astres et tiraient des phénomènes de la nature

une prétendue science en laquelle le peuple avait une entière croyance. Pour ajouter au merveilleux de leurs paroles, ils enseignaient à l'ombre des forêts. Le chêne devint l'arbre sacré de cette fausse religion appelée druidisme. Chaque année, les druides et le peuple se rendaient dans la forêt pour assister aux cérémonies de leur culte. Il faut te dire, d'abord, qu'il croît sur le chêne une plante que l'on nomma *gui.* C'est ce *gui,* disent les auteurs les plus anciens, que les druides coupaient avec une faucille d'or, et que des prêtresses recueillaient religieusement dans un drap avant qu'il fût tombé. Les Gaulois attribuaient une vertu merveilleuse à ce gui; ils l'achetaient des prêtres païens comme une relique précieuse.

Quelle que soit la puérilité de ce religieux respect pour le chêne, tu comprends qu'il lui en est resté un certain lustre.

— Ma marraine, je trouve qu'on est bien bête quand on ne connaît pas Dieu.

— Et il faut ajouter, bien à plaindre. Aussi nous devrions rendre grâce à Dieu chaque jour de nous avoir fait naître dans un pays où il est connu et adoré.

Le bois de chêne a du prix : on en fait des meubles d'un excellent usage.

— Et l'on abandonne ses fruits *à ceux* qui les aiment.

— Ne t'en déplaise, ma filleule, l'homme ne

dédaigne pas les glands du chêne : on en fait en France une espèce de café fort recherché par certaines personnes, et il y a en Asie Mineure des glands doux très-agréables à manger. Mon frère en a aussi vu de cette espèce à Bone et à Constantine. Ces fruits se mangent crus ou grillés, comme nos châtaignes.

Je suis charmée de ton attention. J'espère qu'elle se soutiendra, et que tu continueras à écouter avec plaisir les leçons que te donne ta marraine.

CHAPITRE IV.

Madame de Néris touchait au moment le plus important de l'éducation et aussi le plus heureux pour le cœur d'une mère : *Yvonne allait faire sa première communion.*

Pendant l'hiver qui venait de s'écouler, notre enfant avait suivi, à Paris, le catéchisme de sa paroisse. Son application lui avait mérité plus d'un éloge ; son érudition n'était pas d'emprunt, comme il arrive souvent. Les analyses d'Yvonne avaient les qualités et les défauts d'une écolière de douze ans, ses résolutions et ses prières étaient bien celles de son cœur.

Madame de Néris n'avait pas interrompu sans regrets le catéchisme de Paris, et il en avait beaucoup coûté à Yvonne de se séparer de ses compagnes. Madame de Néris voulait en quelque sorte consacrer par le grand acte de la première communion le coin de terre où, selon toute probabilité, Yvonne devait vivre. Elle voulait encore que ce jour, béni entre tous pour sa chère enfant, le fût aussi pour les pauvres du pays.

Par bonheur il n'y avait point à craindre qu'Yvonne jouât le personnage de château. Elle avait de la simplicité et d'ailleurs elle voyait de ses yeux les obligations auxquelles la fortune oblige. Loin de s'enorgueillir des avantages que lui donnait l'éducation sur les enfants du village, elle en était intimidée, craignant de ne pas leur donner le bon exemple qu'ils attendaient *d'une demoiselle de Paris.*

C'est avec ces sentiments qu'Yvonne se présenta au catéchisme de Sainte-Agnès. Plus d'une fois son front se couvrit d'une charmante rougeur en répondant pour une compagne distraite ou ignorante. Elle encourageait les paresseuses, donnait des conseils et des images.

Quelle joie éprouva Yvonne, lorsque sa marraine lui annonça que six petites filles seraient habillées par ses soins, et que deux d'entre elles, pauvres orphelines, seraient l'objet d'une sollicitude particulière! Elles partageraient avec Yvonne les instructions supplémentaires de madame de Néris.

Aussitôt notre petite amie forma mille projets de générosité : à cet âge l'aumône n'est pas encore une vertu; on prend à pleines mains dans son petit trésor sans calculer ; on demande, on importune pour un pauvre aimé; on volerait sa mère, si cette mère prudente ne prévenait le désir de son enfant. O mon Dieu ! que ces souvenirs sont doux! ils rafraîchissent

2.

notre âme. Puissent-ils aussi nous préserver de l'avarice, et nous faire croître de plus en plus dans l'amour des autres et dans l'oubli de nous-mêmes !

Cependant les jours passaient doucement à Sainte-Agnès pour tous : Yvonne, docile et fervente, s'instruisait auprès de sa marraine, tandis qu'au dehors les bras se multipliaient pour dépouiller la terre de ses moissons dorées. Et le soir, lorsque le paysan se reposait des travaux du jour en parlant de ceux du lendemain, Yvonne aussi, après une journée bien remplie, s'asseyait sur la terrasse et regardait le soleil avec une admiration toujours nouvelle. Que c'est beau, ma marraine ! vraiment le bon Dieu est bien bon d'avoir créé tant de belles choses pour nous ! J'en suis très-reconnaissante, surtout à la campagne. Certainement nous aurions pu vivre sans ces arbres et ces fleurs qui réjouissent nos yeux.

— Ma marraine, je me sens toute changée depuis que nous sommes ici. Il me semble qu'il y a déjà très-longtemps que j'étais petite.

— N'est-ce pas un effet de ton amour-propre ?

— Je ne le crois pas.

— Et tu as raison. Le contraire serait triste à constater. Tu as dû remarquer combien de craintes et d'espérances naissent dans le cœur des mères lorsqu'elles voient approcher le jour de la première communion de leurs enfants.

— Oh oui ! Comme madame Delanouë attendait ce jour pour sa fille Agathe qui était si méchante l'année dernière !

— Précisément : la première communion est le point de mire de toutes les mamans. Je rends grâce à Dieu, en voyant les progrès de ma chère Yvonne.

— Ma marraine, je veux devenir une sainte... vraiment.

— Je le crois sans peine, mon enfant, puisque nous ne pouvons entrer au ciel sans cette condition de sainteté dont tu sembles faire une exception pour ton propre compte : il faut que *nous soyons parfaits comme notre Père céleste est parfait.*

— Alors, dites-moi comment il se fait qu'une certaine dame de la rue Bleue m'ait dit un jour qu'elle n'avait pas la prétention *d'être une sainte.* Ces paroles m'ont frappée, et depuis quelques jours surtout elles me reviennent sans cesse à l'esprit. Car, ma marraine, cette dame a de la religion, n'est-ce pas?

— Cette bonne dame est ignorante, et voilà pourquoi, mon enfant, elle croyait faire preuve de modestie en se défendant d'aspirer à la sainteté. Il faut bien te l'avouer, la plupart des chrétiens ignorent leurs devoirs et s'intéressent peu aux choses du ciel. Mais, dis-moi, Yvonne, qu'entends-tu par une sainte ?

— J'entends, ma marraine, une personne

qui s'efforce de plaire à Dieu dans toutes ses actions.

— Oui : c'est un travail continuel, une gêne incessante, et les mondains n'aimant pas cette voie, se défendent sous un semblant d'humilité de vouloir y entrer.

Yvonne n'avait pas de plus grand plaisir que de causer avec sa marraine. Son cœur et son intelligence s'épanouissaient dans cette heureuse intimité. Elle ne laissait pas passer l'occasion de s'instruire. Mille projets l'occupaient, et le bonheur des petites orphelines placées sous sa direction tenaient une grande place dans sa pensée. « Je veux, disait Yvonne, leur faire du bien par moi-même, et avant tout leur donner le bon exemple. Ne pourrai-je pas me faire un peu maîtresse d'école?

— Voilà une excellente idée ; j'y trouve un double avantage : tu seras utile à ces enfants et à toi-même.

— Comment cela ?

— Il n'y a pas de meilleur enseignement pour soi-même que d'enseigner aux autres. Ton âme surtout y gagnera beaucoup ; quand mon Yvonne prêchera l'amour du travail, l'obéissance et la patience, il est certain qu'elle fera un retour sur elle-même et profitera encore mieux de ses propres leçons que de celles de sa marraine.

— Ne dites pas cela !

— Chère enfant, ne t'effraie pas plus de cette vérité que je ne m'en blesse : il faut nécessairement que notre expérience s'ajoute à celle de nos mères et que les défauts d'autrui nous avertissent des nôtres. C'est de cette étude comparée que résultent l'indulgence pour le prochain et la méfiance de soi-même.

— Eh bien, tant mieux, ma marraine, j'irai plus vite dans le bon chemin. Mais, écoutez, je ne vous ai pas encore tout dit : je veux donner un état à Louison et à Jeannette, et plus tard nous les établirons à Paris, n'est-ce pas ?

— Ici ta raison décline. Assurément non, je ne ferai pas sortir ces enfants du pays. Je préfère qu'elles y restent pour donner le bon exemple à leurs compagnes. Tu les trouveras chaque année avec un nouveau plaisir, tandis qu'à Paris il pourrait bien en être autrement.

— Je n'avais pas pensé à tout cela ; vous avez raison, ma marraine. Que c'est agréable de causer, et par un si beau temps !

CHAPITRE V.

Cependant le jour qu'Yvonne et sa marraine appelaient de tous leurs vœux n'était plus éloigné : quel changement s'est opéré dans la filleule de madame de Néris ! Yvonne n'est plus cette petite fille de l'an passé qu'on amusait encore avec des contes de fées. Son maintien, sa parole plus calme, tout annonce en elle un changement proportionné à l'événement qui va s'accomplir. On est touché et édifié à la fois, en voyant la jeune fille devenue attentive sur elle-même ; on la traite avec plus d'égards.

Yvonne présidait avec bonheur aux préparatifs de la solennité ; elle travaillait dans la mesure de ses forces et de son talent aux robes blanches des petites filles pauvres. Depuis longtemps déjà, elle a choisi avec le jardinier des arbustes et des fleurs pour orner l'église. Enfin, voici la veille du jour désiré. La cloche sonne en grande volée; dans chaque chaumière comme au château on dit : c'est demain.

Le soir, après la prière faite en commun, Yvonne émue et recueillie s'agenouilla devant sa marraine et lui demanda sa bénédiction; puis, sans dissimuler ses larmes, notre enfant demanda pardon aux domestiques et surtout à sa *bonne* de la peine qu'elle avait pu leur faire, scène touchante qu'on est heureux de retrouver dans toute famille chrétienne.

Le lendemain Yvonne se réveilla plus tôt qu'à l'ordinaire, et aussitôt son cœur s'éleva vers Dieu. En voyant entrer sa marraine, elle l'embrassa avec effusion, reçut ses soins en silence et alla se confondre avec les enfants du village, ne se distinguant que par un recueillement exemplaire.

L'église était remplie des parents et des amis. Les curieux se distinguaient à peine de ceux-ci pendant cette touchante cérémonie; car personne n'échappe à la profonde émotion d'un si beau jour. Tous les pères pleurent en voyant leurs enfants s'approcher de la table sainte.

Une agréable surprise compléta la fête. Madame de Néris avait fait préparer un déjeuner pour les enfants de la première communion et leurs parents. Yvonne devait nécessairement en faire les honneurs. Elle remplit son rôle avec une grâce charmante : enjouée avec les enfants de son âge et respectueuse avec les bonnes gens, tout ébahis d'être servis par une demoiselle. Cette fête de famille excita autant de re-

connaissance dans le cœur des invités que de joie dans celui des hôtes. Il est certain que le souvenir de la première communion de mademoiselle Yvonne et de ses compagnes tiendra une grande page dans les annales de la commune. Yvonne, ordinairement si expansive, pour parler poliment, fut d'une réserve presque inquiétante même avec sa marraine. Seulement, le soir, au moment de la quitter, elle se jeta dans les bras de celle qui était plus que jamais sa mère en lui disant : — Ah ! ma marraine, que je suis contente !

Yvonne ne pouvait oublier Netta dans une pareille circonstance. Elle lui écrivit dès le lendemain, comme c'était convenu entre les deux amies :

« Ma chère Netta,

« Je suis certaine que tu as prié pour moi hier et je t'en remercie : et moi aussi, j'ai pensé à toi. Je me disais : dans un an, elle aura ce voile blanc sur la tête ; elle recevra le saint des saints dans son cœur ! J'ai fait toutes mes petites prières, comme nous en étions convenues. Que te dirai-je, Netta, si ce n'est que j'éprouve un contentement tout nouveau et que je ne sais le définir. On dirait que c'est un secret entre le bon Dieu et moi.

« J'ai beaucoup pleuré, ma chère amie, ce

n'était pas seulement d'émotion. Pour la première fois, j'ai envié le bonheur des enfants qui ont un père et une mère. Je voyais avec quelle tendresse les parents aiment leurs enfants, et je pleurais d'être orpheline.

« Tu sens bien que je n'ai pas dit cela à ma chère marraine que j'aime tant. Je pense même avec plaisir qu'elle me croit trop étourdie pour faire de pareilles réflexions.

« Netta, tout ce qu'on dit aux enfants du bonheur qu'ils auront le jour de leur première communion est vrai. Tu verras! J'ai d'autres pensées. Je ne suis plus l'Yvonne de l'an passé. Toutefois, il en reste encore assez pour que tu me reconnaisses ; sois tranquille.

« Voici, Netta, une idée qui m'est venue en priant pour toi hier : je veux te préparer dès cette année à ta première communion. Je n'aurai pas un catéchisme à la main, je ne te ferai pas de sermon ; ce n'est pas mon affaire : je serai si sage que tu voudras l'être aussi.

« Je n'ignore pas l'importance d'un pareil engagement ; mais j'y trouve un double motif d'émulation : plaire à Dieu et être utile à ma chère Netta.

« Adieu, je lance des baisers dans l'espace ; attrape-les, chère Netta.

« Ton amie, YVONNE. »

Les journées s'écoulaient vite, parce qu'elles

étaient bien remplies. Yvonne réalisait toutes les espérances de sa marraine. On voyait chaque jour s'affaiblir en elle les défauts les plus saillants : son étourderie s'apaisait. L'étude n'était plus seulement une tâche qu'il fallait accomplir consciencieusement. Yvonne s'intéressait à l'histoire : elle ne se contentait plus de retenir facilement des mots ; elle suivait avec intérêt la fondation des empires ; les lois et les conquêtes des peuples anciens lui semblaient des histoires bien autrement attachantes que celles qui avaient charmé son enfance. La grammaire même n'était plus seulement *une grammaire verte*, comme elle la désignait autrefois. Elle savait le nom de Lhomond et s'appliquait à apprendre l'art de parler et d'écrire. La géographie était plutôt un délassement qu'une étude pour Yvonne. Cette leçon se prenait souvent en plein air sans carte. La prairie ou la terrasse représentait les quatre parties du monde dans lesquelles Yvonne voyageait par bonds et par sauts. Elle traversait à la nage la mer, les fleuves et les rivières et arrivait saine et sauve sur le continent.

Madame de Néris complétait les leçons par des instructions, dont les sujets mis en chapitre auraient sans aucun doute fort effrayé notre écolière.

La plupart du temps Yvonne fournissait elle-même le sommaire de la conversation.

Par exemple, madame de Néris dit que la fraîcheur du serein est dangereuse et qu'il faut rentrer. Yvonne demande ce que c'est que le serein et elle ajoute : « J'emploie beaucoup de mots sans savoir ce qu'ils signifient au juste. »

Madame de Néris sourit et saisit l'occasion toute naturelle d'instruire sa filleule.

Le serein est une vapeur humide produite par le refroidissement de l'air. Dans nos climats, ce phénomène se manifeste seulement pendant l'été et presque toujours au coucher du soleil ; on l'observe surtout dans les vallées et dans les plaines basses, à une petite distance des lacs et des rivières : il est beaucoup plus rare dans les lieux élevés comme Sainte-Agnès ; aussi est-ce par un excès de précaution pour ma filleule que je veux rentrer.

CHAPITRE VI.

J'espère que le lecteur n'a pas oublié Gustave, le frère d'Yvonne. Le collége, en séparant les deux enfants, n'avait point altéré la tendresse qu'ils éprouvaient l'un pour l'autre. Leur correspondance en faisait foi. Avec quelle joie ils se retrouvaient aux vacances! Celles de cette année leur promettaient un plus grand plaisir encore, puisqu'ils les passeraient dans un pays où tout serait nouveau pour eux.

Yvonne trouvait le temps long depuis que le nom de vacances avait résonné à ses oreilles. Et pourtant elle remarquait déjà avec quelle rapidité passent les années. Il lui semblait encore être dans un certain petit salon rouge assise à côté de Gustave. Que de fois n'avaient-ils pas pleuré ensemble sur une leçon que leur paresse rendait difficile! Ils prenaient tour à tour le rôle d'intercesseur auprès de madame de Néris pour obtenir la remise d'une pénitence. Un jour la sœur faisait de la morale à son frère et le lendemain celui-ci rappelait à l'ordre Yvonne trop

préoccupée de la prochaine récréation. Gustave avait une grande admiration pour sa sœur, dont il se faisait peut-être un peu trop l'esclave; il encourageait par là ses caprices et ses espiègleries. Le collége auquel Yvonne en voulait tant avait eu l'avantage de mettre fin à tous ces enfantillages.

Yvonne effaçait exactement sur le calendrier chaque jour des mois qui la séparaient de son frère; puis un beau matin, un trait de plume plus nourri que les autres annonça la fin d'un travail consciencieusement fait.

Quel plaisir ce fut pour notre enfant d'aller jusqu'à Grenoble chercher son frère! Jamais le chemin ne lui avait semblé si long, et pourtant le ciel était pur et François ne ménageait pas ses chevaux.

Une minute est à peine écoulée, et déjà Yvonne s'inquiète de ce retard. Un coup de sifflet retentit; elle tressaille, et d'un bond elle est dehors. Le train s'arrête. Yvonne sourit et en même temps ses yeux se remplissent de larmes. Un écolier descend de wagon, et pendant que le respect le porte dans les bras de Madame de Néris, son regard rencontre celui de sa sœur. Les deux enfants s'embrassent. Ils sont muets jusqu'au moment où ils prennent place dans la voiture. Yvonne, une fois remise de son émotion, accable Gustave de questions sans attendre toujours ses réponses. Arrivés au pied

de la montagne, il fut impossible de retenir les deux enfants. Ils montèrent hardiment les rampes et arrivèrent tout essoufflés sur la terrasse. Gustave, aussi lui, jeta un cri de surprise et s'empressa, sur l'invitation de sa sœur, de saluer Saint-Pancrace [1].

L'écolier voulait courir de tous côtés sans perdre un instant. Yvonne s'y opposa et parvint à persuader à son frère qu'il devait prendre du repos.

Gustave était porteur d'une grande nouvelle : la famille Hahnman se disposait à venir passer les vacances à Sainte-Agnès.

Quelle joie pour Yvonne de recevoir sa chère Netta ! Elle forma aussitôt mille projets qu'elle aurait souhaité de réaliser dès le lendemain.

Yvonne s'endormit sur des pensées agréables dont elle reprit le fil en ouvrant les yeux ; mais elle se hâta de sortir de sa chambre, impatiente de recevoir le premier bonjour de son frère bien-aimé. Cependant l'écolier dormait sans souci de la cloche et je ne sais quel chemin eût fait l'aiguille sur le cadran, sans la précaution qu'eut Yvonne de passer et repasser devant la porte en compagnie d'Isar, son chien favori. A force de recommandations inutiles, Yvonne contraignit Isar à rompre le silence qu'il avait observé jusqu'alors. L'expédient produisit l'effet

[1] Grand rocher.

voulu. En moins de cinq minutes la bonne petite sœur s'entendit appeler.

La maîtresse et son chien s'élancèrent dans la chambre du voyageur. Celui-ci s'était flatté de pouvoir retenir sa sœur près de lui pour *causer*; mais Yvonne ne trouva pas la proposition convenable : elle engagea son frère à se lever. Isar soutenait l'avis de sa maîtresse par des bonds, des petits cris d'impatience et des frétillements de queue tels que le voyageur se rendit à la majorité et ne tarda pas à aller rejoindre Yvonne.

Avant de prendre leur essor, les bons enfants entrèrent à la chapelle. Leur prière étant faite, ils se rendirent auprès de madame de Néris qui ne fût peut-être pas parvenue à les retenir, sans l'aide d'un premier déjeuner auquel Gustave donna toute son attention.

Ce premier déjeuner était préparé dans une salle qu'Yvonne appelait le *bureau*, parce qu'on y passait souvent. Gustave, en sa qualité d'écolier en vacances, fut nommé président du bureau.

Après maintes recommandations et maintes promesses, le frère et la sœur s'élancèrent dans les montagnes, joyeux comme des oiseaux qui chantent un beau jour. Au retour de la promenade, Yvonne conduisit son frère à Notre-Dame du Précipice et lui raconta comment la Madone avait autrefois sauvé les jours de sa mère en

cet endroit. Les deux enfants récitèrent un *Souvenez-vous* d'actions de grâces, offrirent un bouquet à la Vierge et reprirent le chemin du château. Tout en marchant, on décida qu'on allait causer et qu'on aurait la terrasse pour salon. Nous prendrons place un instant à côté du frère et de la sœur pour écouter leur conversation.

— Maintenant, dit Yvonne en ôtant son grand chapeau de paille pour mieux voir son frère, à nous deux : tu as eu des prix ! ma marraine est contente. C'est bon ! mais il y a un petit coin du cœur qui n'appartient qu'à moi. As-tu été fidèle à tes promesses ? as-tu dit chaque jour notre petite prière ?

— Oui, ma sœur, et je me propose de continuer ainsi toute ma vie.

— Tu as raison, Gustave : cela nous portera bonheur.

— Combien de pensums ?

— Le compte en est impossible.

— Gustave ! Et ton maître d'étude, comment l'as-tu traité cette année ?

— Comme il l'a mérité : tantôt bien, tantôt mal ; c'est à lui à se faire respecter.

— Allons, ce qu'il y a de plus clair, c'est que tu as bien travaillé et que tu vas te reposer pendant les vacances.

— Bah ! se reposer ! c'est bon quand on est vieux. Je ferai de belles promenades assuré-

ment; mais je veux aussi travailler rude pour me battre avec les vétérans. Le précepteur de Georges m'a promis de me mettre en état d'être un des premiers de ma classe à la rentrée. Oh! la bonne bataille!

— A peine es-tu arrivé, et tu parles de partir! Moi qui suis si heureuse de te voir!

— Et moi aussi, ma petite sœur, répondit Gustave en modérant sa voix. Seulement je te parle de mes projets de travail, parce que tu es sérieuse maintenant.

— Dis-moi, Gustave, veux-tu toujours être militaire?

— Je crois bien! il me tarde d'être grand pour....

— Pour me quitter.

— Non, ma sœur, tu le sais bien!

— Que veux-tu? ce n'est pas ma faute si je suis un garçon: j'ai des goûts d'homme.

— Tous les hommes ne sont pas militaires. Et quand on veut être le protecteur de sa sœur, on ne va pas se faire tuer.

— Mais, Yvonne, je compte tuer les autres. Tes idées changeront quand tu me verras le sabre au côté et bien planté sur mon cheval.

— Ce sera très-gai assurément!

— On n'est pas toujours à la guerre: on va et vient.

— Quand on garde ses jambes. Et si tu re-

viens avec une jambe de bois, comme le colonel notre voisin ?

— Mon cheval courra pour moi, et toi, ma petite sœur, tu marcheras lentement à mes côtés.

— Et si tu as une manche d'habit sans bras dedans ? Ce sera affreux, Gustave !

— M'en aimeras-tu moins ?

— Au contraire : je ne te quitterai jamais, je te servirai, je te soignerai. Yvonne se jetait au cou de son frère, lorsque madame de Néris survint : « Qu'est-il donc arrivé ? » demanda-t-elle avec surprise.

— Rien, ma marraine, répondit Yvonne en essuyant ses yeux ; je disais à mon frère, qui veut être militaire, que, s'il revient de la guerre sans jambes et sans bras, je resterai toujours auprès de lui pour le soigner.

— Quelle folie, enfants ! Jouissez donc en paix du bonheur de votre âge et laissez à la Providence le soin des jambes et des bras de Gustave. Venez déjeuner. Gustave fut tout à fait de l'avis de madame de Néris. Il souleva Yvonne pour constater la présence de ses bras et courut à l'assaut des pommes de terre, du jambon et des prunes, comme un homme qui n'a aucun droit aux Invalides.

CHAPITRE VII.

En attendant leurs amis, Gustave et Yvonne prenaient connaissance du pays, réservant les grandes promenades pour l'arrivée de leurs hôtes. Le collégien lisait ses prix à côté de sa sœur, dont les mains ne restaient pas oisives. Madame de Néris survenait et complétait par ses réflexions l'intérêt de ces petites séances littéraires. Il ne fallait pas moins que la présence de Gustave pour calmer l'impatience qu'éprouvait Yvonne en attendant Netta. Elle essayait de tromper l'absence par mille soins et mille prévenances pour son amie. Les filles ont de bonne heure le sens de l'hospitalité. Yvonne savait déjà très-bien donner le coup d'œil de maîtresse de maison; elle déploya toute sa science en l'honneur de Netta. Elle fit encore preuve de bon cœur en enlevant de sa chambre plusieurs objets de prédilection, pour les placer dans celle de son amie. De ce nombre était un capucin parfaitement habile à mettre son capuchon quand le temps paraissait à l'orage.

Je me plais à entrer dans tous ces détails ; ils ont du charme et de l'importance : ne peut-on pas dire que la petite fille généreuse deviendra une femme charitable ?

Il n'y a plus de doute, les voyageurs sont arrivés. Quelle joie franche et naïve ! Que de baisers donnés et rendus ! Que de paroles et de cris ! Heureux âge où le cœur se montre tout entier !

Les deux amies disparurent, mais pour peu de temps. Yvonne revint bientôt pour faire admirer un présent dont elle n'était pas mal fière, un charmant panier à ouvrage brodé par Netta. Yvonne se servait habituellement d'un coffret, qui lui avait semblé préférable à tout autre jusqu'à ce jour ; mais elle changea bien vite de sentiment : elle mit son ouvrage, son dé et ses ciseaux dans le nouveau panier, et le passa à son bras pour en voir l'effet.

M. et madame Hahnman ne venaient point faire une courte visite à Sainte-Agnès. Les amis réunis allaient donc vivre de cette vie commune et intime dont le souvenir est encore un repos longtemps après la séparation.

Les *deux mères* s'entendirent pour occuper leurs enfants sans nuire aux distractions nécessaires d'une vacance. Madame de Néris attachait la plus grande importance aux heures de salon consacrées au travail à l'aiguille. La conversation est un exercice excellent à un âge

où les noms de *morale* et de *réflexion* causent de l'effroi. Certaines petites filles ne craignent pas de déclarer qu'elles passent la *morale* de tous leurs livres ; mais on ne connaît pas de petite fille qui ne prenne plaisir à s'entendre parler, à être écoutée et à faire le personnage en disant son mot.

C'est donc par la conversation qu'on arrive le plus aisément à faire entrer des idées droites dans les jeunes têtes.

Tous mes lecteurs connaissent mon affection pour Yvonne et pour Netta ; ils savent avec quel plaisir je caresse leurs têtes blondes, et qu'il m'arrive souvent de déposer un baiser sur leurs joues fraîches ! Ils me pardonneront donc le malin plaisir que j'éprouve à les voir entrer sans défiance dans le salon de Sainte-Agnès, pour se prendre dans les filets maternels.

Ce salon est bien différent de ceux que nous fréquentons à Paris : la châtelaine a compris l'impossibilité de mettre en harmonie l'ameublement et le riche paysage qui frappe les yeux de toutes parts. On devine sa pensée en entrant ; des tables, des livres choisis, un vieux meuble qu'on a toujours vu, des fleurs sont tout l'ornement du salon. C'est là que nos petites filles passeront des heures entières sous l'œil de leurs mères.

Malgré toute l'attention qu'apportait Yvonne à broder des pantoufles pour Gustave, elle le-

vait le nez toutes les cinq minutes pour sourire alternativement à Netta et à la montagne.

— Blanche, dit madame de Néris à son amie, l'intimité de nos enfants ne vous rappelle-t-elle pas la nôtre lorsque nous avions précisément leur âge?

— J'y songeais avec attendrissement, ma chère Marie; qu'il est rare de voir une amitié de vingt-cinq années!

— Nous reproduirons cette rareté, Netta et moi, n'est-ce pas, ma marraine?

— Je l'espère, mon enfant.

— Comment! vous n'êtes pas sûre que nous nous aimerons toujours?

— Hélas! chère petite fille, on n'est sûr de rien en ce monde; il n'y a pas de toujours.

— Voilà qui me désespère; et si je ne sentais pas dans mon cœur quelque chose qui me donne raison, même contre vous, ma marraine, je pleurerais. Et toi, Netta?

— Oh! ma chère, je ne pense pas tout cela; je t'aime tous les jours, et je suis contente.

— Excellente leçon pour ma filleule!

— Enfin, ma marraine, dites-moi pourquoi vous doutez que nous soyons toujours amies?

— Je n'en doute pas, mon enfant, je dis seulement que nous sommes tous exposés à changer de sentiments, suivant les circonstances par lesquelles nous passons. Il en sera toujours ainsi en ce monde.

— Alors, ma marraine, ce n'est pas la peine de s'aimer...

— Essaye....

Yvonne quitta son ouvrage et se mit aux genoux de madame de Néris en disant: Je ne pourrais pas. Mais convenez que tout cela est bien embrouillé; on ne peut pas s'empêcher d'avoir des amies, on les aime, et puis vous dites qu'on pourrait ne plus s'aimer; je n'y comprends rien....

— Veux-tu m'écouter?

— Je crois bien!

— Ma chère petite fille, cette belle histoire de la création, avec le secours de laquelle je t'ai retenue si souvent sur mes genoux, sera encore notre point de départ. Tant que l'homme a été dans le paradis terrestre, il a aimé parfaitement; son cœur était rempli de l'amour que Dieu lui avait donné. Le péché a dénaturé cet amour; mais notre fin étant de retourner à Dieu pour l'aimer éternellement, et Dieu ne retirant point ses dons, notre cœur a conservé cette belle faculté d'amour; il s'y exerce pour ainsi dire. Nous cherchons dans les créatures ce que nous ne trouverons complétement qu'en Dieu. Il ne faut donc pas s'étonner de l'inconstance ou des variations des affections humaines. C'est la condition de notre nature déchue.

— Je comprends. Netta, comment te figures-tu le ciel?

— Oh! Yvonne, bien beau! Comme une campagne toujours verte, remplie de fleurs et d'oiseaux, une musique ravissante, des soleils et des étoiles, et puis quelquefois un clair de lune comme l'autre soir. On rencontrera partout des saints chantant les louanges de la sainte Trinité et de la sainte Vierge, en s'accompagnant sur des harpes d'or. Et toi, ma chère?

— Ton ciel est très-joli, Netta; mais je dois t'avouer que je n'ai jamais pensé à la forme du ciel. Je me figure seulement que ceux qui auront le bonheur d'y entrer seront toujours contents et heureux, parce qu'ils aimeront beaucoup, beaucoup, qu'ils ne pleureront plus, et que cette vilaine mort sera enfin morte. Voilà mon ciel.

— Allons, mes enfants, puisque nous sommes sûres de voir Dieu au ciel, prenons la résolution de faire tous nos efforts pour y arriver. Dieu nous y appelle.

— Oui, ma marraine. Ah! que je suis sotte de me fâcher quand on me reprend de mes défauts! Tu es bien heureuse, Netta, d'être douce!

— Ne me juge pas si favorablement, Yvonne. Je me fâche souvent en dedans; maman peut te dire qu'il m'arrive encore de bouder.

— Je ne me souviens plus des torts de ma fille, répondit madame Hahnman, quand je l'entends s'accuser elle-même.

— Que veux-tu, ma chère Netta, nous som-

mes comme tout le monde : nous aimons mieux les compliments que les réprimandes ; ce qui n'empêche pas de vouloir se corriger de ses défauts.

— Chère Yvonne, souviens-toi qu'il ne faut jamais prendre pour modèle *tout le monde.* Tout le monde, c'est la foule indifférente. Je reçois une impression fâcheuse quand j'entends un jeune homme ou une jeune personne dire : Tout le monde parle et agit ainsi. *Tout le monde,* je t'assure, n'a pas une bonne éducation.

— Ma marraine, qu'est-ce que c'est qu'une bonne éducation? Je ne le sais pas précisément.

— Je le crois bien, mon enfant ; cette question est une des plus difficiles et des plus graves à résoudre.

— C'est égal, dit Netta, vous pouvez répondre en petit ; n'est-ce pas, madame?

— Blanche, dit madame de Néris, comment les trouvez-vous ?

— Elles ont du bon sens, chère amie, et je joins ma prière à la leur.... Voici Gustave et Georges ; ces messieurs ne seront peut-être pas fâchés de prendre part à la conversation.

— J'espère même qu'ils nous aideront à sortir de la difficulté. Gustave, mon ami, qu'est-ce que l'éducation ?

— Ma marraine (il appelait toujours ainsi

madame de Néris, par affection), je ne me sens pas capable de dire quatre mots sur un pareil sujet, sans faire quatre barbarismes.

— Qu'est-ce que cela de plus ou de moins dans la vie d'un écolier? Voyons, mon ami, dis-nous ce qu'on entend par éducation. Qu'est-ce qu'une personne bien élevée?

— Selon moi, c'est une personne qui sait bien se conduire en toutes circonstances.

— La réponse est juste; je vais tâcher de la développer.

— Gustave, ne m'agace pas les nerfs en touchant à mes ciseaux.

— Ma marraine, qu'est-ce que c'est que les nerfs d'Yvonne?

— C'est l'impatience, mon ami.

— J'en conviens; mon frère, embrasse-moi pour calmer ces malheureux nerfs, puis écoutons.

— Chers enfants, on peut dire que l'éducation se résume en un règlement de conduite pour les diverses circonstances de la vie, et en instructions propres à développer les moyens de faire le bien et d'éviter le mal.... Vraiment, je crains que cet entretien ne prenne un tour trop sérieux.

— N'ayez pas peur, ma marraine, nous sommes très-sérieux; n'est-ce pas, Netta?

— Je crois bien! et la petite fille soupira.

— Pour apprécier l'éducation à sa juste va-

leur, mes enfants, il faut s'arrêter un moment à considérer la condition et la destinée de l'homme sur la terre. L'homme n'est-il pas libre de faire le bien ou le mal, Georges?

— Oui, madame, et c'est en cela qu'il diffère des autres ouvrages sortis des mains du Créateur.

— A merveille; en effet, le soleil se lève et marche tous les jours depuis qu'il est formé, et parcourt sa carrière du même pas avec une exactitude imperturbable; les plantes naissent, s'élèvent, se multiplient et finissent toutes de la même manière. Si nous voulons qu'elles nous donnent plus de fleurs, plus de fruits, elles nous obéissent avec complaisance, à moins que nous ne leur demandions plus qu'elles ne peuvent accorder à nos soins. Les animaux sont dirigés par un instinct que nous pouvons modifier dans quelques-uns; ce qui a fait dire que certains d'entre eux étaient susceptibles d'éducation. Certainement, j'admire l'instinct qui fait d'Isar un suppliant plein de grâce dès qu'il voit arriver le plateau; j'admire encore sa docilité dès qu'il entend la voix de sa maîtresse; mais si c'est là de l'éducation, vous conviendrez, mes enfants, qu'elle est bien peu de chose, et que les animaux ne nous en ont aucune obligation; car tout ce que nous leur en donnons est pour notre propre utilité ou pour notre simple amusement. Notre destinée est de glorifier

Dieu; l'homme seul, dans l'univers, connaît l'existence de son Créateur, et sait qu'il lui rendra compte un jour de ce qu'il aura fait sur la terre. Il est donc de la plus grande importance, mes enfants, de savoir ce que nous avons à faire et ce que nous devons éviter. Telles sont les vérités qui font la base d'une bonne éducation. On pourrait les appeler *vérités mères*, parce que c'est d'elles que découlent toutes les autres. La vie est un temps d'épreuve à passer sous la direction de la conscience, cette lumière intérieure qui nous a été donnée pour distinguer le bien du mal. L'amour de nos devoirs suffit pour nous rendre heureux dans quelque circonstance que nous soyons placés. Il arrive souvent qu'on plaint des gens dont le bonheur serait envié s'il était connu.

Yvonne demande combien de temps doit durer l'éducation. L'éducation doit durer toute la vie. Les premiers principes sont les plus importants et souvent décisifs. Voilà pourquoi on surveille de si près les premières impressions de l'enfant. Eh bien, Netta, comprenez-vous un peu ce qu'on entend par éducation?

— Oui, madame, je suis très-contente que maman me donne une bonne éducation.

— Ma marraine, vous avez approuvé cette réponse de Gustave : une personne bien élevée est celle qui agit bien en toutes circonstances.

Eh bien, ne pourrait-on pas dire que cette personne-là est parfaite ?

— Non, ma chère petite ; on peut avoir une éducation parfaite sans être arrivée à la perfection. Cependant il est vrai que, la bonne éducation consistant à s'observer constamment dans ses rapports avec les autres, on contracte l'habitude de s'oublier, de sorte qu'une personne très-polie a nécessairement de la charité.

— Chère amie, j'arrête ce mot de politesse au passage, interrompit madame Hahnman. Puisque nos enfants sont si désireux de s'instruire, je vous demande en grâce de leur donner des principes de politesse ; car on pourrait, à la rigueur, se borner à dire qu'une personne bien élevée est une personne polie. Nos enfants, j'en conviens, ne manquent pas de politesse ; toutefois, ils ont encore beaucoup à apprendre sur ce point.

— Votre idée est excellente, ma chère amie ; mais je suis trop polie moi-même pour laisser passer l'heure du goûter sans prévenir mes hôtes. Et puis, une course sous les tilleuls renouvellera l'attention de mon auditoire.

On se rendit sans délai au *bureau* sur l'invitation de madame de Néris, et, à un signal convenu, la bande joyeuse revint sur la terrasse.

CHAPITRE VIII.

La politesse a toujours été considérée comme une qualité distinctive d'une bonne éducation; tous les maîtres l'enseignent et la recommandent. Madame de Maintenon, de qui Gustave vous faisait l'autre jour un portrait aussi vrai que flatteur, a laissé sur ce sujet des conseils que tout le monde peut méditer avec fruit aujourd'hui. Ayant obtenu de Louis XIV de fonder une maison d'éducation pour les demoiselles pauvres de la noblesse, madame de Maintenon trouvait son bonheur à instruire elle-même ces jeunes filles. Les obligations de la cour, plus tard la maladie et la vieillesse ne l'empêchèrent jamais de passer un certain temps à Saint-Cyr. C'était son séjour de prédilection. Maintes fois, cette femme qui assistait au conseil du roi et de ses ministres, remplaçait une dame à la classe, et sa présence au pensionnat était toujours marquée par une instruction solide. Il y a deux cents ans, mes enfants, que madame de Maintenon parlait aux jeunes filles de Saint-Cyr, et ces mêmes discours sont précieux pour nous. Je ne vous cache pas que je lis et relis les entretiens de madame de Maintenon pour m'aider

à bien élever ma chère Yvonne. Parmi tous les avis précieux que nous possédons de madame de Maintenon, celui qui traite de la politesse est un des meilleurs. Nous allons le lire, et vous verrez qu'il n'a rien perdu de son opportunité :

« La grossièreté, » dit madame de Maintenon, « rebute tout le monde et même les personnes les plus vertueuses ; cela inspire malgré soi un dégoût, qui fait qu'on évite d'avoir affaire aux personnes qui n'ont ni attention, ni politesse, ni savoir-vivre. Vous ne sauriez trop tôt prendre l'habitude d'être polies entre vous ; c'est le moyen de l'être avec tout le monde.

« Que toutes vos actions soient tranquilles, douces et modestes ; ne jetez point une porte, ni un siége, ni un livre de toutes vos forces, comme un manœuvre ferait d'une pierre. Conduisez la porte doucement avec la main, et posez de même de bonne grâce le siége, le livre et toutes autres choses. « (Les enfants se regardent et se pincent les lèvres.) » Ne passez devant personne sans faire la révérence, ou au moins une inclination, faites-vous-la les unes aux autres pour vous y accoutumer. Cédez-vous le pas à une porte, ou du moins faites-vous un petit air de politesse avant que d'entrer, et que ce ne soit pas à qui le fera la première, comme je l'ai souvent vu. Ne répondez *jamais de oui et de non tout courts* ; il vous est absolument nécessaire d'y ajouter, oui, monsieur, oui, madame, non,

ma mère, etc... si vous ne voulez pas être aussi grossières que les paysannes les plus mal apprises. Ne recevez jamais rien et ne présentez jamais rien à qui que ce soit, sans faire auparavant un geste de politesse. Mettez-vous dans l'esprit, une fois pour toutes, que quelque talent et quelques bonnes qualités que vous puissiez avoir d'ailleurs, *vous serez insupportables* aux honnêtes gens, si vous ne savez pas vivre.

« Que tout votre extérieur soit bien composé, tenez-vous droite, portez bien la tête, n'ayez pas le menton baissé. La modestie est dans les yeux, qu'il faut savoir conduire modestement, et non dans le menton.

« Quelque chose que vous disiez ou que vous fassiez, prenez garde à ne fâcher personne et à n'incommoder qui que ce soit ; c'est de quoi il faut être toujours occupée, si l'on ne veut déplaire presque toujours dans la société.

« Si vous vous asseyez, prenez garde de n'incommoder personne, de n'en être ni trop près ni trop loin ; prenez la place qui vous convient et point celle d'une autre. N'approchez jamais assez près d'une personne pour la pousser, et, si par malheur cela arrivait, il en faudrait faire de sincères excuses.

« Il n'y aurait rien à désirer à votre éducation, si vous pouviez vous élever dans cette politesse que nous vous demandons et qui devrait vous être naturelle.

« Cette politesse s'étend presque à tout et doit accompagner vos actions extérieures, soit pour le ton, l'air, la manière et la façon de les faire. »

— Vous le voyez, mes enfants, les principes de la politesse ne varient pas. Nous vous disons chaque jour ce que madame de Maintenon disait aux demoiselles de Saint-Cyr. Si j'osais, j'ajouterais quelques conseils à ceux que nous venons de recevoir.

— Je vous assure, ma marraine, que vous pouvez oser ; madame de Maintenon elle-même ne s'en fâcherait pas.

— Eh bien, je vous signalerai encore un défaut de politesse bien commun dans la société ; c'est d'interrompre la personne qui parle pour parler soi-même. On doit écouter respectueusement et, si le fait que l'on rapporte est connu de vous, vous devez l'écouter sans témoigner de le savoir. Cette condescendance est la marque d'une bonne éducation.

A table, la politesse exige qu'on se tienne bien : sans trop de roideur, ni sans trop de liberté. La tenue d'une personne indique tout de suite le degré de son éducation. Ne donnez jamais votre avis sur les mets qui vous sont offerts et, autant que possible, ne laissez rien sur votre assiette.

Mais nous parlerions une journée entière sur ce sujet sans l'épuiser, parce que chaque cir-

constance différente fait naître une obligation nouvelle. On peut cependant dire, en général, que l'oubli de soi-même mène nécessairement à la politesse. Encore un mot sur la politesse envers les inférieurs : parlez toujours poliment aux domestiques; remerciez-les comme s'ils n'étaient pas obligés de vous servir. J'ai connu une petite fille qui a mangé son pain sec quinze jours, avant de se déterminer à dire un *s'il vous plaît*.

C'est dans les occasions ordinaires qu'on reconnaît la bonne éducation ; dans le monde, la plupart des gens s'observent dans toutes leurs actions pour donner bonne opinion d'eux-mêmes.

Mais leur politesse n'étant que de circonstance, il arrive souvent qu'elle ne résiste pas à l'épreuve. La femme polie l'est toujours avec ses gens, avec l'ouvrière, le marchand et l'inconnu. C'est particulièrement à votre âge, mes enfants, qu'il importe de contracter des habitudes de politesse ; ce n'est pas une chose qu'on improvise. Mettez donc en pratique tout ce que nous venons de dire, et vous vous ferez distinguer par votre bonne éducation.

Deux heures s'étaient écoulées pendant ce long entretien. Cependant chaque enfant le prolongea en ajoutant ses réflexions, et il fallut l'autorité des mères pour faire lever la séance.

CHAPITRE IX.

Madame de Néris n'était pas, comme elle le disait avec raison, une savante ; mais elle possédait la qualité la plus essentielle pour faire une éducation : inspirer l'amour du travail en donnant de l'intérêt à l'étude, en éloigner les difficultés inutiles ; prévenir les fautes afin d'éviter la punition. L'enfant a besoin de bonheur : il faut que la vertu lui apparaisse sous un jour favorable pour que son cœur s'y attache. Le souvenir de ce bonheur aura une salutaire influence sur l'avenir.

A Sainte-Agnès il n'était jamais question de pénitence ; une observation sérieuse et douce à la fois suffisait pour qu'Yvonne donnât toute son attention à ses devoirs, ou réparât une légèreté échappée à ses douze ans.

Jamais notre petite amie n'avait été aussi heureuse ; elle le déclarait : passer les vacances dans un pays qu'elle n'hésitait pas à appeler le plus beau du monde, en compagnie de son frère et de sa chère Netta !

La saison elle-même était favorable; le ciel était presque toujours d'un bleu dont la nuance faisait l'admiration d'Yvonne. Netta profita de l'enthousiasme de son amie pour la faire convenir qu'elle l'avait accusée à tort de mauvais goût en faisant porter une toilette bleue et verte à sa poupée, puisque de son avis il n'y avait rien de si beau que la verdure sous la voûte azurée.

Gustave et sa sœur, tout en se donnant à leurs amis, avaient soin de se réserver des moments d'intimité. Chaque matin, ils se rendaient à un banc de prédilection. Yvonne récitait sa leçon à Gustave: c'étaient des vers d'Athalie ou une fable de La Fontaine. Quelquefois les enfants disaient à eux deux une scène d'Esther.

Cette promenade avait un charme tout particulier pour Yvonne, elle aimait si tendrement son frère! Après avoir cueilli la petite centaurée et le serpolet, après avoir plongé le bout de son parasol dans un de ces ruisseaux qui descendent de la montagne, on en venait insensiblement à la conversation. Les amis furent naturellement le sujet de l'entretien.

— Que ferons-nous, Gustave, pour les amuser?

— Je crois qu'ils s'amusent beaucoup sans s'amuser.

— Tout le monde n'est pas comme toi, mon frère. Georges pourrait très-bien se lasser de

notre vie tranquille. Les garçons de ton âge ne se contentent pas en général, pendant les vacances, de lire sous une allée de tilleuls, ou de se percher le soir sur une tour pour voir l'effet du clair de lune sur les rochers. Je te déclare que si j'étais collégien, il me faudrait d'autres vacances.

— A peine sont-ils arrivés ! Sois tranquille, notre marraine inventera des distractions quand il en sera temps.... Je ne plains pas Georges.

— Qu'as-tu donc, Gustave? tu es triste ce matin?

— Pas précisément, ma petite sœur; mais depuis quelque temps je réfléchis beaucoup.

— Vraiment! et à quoi penses-tu, Gustave?

— Je ne sais pas si je dois te le dire!

— Par exemple, monsieur, on dit tout à sa sœur!

— Eh bien, Yvonne, tu sais que je ne suis pas jaloux?

— Oh! non.

— Croirais-tu, pourtant, que je suis triste chaque fois que je vois Georges travailler et causer avec son père?

— Si je le crois! je l'ai vu, Gustave, et l'autre jour, je t'ai appelé sous prétexte de m'expliquer mon devoir d'italien, afin que tu n'entendisses pas leur conversation.

— Tu as fait cela, Yvonne?

— Oui; je pense aussi, moi, et plus qu'on ne croit.

— Chère petite sœur ! Alors je peux t'avouer que j'envie le bonheur des enfants qui ont leur père. Un garçon a tant besoin d'être dirigé dans ses études et dans sa conduite. Je n'aurai jamais que des professeurs ; peut-être s'en trouvera-t-il un qui s'intéressera véritablement à moi, qui deviendra mon ami, le protecteur de ma jeunesse ! Vois comme M. Hahnman s'occupe de son fils !

— Tu vois autre chose aussi, Gustave : Georges n'écoute pas toujours son père, et souvent M. Hahnman se plaint de la légèreté de son fils. Peut-être, mon frère, serions-nous comme les autres enfants ; nous ne sentirions pas aussi vivement le bonheur d'avoir des parents que nous souffrons d'en être privés.

— Peut-être ! C'est égal, je voudrais bien causer avec mon papa. Je me souviens parfaitement de lui ; et toi, ma sœur ?

— Parfaitement : il avait des yeux noirs si doux ! Quelquefois il faisait la grosse voix ; mais on voyait bien qu'il n'était pas fâché. Il me prenait avec lui sur son cheval et il m'embrassait, parce que je n'avais pas peur. Il me semble que c'était hier, et il y a huit ans de cela, Gustave.

— Allons, Yvonne, ne t'attriste pas. Tout est joyeux autour de nous, il faut aussi nous réjouir. Si nos parents étaient là, ils voudraient nous voir contents. Aimons-nous bien, ma pe-

tite sœur; prions ensemble, et la vie ne sera pas trop triste.

Yvonne embrassa Gustave, puis elle descendit en courant le sentier, défiant son frère à la course, malgré l'ardeur du soleil. Ils arrivèrent hors d'haleine au château.

Netta et Georges les abordèrent en disant :

— Grande nouvelle, beaux promeneurs !

— Eh quoi ! s'écrièrent en même temps Gustave et sa sœur.

Netta n'eut même pas la pensée d'exciter la curiosité de ses amis, tant elle avait hâte de parler : Il y a une grande partie pour demain, et nous en sommes ; on partira à sept heures.

— Mais dis donc où nous irons, Netta !

— A la Grande-Chartreuse. On hésitait à emmener les petites filles, maintenant c'est sûr que nous irons.

Cette nouvelle transporta de joie Yvonne, toujours enchantée de changer de place.

Pendant le déjeuner il ne fut question que de la Grande-Chartreuse. On convint généralement qu'il serait raisonnable de travailler et de se reposer, puisqu'une grande partie aurait lieu le lendemain. Sans qu'il fût nécessaire d'insister davantage sur ce point, les enfants se retirèrent chacun de son côté pour travailler. La récréation se passa sur la terrasse (cette terrasse est le lieu de prédilection de tous les habitants de Sainte-Agnès) ; les questions sur

la Grande-Chartreuse se renouvelant sans cesse, madame de Néris trouva plus simple d'envoyer Yvonne chercher un petit album intitulé : *Souvenirs de voyage à la Grande-Chartreuse.* Gustave accepta avec empressement le rôle de lecteur.

LA GRANDE CHARTREUSE.

SAINT BRUNO FONDATEUR [1].

« Saint Bruno naquit à Cologne, l'an 1030 ou 1035. L'histoire reste incertaine entre ces deux dates. Bruno annonça, dès ses premières années, les dispositions les plus heureuses. Ses parents surent apprécier le trésor que la Providence leur confiait. Ils s'appliquèrent religieusement à former le cœur et le jugement de leur bien-aimé enfant.

« Dieu avait ses vues sur Bruno et lui ménagea les moyens de s'instruire. L'enfant répondit en tout à l'action de la Grâce : il se distingua dans ses études à ce point, que l'archevêque de Cologne crut devoir récompenser le talent et le zèle de l'écolier par une marque d'honneur, qui

[1] *La Grande-Chartreuse*, par Albert du Boys, ancien magistrat, chez Vellot et Cie, libraires, à Grenoble.

ne s'accorde d'ordinaire que dans l'âge mûr : il nomma Bruno chanoine métropolitain. Une pareille faveur n'éblouit point le jeune homme. Loin de là, croyant l'avoir reçue comme un encouragement, il redoubla d'ardeur pour s'en rendre digne.

« Bruno s'adonna particulièrement à l'étude des lettres sacrées et profanes, et se rendit à Reims où était alors l'école la plus célèbre en ce genre. Il y obtint des succès qui dépassèrent l'espérance de ses maîtres. Bruno, ayant terminé ses études, revint à Cologne et entra dans les ordres sacrés. Depuis longtemps déjà il sentait son cœur s'embraser d'amour de Dieu et de zèle pour les âmes. Les nombreux auditeurs attirés par son érudition ne purent le retenir dans sa chaire ; il se mit à parcourir les villages et les bourgs, prêchant avec la simplicité apostolique, instruisant et opérant chaque jour des conversions.

« Cependant l'archevêque de Reims n'avait point oublié les vertus et la science du jeune Bruno ; il connaissait la sûreté de ses doctrines, et il l'engagea à venir prendre la direction des écoles ecclésiastiques de son diocèse. Bruno accepta avec empressement cette tâche ; mais la gloire et les honneurs, que lui attira cette nouvelle position, lui devinrent insupportables, et, après avoir passé par une suite d'épreuves, il s'échappa de Reims comme un prisonnier et

vint à Paris, où il résolut d'accomplir le vœu qu'il avait fait d'embrasser la vie religieuse dans toute sa rigueur.

« Il se rendit à l'abbaye de Molesmes, en Bourgogne, afin de se former au véritable esprit de la vie contemplative. Six hommes (l'histoire en conserve les noms) résolurent de s'associer à Bruno. Malgré toute la joie qu'en ressentit le saint, il n'épargna rien pour éprouver la vocation de ces hommes généreux : il leur fit sans ménagement la peinture fidèle des privations qui les attendaient au désert : rien ne put ébranler leur courageuse résolution. »

— Gustave, dit madame de Néris, repose-toi un instant ; je crains d'ailleurs qu'une lecture aussi sérieuse ne fatigue l'auditoire.

Cette crainte souleva presque l'indignation générale, et le lecteur dut, sans perdre de temps, continuer son récit.

« Hugues, évêque de Grenoble, avait été autrefois disciple de Bruno, à Reims. La sainteté du prélat et le souvenir d'une ancienne amitié attirèrent Bruno vers lui. Il pensait qu'habitant près des montagnes de la Chartreuse l'évêque pourrait, plus que tout autre, l'aider à trouver une retraite propre à ses desseins. Hugues, de son côté, n'avait point oublié son maître, en sorte que leurs âmes étaient restées unies.

« Bruno et ses compagnons allèrent se jeter

aux pieds du prélat, implorant sa protection. — Recevez-nous dans vos bras, conduisez-nous à la retraite que nous cherchons, — disait Bruno.

« Hugues, touché jusqu'aux larmes en reconnaissant son ancien maître, l'accueillit ainsi que ses compagnons avec une charité parfaite. Mais lui aussi, en pasteur prudent, voulut éprouver la vocation de ces nouveaux solitaires. Il leur représenta le désert, où il voulait les conduire, comme le repaire des bêtes féroces. — La nature, dit-il, qui console si bien le cœur de l'homme, se montrera souvent sévère pour vous. La terre, presque toujours couverte de neige, ne produit point de fruits, et la voix du torrent est la seule qu'on entende dans cette solitude.

« Le récit du prélat ne fit qu'augmenter le zèle de Bruno et de ses disciples. Si bien que Hugues aurait craint de méconnaître la volonté divine en résistant davantage à leurs instances. Cependant le pieux évêque les retint plusieurs jours auprès de lui, les entretenant des choses du ciel; puis, vers la fête de saint Jean-Baptiste, il les conduisit lui-même à travers les forêts et les précipices de la Chartreuse et, arrivé à l'endroit le plus sauvage du désert, Hugues quitta les nouveaux anachorètes, demandant au ciel de bénir leur généreuse entreprise. »

— Mes chers enfants, interrompit madame de Néris, attendez-vous à entendre juger à tort et à travers ces nobles dévouements. Le monde ne comprend pas une pareille abnégation. On le lui pardonnerait s'il gardait le silence ; mais il s'arroge le droit de critiquer et de blâmer bien haut des actes sublimes. Habituez-vous dès à présent, mes amis, à respecter tout ce que la religion inspire de grand aux hommes. Si vous n'êtes pas capables de comprendre la vie des anachorètes, vous appréciez au moins le motif qui la leur fait embrasser, l'amour de Dieu, et cela suffit.

— Pour donner le temps de respirer à notre lecteur, je vais vous citer un exemple des faux jugements du monde.

— Un prélat, dont la sainteté égale celle de Hugues, prit un soir la malle-poste de Lyon à Paris et se trouva en compagnie d'un voyageur qui venait de plus loin. Celui-ci, croyant avoir suffisamment gardé le silence pour la convenance, se mit à parler du pays, de la poste et des postillons : puis il passa aux affaires de famille, et termina ce chapitre en disant qu'il venait de voir son frère renfermé depuis dix ans dans une maison de fous. A ces mots, le prélat sortit de son indifférence ; il connaissait le pays dont on lui parlait, et il s'étonnait qu'une maison de ce genre eût échappé à son attention. Il témoigna sa surprise.

—Hélas! monsieur, je la connais cette maison! Oui, monsieur, un beau jour mon pauvre frère renonça à sa fortune en ma faveur, quitta Paris où il n'avait rien à désirer, et vint s'enfermer avec d'autres fous pour travailler comme un misérable et se refuser jusqu'au plaisir si naturel (il avait un accent de grande conviction) de parler à ses semblables. Ah! cela fait mal à penser et à voir!

« L'évêque finit par comprendre que cet honnête Parisien appelait maison de fous un monastère de l'ordre de Saint-Benoît. »

— Voilà un jugement du monde, mes chers enfants. Yvonne, continua madame de Néris, penses-tu que les Chartreux soient fous?

— Oui, ma marraine, répondit la petite d'un air triomphant, ils ont la folie de la croix dont parle saint Paul.

Cette réponse mérita l'approbation générale. Gustave continua :

« Le premier soin des anachorètes fut de construire des cabanes. Ayant trouvé à côté de celle de saint Bruno une espèce de grotte, ils y élevèrent un petit oratoire, où ils se réunissaient pour prier et chanter les louanges de Dieu. Ce même endroit, connu aujourd'hui sous le nom de Chapelle de Saint-Bruno, est l'objet de la vénération des fidèles, ainsi qu'une source dont l'origine est attribuée aux prières du saint.

« Cependant l'évêque de Grenoble employait

toute son influence pour obtenir à Bruno et à ses disciples la propriété du désert. Il y réussit grâce à la générosité des seigneurs, qui en avaient été propriétaires jusqu'à ce moment. Hugues vint alors au désert pour y consacrer un terrain, sur lequel il fit élever à ses frais une église dédiée à la très-sainte Vierge et à saint Jean-Baptiste. Puis il fit remplacer les cabanes par des cellules capables de résister aux rigueurs du désert.

« Le saint évêque venait souvent s'édifier et se recueillir au milieu de sa nouvelle famille. Il y trouvait un charme si grand, que plus d'une fois Bruno crut devoir l'arracher à la douceur de la solitude.

« Les solitaires de la Chartreuse avaient passé plusieurs années en paix, lorsqu'une circonstance imprévue vint jeter un grand trouble parmi eux.

« Le souvenir de Bruno vivait dans la mémoire de tous ceux qui l'avaient connu. Eudes, ancien chanoine de Reims, fut élevé sur le saint-siége, en 1088, sous le nom d'Urbain II. La chrétienté était déchirée alors par un schisme ; » — c'est-à-dire, ajouta Gustave en se tournant vers Netta, que tous ceux qui composaient l'É-
e n'étaient pas soumis au Pape. « Urbain en
essentait une vive douleur, et, au milieu de ses angoisses de père des fidèles, il se souvint de la science et de la sagesse de Bruno. Le Souve-

rain Pontife appela auprès de lui le pauvre solitaire. Toute résistance était inutile. Cet ordre jeta la consternation dans la communauté. Bruno lui-même eut besoin de toute son énergie pour dominer la douleur que lui causait cette séparation. Il partit.

« Urbain reçut Bruno avec toutes les marques du respect et de l'affection. Il l'obligea à demeurer au palais pontifical afin d'être toujours à portée de le voir et de l'entendre.

« Tant de bonté ne pouvait toutefois consoler Bruno d'être loin de ses frères, et, malgré tous ses efforts pour se résigner à sa nouvelle mission, il était aisé de voir combien il regrettait la solitude de la Chartreuse. »

— Je crois, dit madame de Néris, que nous pourrions ajourner à demain la fin de cette histoire très-sérieuse. Qu'en pensez-vous, ma chère Netta ?

— Je veux ce qui vous plaît, madame ; mais je vous assure que je resterais là deux heures dans l'espoir d'apprendre que ce cher saint Bruno retournera dans son désert ; car je me figure qu'il sera bien joyeux d'y retrouver ses frères.

— Alors, continue, Gustave. Ton auditoire est tout à fait sérieux.

« Des princes étrangers amenés à Rome par des intérêts politiques furent frappés de la sagesse et de la sainteté de Bruno. Parmi eux

était Roger, seigneur normand, prince de Calabre. Il ne tarda pas à concevoir une haute estime pour le solitaire. L'intimité s'établit entre ces deux hommes. Bruno ouvrit son cœur au prince, le jugeant capable de comprendre la souffrance d'un religieux jeté au milieu du monde. Roger, touché de la douleur de son saint ami, le pressa de choisir dans ses États un lieu de retraite pour le temps où il redeviendrait libre.

« Bruno accepta le territoire de La Tour avec une grande joie, et le Saint-Père confirma cette donation avec d'autant plus d'empressement, qu'il pensait que la libéralité du prince retiendrait désormais Bruno près de Rome ; car il se réservait toujours le droit d'appeler le saint près de lui. C'est ainsi qu'il le força d'assister à plusieurs conciles.

« Cependant Bruno, renfermé dans sa solitude de La Tour, était toujours recherché par une foule de gens avides de ses conseils. Le comte Roger était nécessairement du nombre de ceux qui réclamaient ses prières ; bien plus encore, il s'aidait de l'assistance de son ami dans les affaires de famille. Saint Bruno écoutait toutes ces choses du dehors avec intérêt, et il agissait suivant les désirs du comte.

« Le prince reconnaissant fit bâtir pour la communauté de La Tour une église et un couvent sous la protection de saint Étienne ; c'est

alors que le monastère fut désigné sous le nom de Saint-Étienne-*del-Bosco* (du bois), parce qu'il était placé au milieu d'une forêt.

« Le comte Roger proportionnait ses largesses aux besoins des deux communautés : il donnait ses trésors et le saint donnait ses prières.

« L'absence de Bruno laissait toujours un grand vide à la Chartreuse. Une correspondance, aussi active que le permettaient alors les moyens de communication, n'y suppléait qu'imparfaitement. C'est pourquoi Lauduin, prieur, n'hésita pas à se rendre en Calabre pour recevoir de vive voix les conseils de son supérieur.

« A cette époque, un pareil voyage n'était pas une entreprise simple ; il offrait de grandes difficultés. Mais le zèle du vénérable prieur triompha de tous les obstacles ; il arriva dans la solitude de La Tour ; il revit Bruno, recueillit ses conseils et, après s'être reposé quelques jours, il partit ému et édifié de tout ce qu'il avait vu et entendu.

« Le vénérable religieux n'atteignit pas le terme de son voyage. Il tomba aux mains des fâcheux qui troublaient alors l'Italie. Il fut jeté dans un cachot, et mourut peu de jours après en être sorti.

« Urbain II était descendu au tombeau, et le comte Roger ne tarda pas à le suivre. Sentant approcher sa fin, il fit appeler Bruno dont les

avis l'avaient aidé à bien vivre, afin qu'il l'aidât aussi à bien mourir.

« Le saint lui-même ne survécut pas longtemps aux deux amis qu'il venait de perdre. Entouré des religieux de ses deux monastères, Bruno s'humilia devant eux, fit sa profession de foi et recommanda à ses disciples de persévérer dans la charité fraternelle et dans l'attachement à l'Église romaine ; puis il s'endormit paisiblement le 5 octobre 1101.

« Ceux qui ont écrit la vie de saint Bruno ne peuvent pas préciser à quel âge il mourut ; on sait seulement qu'il a été religieux pendant dix-sept ans.

« La mort de ce pauvre moine fut un événement considérable dans le monde entier. Ses louanges retentirent de toutes parts ; mais l'ordre qu'il a fondé est un éloge qui surpasse tous les autres : les vertus que Bruno a enseignées à ses disciples sont encore pratiquées aujourd'hui dans toute leur pureté. »

Gustave ferma le livre, et l'auditoire le remercia en l'assurant que la vie de saint Bruno l'avait fort intéressé.

— Je ne m'excuserai pas, dit madame de Néris, de vous avoir fait faire une connaissance aussi sérieuse que celle du fondateur de la Grande-Chartreuse ; on ne saurait connaître trop tôt la vie des saints. Chacun y trouve son compte. Vous avez dû remarquer que Bruno

commença par être un enfant docile et pieux et que son zèle pour le travail le rendit cher à tous ses maîtres. Il est à croire, mes enfants, qu'il avait des distractions de son âge. Aussi, après avoir admiré la sagesse et le dévouement du grand saint, allez vous livrer avec une douce modération aux jeux, qui sont la récompense de votre assiduité à écouter vos mères.

CHAPITRE X.

Le lendemain avant six heures, toutes les fenêtres de Sainte-Agnès étaient ouvertes, et deux petites filles en bonnet de nuit contemplaient avec ravissement le ciel pur.

Il n'y eut pas de retardataires : à sept heures l'omnibus de famille emportait les voyageurs. Netta et Yvonne avaient au bras un joli sac de cuir à fermoir d'acier, qu'elles ouvraient et fermaient à chaque instant sans nécessité bien marquée. Les garçons portaient au cou avec une certaine fierté une gibecière, et les parents qui souriaient à ces joies d'enfants n'étaient pas les moins heureux.

Il est rare aujourd'hui que le chemin de fer ne détruise pas le côté poétique du voyage. On ne rencontre guère de gens assez forts de caractère, assez insouciants de leurs aises pour mépriser la possibilité d'arriver plus commodément à leur but. Or, comme tant d'autres, la châtelaine de Sainte-Agnès et ses amis, malgré toute leur supériorité bien reconnue, prirent le chemin de fer à Grenoble.

Arrivés à Voiron, une charmante aubergiste offrit aux voyageurs une grande calèche pour les conduire à Saint-Laurent-du-Pont. Cette calèche se trouva être un cabriolet à quatre roues, dans lequel il fut impossible de s'entasser. M. Hahnman et les jeunes gens prirent place sur l'impériale de la diligence déjà au complet.

De Voiron à Saint-Laurent-du-Pont il y a une distance d'environ deux heures et demie : de fraîches et riantes vallées charment pendant un certain temps les yeux du voyageur ; mais en avançant, le paysage prend tout à coup un caractère de majesté imposante. Yvonne et Netta poussèrent un cri de surprise en voyant surgir d'immenses rochers qu'elles comparèrent à des géants. Le voyageur expérimenté connaît cette succession d'impressions qui passent dans l'âme suivant l'aspect varié de la nature : la voix fraîche du ruisseau, la prairie émaillée de fleurs, la haie sur laquelle court le liseron, le bourdonnement des insectes, tout cela compose un ensemble qui a une heureuse influence sur l'imagination. Tandis que, au contraire, si notre œil plonge dans le précipice où bouillonne le torrent, si l'oiseau et la mouche se taisent, nous devenons sérieux et réfléchis.

Yvonne et Netta ne voyant plus qu'un sombre paysage dirent en même temps : — Que c'est triste !

Le voisinage de la Grande-Chartreuse donne

une certaine importance à la petite ville de Saint-Laurent-du-Pont : il y règne un mouvement dont les habitants sont très-fiers.

A peine nos voyageurs eurent-ils mis pied à terre, qu'un aubergiste s'empressa de leur offrir des mulets et des guides.

Imaginez, si vous le pouvez, la joie de deux petites filles, qui ont la perspective de s'asseoir pour la première fois sur le dos d'un mulet !

Il y eut un moment de confusion, augmentée par la présence des curieux, avant que les sept voyageurs fussent pourvus de montures. Georges et Gustave sautèrent hardiment sur leurs mulets, tandis que Netta et Yvonne, plus modestes, se laissèrent asseoir sur leur selle par l'aubergiste qui leur fit maintes recommandations ; puis la cavalcade se mit en marche : les hommes en avant, les mères et leurs filles suivant avec leurs guides.

Le chemin de la Grande-Chartreuse se trouve naturellement indiqué par l'ouverture des montagnes qu'on a devant soi. Dix minutes étaient à peine écoulées, et nos petites filles regardaient librement de tous côtés, sans souci de leurs montures, causant avec leurs guides heureux de placer leur érudition : suivons la caravane.

On commence par côtoyer le Guiers-Mort, torrent qui descend du désert et serait presque à lui seul un guide suffisant, car on ne le perd pas de vue un instant. Cette dénomination de

mort vient de ce que ce torrent est quelquefois à sec.

Pendant un certain temps les yeux se reposent sur des coteaux couverts de bois d'un aspect doux et tranquille ; puis, sans transition, le torrent se trouve resserré entre deux immenses rochers ; c'est le commencement du désert.

Yvonne et Netta répétèrent après le guide : Voici le désert. Sans doute qu'en ce moment elles se souvinrent de la lecture de la veille ; leurs mines fraîches et enjouées devinrent tout à coup sérieuses.

— Songez, mes enfants, dit madame de Néris, quelle volonté persistante il a fallu pour tracer cette route et l'élever au-dessus du torrent ! C'est Pierre Leroux, trente-troisième supérieur général de l'ordre, qui a eu la hardiesse de tenter une pareille entreprise. Un siècle peut-être a été nécessaire à l'accomplissement d'un pareil travail.

La surprise et l'émotion des voyageurs croissaient à mesure qu'ils avançaient. Les petites amies s'appelaient tour à tour, l'une pour regarder l'effet des rayons du soleil à travers la forêt épaisse, l'autre pour regarder un rocher qui semble s'embraser sous ces mêmes rayons ; puis elles poussent en même temps un cri de surprise et presque d'effroi, en voyant bondir le Guiers-Mort au fond du ravin : il blanchit de son écume les rochers noirs qu'il rencontre, et

il reparaît bientôt calme et paisible pour rassurer les voyageurs, selon la version d'Yvonne. Le guide excita vivement les regrets des jeunes filles, en leur disant que ces montagnes si élevées sont couvertes pendant l'été de belles renoncules à têtes d'or, de roses rouges et d'autres fleurs encore.

Netta et Yvonne soupirèrent en songeant à l'impossibilité de monter si haut pour cueillir un bouquet. Heureusement que le guide s'empressa d'ajouter que les loups et les ours parcourent ces montagnes, dès qu'ils y trouvent de la fraîcheur.

Georges et Gustave déclarèrent que cette vue leur plaisait mille fois plus que celle des renoncules et des roses. On rit, on se querelle en avançant toujours.

Cependant la conversation devint un peu moins suivie à partir du moment où la route borde un précipice très-profond. Une lutte s'engagea entre les mulets et ces demoiselles; celles-ci voulaient se rapprocher de la forêt, tandis que les bêtes, justifiant leur mauvaise réputation, s'obstinèrent à marcher le plus près possible du ravin. Netta et Yvonne cédèrent, ce qui leur valut l'admiration de leurs frères.

— Quel est cet immense rocher, dit Yvonne, il doit avoir un nom?

— Précisément, mademoiselle, c'est le pic de l'Œillette ou de l'Aiguille. Voyez comme il a

une belle couronne de sapins et de hêtres ! Voulez-vous aller vous asseoir sous ces ombrages ?

— Je ne suis pas si curieuse, guide.

— Un Anglais a eu cette curiosité-là. Il y est parvenu, non sans peine et il en est descendu sain et sauf, à ça près quelques petits accidents de toilette.

— Je crois, dit madame de Néris, s'intéressant toujours à la conversation des enfants, que le seul plaisir des gens qui font des choses extraordinaires est de se vanter de les avoir faites.

Toute la société fut de cet avis.

Quel que soit l'intérêt qu'offre une si belle route, on comprend l'impatience qu'éprouvaient nos petites filles d'arriver au terme du voyage. Heureusement que le désert n'est pas désert pendant la belle saison ; ce sont des rencontres continuelles : une troupe d'écoliers en vacances ; des petites filles qui en regardent d'autres ; puis vient le prêtre récitant les Psaumes de David en présence des beautés mêmes qui ont inspiré le roi-prophète. Il suspend sa méditation pour sourire à la troupe joyeuse. Ce n'est pas tout : la cognée du bûcheron retentit ; des écriteaux, placés de distance en distance, avertissent le passant de hâter sa mule et de crier, afin d'éviter la rencontre du bois

abattu que le bûcheron fait glisser jusqu'au bas de la montagne. La recommandation fut consciencieusement suivie par les enfants, à ce point que des troupeaux en furent effrayés.

Voici la seconde porte du désert ; cette porte est adossée à un bâtiment qui fut fortifié autrefois pour mettre le monastère à l'abri des attaques du célèbre Mandrin. On avait monté et descendu pendant deux heures environ, lorsque le guide fit remarquer une croix placée sur une petite plate-forme peu éloignée de la Chartreuse. A partir de ce moment, la route s'élargit, et l'on ne tarde pas à apercevoir les bâtiments. Encore un peu de patience, et nos voyageurs sont au pied de la croix verte. Ils laissent leurs montures et font une halte, après laquelle ils se remettent en route avec un nouveau courage, et au bout d'une demi-heure, le monastère apparaît comme une petite ville, avec cette différence toutefois, qu'on n'y entend aucun des bruits du monde. A peu de distance du monastère se trouve une maison bâtie pour recevoir les femmes ; l'entrée du cloître leur est absolument interdite. M. Hahnman conduisit donc ces dames à cette maison, désignée sous le nom d'*infirmerie*.

Une sœur de la Providence, chargée de la direction de l'établissement, accueillit les voyageuses avec une grâce parfaite. Georges et Gustave ne manquèrent pas de faire valoir les

droits qui leur ouvraient les portes du monastère. Les petits hommes étaient glorieux d'obtenir la faveur de coucher dans une cellule de moine et d'assister à l'office de nuit.

— Tu vois, ma sœur, dit Gustave, le masculin l'emporte toujours sur le féminin ; ce n'est pas seulement une affaire de grammaire !

— Hélas ! oui, répondit Yvonne en soupirant ; mais ce qui me console pas mal de cette infériorité, c'est que le *féminin* dormira tout son content et sera frais et dispos demain matin, tandis que ce respectable *masculin* court grand risque de bâiller toute la journée.

Les hommes étant libres de prendre leurs repas à l'infirmerie, on s'y rendit pour le dîner. Les Pères ont voulu que les visiteurs de la Chartreuse participassent, à un certain degré, à l'observance de la règle ; on ne sert donc jamais de viande. Tous les estomacs doivent se soumettre à cette mesure générale qui simplifie beaucoup le service. Il n'est pas rare de voir des voyageurs s'attendrir en entendant condamner sans appel les côtelettes et le veau rôti. Le dîner étant terminé, on se sépara pour la nuit.

Indépendamment de quelques jolies chambres donnant sur les montagnes, on a disposé à l'infirmerie des cellules, placées sur deux lignes parallèles. Ces cellules ne sont, à vrai dire, que des boîtes de sapin *sans couvercle.*

Les femmes sont ensemble, quoique séparées. L'affluence était telle ce jour-là, que madame de Néris et son amie durent se contenter de cette modeste hospitalité.

Sans doute, il eût été préférable d'avoir de bonnes chambres fraîches et aérées; mais le fait de dormir entre quatre planches, comme disait Yvonne, avait bien son charme.

L'important pour nous, c'est que nos chères petites filles dormirent là tout aussi bien qu'ailleurs.

CHAPITRE XI.

Le lendemain dès sept heures, M. Hahnman et les enfants étaient à l'infirmerie. Les dames ne se firent pas attendre et, après avoir déjeuné, tout le monde se mit en route pour la chapelle de Saint-Bruno.

Tandis que les parents s'entretenaient, les enfants avaient aussi leur conversation. Gustave fit la description du couvent, mêlant au récit ses impressions personnelles. Le Prieur lui avait demandé s'il voulait être Chartreux, et Gustave avait dit que non.

— Je regrette, mesdemoiselles, ajouta gravement le narrateur, que vous ne puissiez au moins voir les tableaux dans lesquels Lesueur, peintre du XVIIe siècle, a représenté avec un grand talent les principaux événements de la vie de saint Bruno. Il y a vingt-deux tableaux, tous bien choisis; mais j'ai particulièrement remarqué saint Bruno distribuant ses biens aux pauvres, son arrivée à Rome, le Pape lui tendant les bras, et enfin Bruno et ses compa-

gnons entrant au désert conduits par l'évêque de Grenoble.

— Mais tout cela ne vaut pas ce que nous avons vu cette nuit ! D'abord, nous avons couché dans des cellules, de *vraies cellules*. A minuit, on est venu nous éveiller. Nous nous sommes rendus à la chapelle où nous avons vu arriver tous les Chartreux. Chacun tire la cloche en entrant dans la chapelle, et porte à la main une petite lanterne. A certains instants de l'office, les Chartreux cachent ces lanternes, de sorte que la chapelle n'est plus éclairée que par la lampe du sanctuaire. Quand on pense que ces hommes font cela toute l'année, toute la vie ! grand enseignement pour les écoliers qui en veulent à la cloche.

Le développement de cette réflexion philosophique fut interrompu par le passage de plusieurs insectes aux ailes brillantes. Gustave et Georges les poursuivirent, et en ayant découvert un grand nombre sur les arbres, ils en firent collection. Yvonne et Netta plaidèrent bien un peu pour la liberté de ces jolis insectes verts, mordorés et presque roses ; mais Gustave, leur ayant fait la promesse de les piquer sur leurs chapeaux pour les rapporter à Sainte-Agnès, les bonnes petites cessèrent de s'attendrir.

L'attention des promeneurs ne tarda pas à être attirée par un petit édifice blanc : c'est la chapelle de Notre-Dame de Casalibus, bâtie en

1440. Puis à deux cents pas de là, s'élève sur un rocher à pic la chapelle de Saint-Bruno, accessible d'un seul côté. Quelques sapins, croissant sur le rocher même, protégent ce monument précieux à la piété des fidèles. Les enfants devinrent silencieux ; le souvenir de ce qu'ils avaient lu la veille les pénétrait d'un sentiment religieux :

— Quand on pense, dit Yvonne, que saint Bruno et ses compagnons ont prié à cette place !

— Voyez, voyez, ajouta la douce Netta, cette fontaine, comme il y a de l'eau ! Vous vous souvenez que c'est à la prière du saint qu'elle a jailli !

Les parents respectaient la conversation de leurs enfants, heureux de les voir s'intéresser à des choses sérieuses, les comprendre et les apprécier suivant leur âge. Un certain nombre de fidèles assistèrent au saint sacrifice de la messe. Avant de quitter la chapelle, nos pèlerins l'examinèrent en détail, ce qui fut bien vite fait. Yvonne et Netta se désolèrent de l'impossibilité de revoir les objets, témoins silencieux de la ferveur du saint. L'autel de pierre est même recouvert de bois. Des peintures à fresque, représentant les six compagnons de Bruno, sont les seuls ornements de cette chapelle. Quoique ces peintures ne soient pas une œuvre d'art, les enfants eurent grand plaisir à les considérer.

Yvonne éprouva un vif regret en apprenant que les Chartreux ne viennent que trois fois par an chanter la messe à Notre-Dame de Casalibus, et une fois seulement à la chapelle de Saint-Bruno, dans l'octave de la fête de leur fondateur.

— Quel plaisir, disait-elle, nous eussions eu à voir passer ces bons moines !

— Ma chère, reprit Netta, il ne faut pas nous désoler : nous sommes petites ; ainsi il nous est permis d'espérer que nous reviendrons encore une fois à la Grande-Chartreuse, et nous choisirons le bon moment.

Cet espoir fut ratifié par une promesse.

La chapelle de Saint-Bruno est entourée d'énormes quartiers de rochers entassés les uns sur les autres et qui formaient un chaos d'un aspect tout particulier : chaque roc est surmonté d'une touffe de pin dont la racine est entièrement dissimulée ; des fougères de nuances variées et des lichens tapissent les flancs de cette étrange fortification. Les jeunes touristes ne manquèrent pas de cueillir des fleurs dans ce sauvage parterre en mémoire du grand saint Bruno.

La matinée était superbe : nos promeneurs prirent le chemin le plus long, si bien qu'ayant trop présumé de leurs forces il leur fallut se reposer. Avec quelle ardeur cependant Georges et Gustave auraient gravi le Grand-Som ! Le guide avait excité leur curiosité, en faisant la descrip-

tion de ces pâturages semés de fleurs et ombragés par les arbustes ; les bergeries, les chiens de Camargue, qui attaquent les loups et se défendent quelquefois contre les ours, tout cela, il faut en convenir, était digne d'intérêt pour des collégiens.

M. Hahnman fit aisément comprendre aux jeunes gens que, pour faire une semblable excursion, il faudrait passer plusieurs jours à la Chartreuse, et que tel n'avait point été le projet.

— Je voudrais savoir, dit Netta, si ces bons religieux n'ont jamais été dérangés dans leur solitude.

— Ils ont été très-dérangés, répondit en souriant madame de Néris. J'aurais pu vous faire lire, dans la seconde partie de mes souvenirs de voyages, qu'en 1792, époque de la révolution française dont vous avez entendu parler, le monastère de la Grande-Chartreuse fut proscrit; les moines se dispersèrent à l'étranger et dans l'intérieur de la France. Ce ne fut qu'en 1816 qu'ils purent rentrer dans leur désert après une absence de vingt-quatre ans.

— Ils durent être bien contents !

— Non-seulement eux, mon enfant, mais beaucoup d'autres encore. Sachez que ces hommes qui se privent de tout répandent l'abondance autour d'eux. On s'adresse de trente lieues à la ronde au prieur, pour obtenir des secours de toute nature et ce n'est jamais en vain.

— Maman, dit Netta, qu'est-ce qu'un Chartreux au juste?

— Chère enfant, « un Chartreux est un homme qui, détrompé de la vanité du monde, s'est consacré pour jamais à la pénitence dans une profonde retraite; c'est un homme entièrement dégagé des choses de la vie, qui ne se mêle jamais à aucune affaire : il ne songe qu'à la vie future. C'est un homme qui, sachant bien qu'en changeant de demeure par sa propre volonté on ne fait que changer de peines, reste à la place où l'a conduit l'obéissance à ses supérieurs. C'est un homme, ma chère enfant, qui étend sa charité à tous les hommes, qui demande à Dieu de les faire parvenir à sa connaissance et de les sanctifier dans l'ordre de sa providence (1). »

— J'aime beaucoup les Chartreux, maman.

— Et moi aussi, ajouta Yvonne, et quoiqu'ils se soient privés du plaisir de nous voir, nous penserons à eux.

Tout le monde étant d'accord sur le mérite des Pères Chartreux, on se remit en route pour aller prendre les montures et retourner à Saint-Laurent-du-Pont.

Peut-être le lecteur s'attend-il à ce que nous lui disions : Le retour s'effectua sans accidents; l'admiration de la veille ne nuisit point à celle

(1) *La Grande-Chartreuse*, par Albert du Boys, ancien magistrat.

du lendemain, et la cavalcade regagna Sainte-Agnès le soir même.

Yvonne et Netta nous en voudraient assurément d'être aussi laconique; d'autre part, nous espérons ne pas encourir de reproches en suivant pas à pas les voyageurs.

Les enfants constatèrent avec un nouveau plaisir les remarques qu'ils avaient déjà faites. Yvonne appréciait beaucoup l'avantage de pouvoir regarder en face les sites, qu'elle n'avait fait qu'apercevoir en se retournant avec beaucoup de fatigue. Elle appelait cela voir le désert à l'envers et à l'endroit.

L'habitude déjà acquise de voyager à mulet permettait plus d'aisance dans la conversation, et, comme le paysage était devenu un sujet insuffisant pour le besoin de parler qu'éprouvaient toujours nos chères petites filles, elles firent une ample connaissance avec la famille de leur guide : — Combien avez-vous d'enfants? Leurs noms? Sont-ils sages? Sont-ils grands?

Vous imaginez avec quelle complaisance l'heureux père de six enfants répondait aux questions de ces demoiselles! Yvonne et Netta écoutaient en conscience les moindres détails que Pierre leur donnait sur sa famille. Elles crurent devoir l'aider de leurs conseils pour bien élever ses enfants. — Surtout, disait Yvonne, faites-les travailler : la paresse est la mère de tous les vices.

Il y a pourtant des parents qui souffrent que leurs enfants mendient. C'est affreux !

Netta ajoutait : — S'ils sont obéissants, ils ne seront pas paresseux.

Madame de Néris et ses amis souriaient des réflexions sages qui sortaient de ces bouches enfantines.

Un peu avant d'arriver au Pont-Parant, l'air s'embauma tout à coup d'un parfum de framboises.

— C'est singulier ! c'est incroyable !

Et chaque exclamation était précédée et suivie d'une forte aspiration.

Tout le monde donnait son avis sur cet incident, lorsqu'au détour du chemin la question se trouva résolue tout autrement qu'on ne s'y attendait.

Une bonne femme était ébahie de douleur devant un immense panier de framboises, qu'elle venait de renverser en faisant elle-même une chute.

Cette apparition fut saluée par un cri de surprise et de compassion. Georges et Gustave mirent pied à terre pour venir en aide à la pauvre femme, et les petites sœurs suivirent un si bon exemple.

— Vous êtes-vous fait mal ? demandèrent les enfants.

— Non, grand merci ; mais voilà une de mes meilleures récoltes de l'année perdue.

Les framboises étaient superbes ; les généreux enfants essayèrent en vain de les ramasser. La bonne femme, en tombant, avait porté de tout son poids sur le panier, de sorte que les fruits restés dans le panier étaient écrasés, et ceux qui avaient roulé dans la poussière n'en valaient pas mieux.

— Pour combien aviez-vous de framboises? demanda madame Hahnman.

— Peut-être bien pour trois francs, madame, car les Pères sont généreux et la saison s'avance.

La question de madame Hahnman avait eu aussi une réponse dans le cœur des enfants.

— C'est nous! c'est nous! s'écrièrent-ils tous à la fois, qui allons lui payer sa journée!

Les mamans se gardèrent bien d'arrêter cet élan de générosité. Chaque enfant tira sa petite bourse, et la somme fut doublée.

— Il faut, disait Yvonne, justifier le proverbe : *Souvent à quelque chose malheur est bon*. Ainsi, ma bonne femme, voilà le prix de vos framboises, et encore autant que vous mettrez de côté pour cet hiver. Mais vous pleurez! Avez-vous donc encore du chagrin de voir vos framboises par terre?

— Ah! mon petit agneau, laissez-moi pleurer de joie, répondit la vieille, il y a si longtemps que cela ne m'est arrivé ! Ce n'est pas seulement votre argent qui me réjouit la vue et le cœur :

votre bonté à tous m'attendrit, et je me laisse aller.

Les yeux de la vieille n'étaient pas les seuls qui fussent remplis de larmes. Cependant, l'émotion étant calmée, Yvonne proposa de tirer parti des framboises restées au fond du panier. Aussitôt, comme un essaim d'abeilles, nos enfants se mirent à butiner. Ce repas de rencontre eut un charme tout particulier ; c'était à qui picoterait le mieux et serait le plus habile à trouver de bons morceaux. Il faut ajouter à tous ces plaisirs celui de se tacher les doigts d'un beau rouge.

Netta voulut savoir le nom de la vieille afin de mieux se souvenir d'elle. La bonne femme ne se fit pas prier pour décliner son nom et ses titres : — Je me nomme la mère Lucas, veuve depuis deux ans d'un brave bûcheron ; je demeure du côté de Saint-Pierre de Chartreuse. Ah ! c'est beau par là aussi ! Il y passe bien du monde.

— Vous êtes toute seule? demanda Netta avec une sorte d'effroi.

— Oh ! que non, ma belle enfant ; j'ai une vache que les Pères m'ont donnée, il y a trois ans, et puis le chien de feu Lucas, qui garde la maison comme un vrai gendarme. Je cueille des framboises pendant l'été, je porte mon lait au couvent et des œufs quand j'en ai. A l'automne je fais des fagots et l'hiver je file ; car, voyez-

vous, les Pères ne laissent jamais le pauvre monde chômer d'ouvrage.

— Comme j'aurais peur!

— Peur! je n'y pense pas seulement! Est-ce que le bon Dieu ne veille pas sur toutes ses créatures! Tant que mes pauvres membres pourront me servir à travailler, je serai contente de mon sort. Mais, ajouta aussitôt mère Lucas, j'accepte tout ce que le bon Dieu m'enverra.

Madame de Néris fit observer aux enfants que, malgré tout l'intérêt de la conversation, il fallait y mettre un terme.

Tout le monde sentit cette triste nécessité.

—Adieu donc, mère Lucas, dirent les enfants, souvenez-vous dans vos prières de Georges, de Gustave, d'Yvonne et de Netta.

— Soyez tranquilles, les pauvres gens n'oublient pas les riches qui leur font du bien.

La cavalcade se remit en route, et tant qu'il fut possible de s'apercevoir, les enfants firent de petits signes de tête à leur protégée.

— Ma marraine, dit Yvonne, je crois la mère Lucas : les pauvres doivent se souvenir de ceux qui les secourent ; mais j'aurais pu lui dire que la mémoire de ceux qui donnent est aussi excellente. Je suis sûre que cette bonne femme nous restera toujours dans la tête. N'est-ce pas, Gustave?

— Assurément. Je me souviens encore d'a-

voir donné à l'âge de trois ans des bonbons à un petit paysan du village. Il me semble encore voir ses grands yeux étonnés et sa petite main qui portait lentement les bonbons à sa bouche.

— Voyez comme les choses arrivent, continua la judicieuse Yvonne: mère Lucas tombe, sa récolte de framboises est perdue, elle s'en désole, nous passons, voilà sa journée doublée, triplée!

— Si tu veux, Yvonne, dit tranquillement Netta, nous ne nous désolerons plus quand il nous arrivera un malheur.

— Je ne demande pas mieux, ma chère, car c'est bien ennuyeux de pleurer!

— Au galop! au galop! mes petites philosophes, s'écria Gustave, en lançant les mulets. Au galop! répondit toute la troupe, qui fut forcée de s'arrêter pour obéir aux mères effrayées.

Le reste du voyage s'accomplit sans incident digne de remarque.

On laissa les mulets à Saint-Laurent-du-Pont. Les guides furent largement récompensés de leurs attentions. Une voiture conduisit les voyageurs à l'embarcadère de Voiron. La conversation se soutint jusqu'à Grenoble. Après une partie de plaisir, comme après une bataille, ceux qui ont joué un rôle aiment à en rappeler toutes les circonstances. Jamais narrateurs ne furent plus fidèles. Pour fin de compte, les parents louèrent leurs enfants de la bonne con-

duite qu'ils avaient eue pendant le voyage, et, comme ils s'étonnaient de recevoir des éloges pour avoir passé le temps d'une manière si agréable, madame de Néris leur dit : — Chers enfants, nos éloges sont justes et mérités. Ne croyez pas qu'il soit ordinaire de savoir prendre le plaisir dans la mesure où il est permis de le prendre. Il n'est pas rare qu'un amusement soit un écueil. C'est dans l'absence de toute règle qu'on juge le caractère. L'égoïsme n'échappe pas à cette épreuve. Telle petite personne remplit à elle seule un wagon et même une auberge. Quand on a de l'expérience, on ne juge pas un enfant lorsqu'il est sous l'œil de son maître, mais lorsqu'il agit en liberté. Ainsi bon gré, mal gré, mes chers amis, il faut que vous acceptiez nos compliments ; vous avez été d'aimables compagnons de voyage.

Les souvenirs de la Grande-Chartreuse étant épuisés, on se félicita de retourner à Sainte-Agnès.

Tous les incidents de voyage semblaient finis ; la voiture roulait tranquillement.

— Comme il fait sombre ! dit tout à coup Yvonne.

Aussitôt les enfants se précipitent à la portière et voient l'horizon chargé de nuages menaçants. Le cocher, malgré l'allure vigoureuse de ses chevaux, craint d'être surpris par l'orage.

En moins de dix minutes, les éclairs sillonnent le ciel, devenu tout à fait obscur.

— Que j'ai peur! dit Netta. Yvonne essaie de la rassurer, mais on sent qu'elle parle sans conviction.

Georges et Gustave se croient obligés, pour soutenir les avantages du masculin sur le féminin, de passer la tête à la portière et de narguer un peu les petites sœurs.

— Tu es très-méchant, mon frère, dit Yvonne avec émotion. Ton rôle est de nous rassurer; beau mérite vraiment à des garçons de ne pas avoir peur! Si j'étais homme, va, je ne tremblerais pas!.... et les éclairs ne me couperaient pas la parole! Je protégerais ma sœur, si j'en avais une, au lieu de me moquer d'elle.

Un terrible coup de tonnerre donna au discours d'Yvonne une éloquence qui persuada d'emblée le bon Gustave. Il mit la petite main de sa sœur dans la sienne, il l'engagea à fermer les yeux et fit maints beaux raisonnements dont toute la valeur ne fut bien appréciée qu'après l'orage.

Grâce à Dieu, nos voyageurs arrivèrent sans accident à Sainte-Agnès et, une fois à l'abri, ils ne songèrent plus qu'à goûter les douceurs du chez soi.

CHAPITRE XII.

Yvonne, en véritable châtelaine, songeait déjà à procurer une nouvelle distraction à ses amis. Elle était loin de se douter combien la chose allait lui devenir facile. Le facteur, cet homme aimé de tous, apporta une collection de lettres au château et parmi celles-ci il s'en trouva une de grand prix pour notre chère Yvonne.

M. et Mme Saint-Valier, revenant de Savoie, ne pouvaient se résoudre à passer près de Sainte-Agnès sans y demander l'hospitalité pour quelques jours. Il s'agissait pour Yvonne de faire une nouvelle connaissance et notre enfant avait un goût très-prononcé pour les nouvelles connaissances. Hâtons-nous de le dire, ce n'était point au détriment des anciennes : douée d'un cœur généreux, elle trouvait du bonheur à multiplier ses attentions et ses prévenances. De plus, elle jugeait favorablement tous ceux qu'elle voyait pour la première fois. Je crains que l'expérience ne modifie cette heureuse disposition. En attendant, je félicite Yvonne de voir tout le monde en beau.

M. et Mme Saint-Valier avaient quatre enfants. Thérèse, l'aînée, était dans sa quinzième année et Mélanie était justement de l'âge d'Yvonne. Les garçons, Félix et Paul, étaient à peu près dans la même proportion d'âge avec Georges et Gustave.

Quel plaisir, quelle joie et quel tapage vont fondre sur Sainte-Agnès !

— Conviens, mon frère, dit Yvonne, que les vacances sont la meilleure invention du monde!

— Malheureusement, cette merveilleuse invention, comme les autres, a l'inconvénient de ne pas résister au temps : encore quinze jours, et Brigitte commencera à faire mon paquet.

— Tais-toi, tais-toi! je ne veux pas penser à ton départ une seule minute. J'aime mieux me désoler en gros qu'en détail. N'est-ce pas, ma marraine, que c'est plus sage?

— Il n'est jamais sage de se désoler. Je conviendrai seulement avec toi qu'il faut profiter du plaisir présent et faire preuve de courage, quand l'heure du devoir sonne.

— C'est cela même. Que vous arrangez bien mes pensées, ma petite marraine!

Ce qui mettait le comble à la joie d'Yvonne, c'était de n'avoir pas à attendre longtemps ses nouvelles amies : M. et Mme Saint-Valier arrivaient dès le lendemain soir.

Gustave et sa sœur quittèrent madame de Néris pour aller annoncer à leurs amis la visite

inattendue, ne doutant pas qu'ils n'en ressentissent une grande joie.

— Que tu es froide, Netta ! dit Yvonne en voyant son amie paisible comme toujours. N'es-tu pas contente? Deux petites filles de plus, ma chère, juge des parties que nous allons faire! Netta, tu es bien drôle ce matin!

— Mais, Yvonne, c'est plutôt toi, qui te fâches de ce que je ne désire rien quand je suis près de toi. D'ailleurs je ne peux pas me réjouir de voir des demoiselles que je ne connais pas. Je les aimerai sans doute, puisqu'on les dit aimables, mais j'attends avec patience.

Yvonne devint plus calme; toutefois elle ne tarda pas à battre la campagne de nouveau, faisant mille projets. Elle voulait du neuf.

— Eh bien, dit Netta, demande à ta bonne marraine de nous faire jouer une petite pièce; ce sera très-amusant.

Yvonne accueillit l'idée avec enthousiasme, quoique fort étonnée de ne l'avoir pas eue.

Le lendemain, à l'heure indiquée par les voyageurs, les deux amies étaient en faction sur la terrasse, se promenant de long en large. Elles tressaillaient au coup de fouet le plus éloigné et, malgré la délicatesse de leurs oreilles, la perspicacité de leurs yeux, elles prenaient l'attelage lourd et paisible du fermier pour une calèche de voyage. Enfin on passe de la déception à la réalité. Des têtes abritées sous de

grands chapeaux de paille se penchent aux portières. On distingue des voix. Encore quelques instants et la famille Saint-Valier sera sur la terrasse de Sainte-Agnès!

Gardez-vous bien de croire qu'une entrevue d'enfants soit sans conséquence : il suffirait pour vous désabuser de voir Yvonne au moment où Thérèse et Mélanie mettent pied à terre : son maintien est presque grave; elle cherche sur ces physionomies l'expression qu'elle a rêvée. Les enfants s'observent, puis, sur l'invitation de leurs mères, elles s'embrassent, elles s'aiment!

Yvonne et sa marraine conduisent leurs hôtes dans des chambres soigneusement préparées. Bientôt les noms de Thérèse, Mélanie, Yvonne et Netta retentissent dans les corridors du château.

Peu d'instants s'étaient écoulés et déjà Yvonne promenait ses nouveaux amis dans le jardin anglais, sur la terrasse. Elle les plaçait en face du glacier que le soleil éclairait avec une coquetterie dont Yvonne lui sut bien gré!

La cloche du souper vint commander la retraite. On obéit à sa voix. Les enfants entourent la table comme une guirlande de fleurs. Au babil animé succède le silence. Cette réserve n'est pas seulement un effet de discipline. Les enfants s'observent entre eux plus qu'on ne le pense. Comme ils sont repris sur la plupart de

leurs actions, ils ne sont peut-être pas fâchés de voir comment les autres se conduisent.

La chapelle de Sainte-Agnès prit un aspect nouveau ce soir-là : tous ces visages purs et recueillis, ces mains jointes, auraient pu faire croire à l'apparition d'anges descendus du ciel, pour favoriser de leur présence un sanctuaire si fidèlement gardé.

Les amis se séparèrent impatients d'être au lendemain. Georges et Gustave s'annoncèrent pour des guides sûrs dans la montagne.

Chose rare, le lendemain apporta plus de joie qu'on s'en était promis : la chaleur excessive fit désirer à madame de Néris de retenir les enfants au château ; c'était donc tout à fait le cas de monter une petite pièce.

La proposition passa à l'unanimité et sans amendement. Quelle joie ! les costumes à préparer, les répétitions et je n'exclurai pas le plaisir de faire preuve de zèle et de capacité en apprenant son rôle.

Imaginez la confusion qui règne pendant que chaque personnage exprime son contentement, donne ses idées et vante son talent. Madame de Néris est entourée, embrassée, sollicitée et, lorsqu'elle est parvenue à rétablir l'ordre, elle annonce le titre de la pièce : *La Reine d'un jour.*

Sans perdre de temps, les rôles sont distri-

bués et chacun s'engage à copier le sien dans le plus bref délai.

Le zèle fut en effet si grand que dès le lendemain les acteurs se promenaient sous les marronniers, le cahier à la main, apprenant leurs rôles et lançant au passant une tirade déjà sue.

Les jeunes filles quittaient le cahier pour s'occuper des costumes. C'était à qui aurait le plus de goût et le plus d'adresse. Je ne prétends pas qu'un sentiment de coquetterie ne se glisse jamais dans ce jeu de travestissements ; mais je crois pouvoir affirmer qu'à Sainte-Agnès on ne trouvait qu'un plaisir innocent à mettre le bonnet et la robe de sa mère, à prendre des airs sérieux, à placer un peu de cette morale dont on est comblé chaque jour. Qui serait insensible au plaisir d'échanger sa robe de demoiselle contre un cotillon de laine bariolé? de cacher ses cheveux sous un bonnet de paysanne? L'expression manque : il faut avoir passé par de semblables émotions pour les comprendre.

Laissons la troupe s'organiser. Fermons les yeux sur le désordre inévitable qui règne à Sainte-Agnès et bouchons-nous les oreilles jusqu'au moment où une invitation en forme nous autorisera à venir prendre place dans la grande salle du château, transformée comme par enchantement en un élégant théâtre.

LA
REINE D'UN JOUR.

COMÉDIE EN QUATRE ACTES.

PERSONNAGES.

Mme Belfond, veuve.	Mme de Néris.
Thérèse, sa fille, âgée de 16 ans.	Mélanie.
Léonce, son fils, âgé de 18 ans.	Georges.
M. Daubré.	Gustave.
Ses filles { Hélène, âgée de 18 ans.	Thérèse.
Ses filles { Émilie, âgée de 9 ans.	Netta.
Mlle Aspasie, femme de chambre.	Yvonne.
Minos, nègre, domestique de M. Daubré.	Un invité.
Babet, cuisinière de Mme Belfond.	Une invitée.
Louis, domestique de Mme Belfond.	Un invité.

La scène se passe à Lectoure.

LA REINE D'UN JOUR.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

MADAME BELFOND ET THÉRÈSE.

Elles travaillent dans un salon donnant sur le jardin.

MADAME BELFOND.

Je suis très-contente, mon enfant, de recevoir chez moi M. Daubré et ses filles ; le plaisir de retrouver un ancien ami de ton père n'est pas le seul motif qui me fasse désirer cette visite : Hélène est, dit-on, une personne accomplie. Tu auras beaucoup à gagner dans sa société.

THÉRÈSE.

Je le crois ; mais je suis pourtant très-effrayée de me trouver avec une personne si remarquable.

MADAME BELFOND.

Tu as tort. Les sots sont plus à redouter que les gens de sens et d'esprit : ceux-là sont pleins

de préventions et d'exigences, tandis que chez les autres on trouve encore quelquefois de l'indulgence et de la simplicité.

THÉRÈSE.

Cependant vous conviendrez, maman, qu'en général les personnes d'un esprit supérieur inspirent de la crainte.

MADAME BELFOND.

C'est vrai : la raison en est que notre amour-propre nous fait désirer d'être jugés favorablement, et que nous ne nous en sentons pas toujours dignes.

THÉRÈSE.

Eh bien, je veux me rassurer et même me réjouir de la présence de mademoiselle Hélène.

MADAME BELFOND.

As-tu donné le dernier coup d'œil aux chambres ? Si notre petite maison ne peut pas supporter la comparaison avec l'hôtel de notre riche ami, je veux au moins que rien ne manque comme soin et arrangement. J'attends M. Daubré demain.

THÉRÈSE.

Soyez tranquille ; les rideaux sont éblouissants, les vitres étincelantes ; Babet a passé les meubles à l'encaustique : c'est superbe.

MADAME BELFOND.

Appelle Léonce. Voici l'heure de la promenade.

THÉRÈSE.

Je vous en prie, maman, permettez-moi de travailler encore. Je tiens à honneur que vous puissiez vous parer de mon ouvrage pendant le séjour de mademoiselle Hélène ici.

MADAME BELFOND, l'embrassant.

Je tiens à honneur que ma Thérèse ait des joues fraîches. D'ailleurs, chère enfant, n'ai-je pas plus d'un témoignage de tes attentions pour moi? Voici Léonce, partons.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTES, LÉONCE.

LÉONCE.

J'ai pris mon fusil, ma mère et, si vous le permettez, je reviendrai chargé de trophées.

THÉRÈSE.

Ils sont tous les mêmes. Je voudrais être perdrix un jour pour te faire courir, méchant garçon!

LÉONCE, lui prenant le bras.

En attendant, je le tiens, partons.

(Ils sortent.)

SCÈNE III.

BABET, LOUIS.

BABET.

Ah çà ! Louis, madame t'a fait ses recommandations, je vas te faire les miennes.

LOUIS.

Je voudrais avoir six oreilles, Babet, pour mieux t'entendre.

BABET.

Louis, je parle raison : il faut nous distinguer dans notre service, pendant que tout ce grand monde va être ici.

LOUIS.

Qu'appelles-tu nous distinguer ?

BABET.

Que rien ne cloche : le couvert bien mis, les allées ratissées, et les harnais luisants et ta personne un peu arrangée.

LOUIS.

Pour ce dernier article, Babet, tu peux être joliment tranquille.

BABET.

Je tiens plus aux autres articles qu'à celui-là.

LOUIS.

Ah !

BABET.

C'est si riche ce monde-là que je m'inquiète de les cuisiner ! Ça doit manger toutes sortes d'inventions nouvelles !

LOUIS.

Ce qu'il y a de bon, c'est que nous pourrons leur donner des ortolans.

BABET.

Pas possible !... Louis, une voiture !

LOUIS.

Les oreilles te tintent, ma mignonne.

BABET, elle court à la fenêtre et écoute.

Tu les as bouchées, toi, pardieu ! Clic-clac. Et ma gelée qui n'est pas faite ! Les voici. Allons les recevoir.

(Ils sortent.)

SCÈNE IV.

M. DAUBRÉ, HÉLÈNE, ÉMILIE, sous des cages immenses, ASPASIE, MINOS, BABET.

BABET.

Pardon, excuses, monsieur et mesdames, nous ne vous attendions que demain. Mais n'importe, tout est prêt. Si vous voulez venir

dans vos chambres, mon idée est que madame, étant sur le qui-vive de votre arrivée, ne tardera pas à rentrer.

M. DAUBRÉ.

C'est bien, ma bonne. Donnez-nous de quoi nous rafraîchir; car il fait une chaleur dans votre pays! On se croirait en Amérique.

BABET, sort, rentre portant un plateau, et s'en va.

ASPASIE.

Mademoiselle veut-elle me donner les clefs? Je vais préparer la toilette.

HÉLÈNE.

Déballez seulement. J'attendrai ces dames ici.

ÉMILIE.

Je vais avec Aspasie défaire les paquets.

(Elles sortent.)

SCÈNE V.

M. DAUBRÉ, HÉLÈNE.

M. DAUBRÉ, regardant autour de lui.

Je crains, chère enfant, que tu ne sois pas bien ici. Cette maison est si différente de la nôtre!

HÉLÈNE.

Rassurez-vous, mon père, je suis toujours bien près de vous ou près de ma mère. Vous

savez d'ailleurs que maman nous prêche la simplicité.

M. DAUBRÉ.

Silence, Hélène. Je n'entends pas raillerie sur ce point. Quand on a gagné des millions en Amérique, on peut avoir des fantaisies ; et ma fantaisie à moi, c'est que ma femme et mes filles soient comme des princesses.

HÉLÈNE.

Encore un mot, mon père : ne craignez-vous pas qu'une trop grande élégance ne soit tout à fait déplacée dans une famille où le luxe est inconnu ?

M. DAUBRÉ.

Tu ne connais pas madame Belfond, elle est trop bonne pour être jalouse et puis, Hélène, aucune femme n'est fâchée de se mettre au courant de la mode.

HÉLÈNE.

Quel tapage ! Qu'est-il donc arrivé ?

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, ÉMILIE, ASPASIE.

ASPASIE.

Ah ! mademoiselle, je suis au désespoir !

HÉLÈNE, *tranquillement.*

Vraiment !

ASPASIE, avec volubilité.

Jamais mademoiselle ne le croira : une chambre à deux lits, comme une halle ; un porte-manteau dans lequel six robes ne tiendront pas ; un trumeau grand comme la main ; une cuvette en terre de pipe ; pas de sonnette. . . . . . . et ma chambre est une affreuse mansarde près du grenier. Qu'allons-nous devenir ?

HÉLÈNE.

Nous dormirons d'autant mieux qu'il y aura plus d'air dans notre chambre. A mon couvent je n'avais pas de glace et l'eau ne perdait rien de sa pureté dans une cuvette de faïence. Rassurez-vous.

ÉMILIE.

Et il y a sur mon lit un couvre-pieds de petits morceaux de toutes les couleurs.

HÉLÈNE.

Tais-toi : les enfants de Lectoure ne parlent que pour répondre aux questions qu'on leur adresse : il faut t'y habituer tout de suite.

ÉMILIE.

Quel drôle de pays !

(Aspasie sort.)

M. DAUBRÉ.

Les voyages sont terribles ! Mais on doit faire des sacrifices pour ses amis, n'est-ce pas, Hélène ?

HÉLÈNE.

Certainement. D'ailleurs cette vie simple délasse du grand monde. Il faut se faire aux circonstances.

M. DAUBRÉ.

Tu as raison, ma fille. Quel esprit! Nous ne sommes plus en Amérique!

ÉMILIE, regardant par la fenêtre.

Ah! voici des dames! Ce sont elles, bien sûr. M. Léonce tient un lièvre par les oreilles.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, Mme BELFOND, THÉRÈSE, LÉONCE.

MADAME BELFOND.

Combien je regrette d'avoir été à la promenade, mes amis ; c'est une réception manquée. Me le pardonnez-vous?

M. DAUBRÉ.

Quand on vient d'Amérique, on est exposé à ne pas trouver ses amis au logis. Vingt ans d'absence, ma chère madame Belfond!

(Il lui baise la main.)

MADAME BELFOND.

Ma chère Hélène, vous ressemblez tellement à votre mère, que je crois vous avoir toujours connue. Madame Daubré ne viendra-t-elle pas compléter notre bonheur?

(Elles s'embrassent.)

M. DAUBRÉ.

J'irai la chercher à Vichy. Il n'y a plus de distance.

HÉLÈNE, à Thérèse.

En s'avançant elle renverse une chaise.

Mademoiselle, je suis heureuse de l'espoir de passer quelque temps avec vous.

ÉMILIE.

Et moi aussi !

(Elles s'embrassent toutes les trois.)

THÉRÈSE.

Je compte sur votre indulgence, mademoiselle, pour vous accommoder de notre vie tranquille. Nous n'aurons pas d'autre distraction à vous offrir que celle de la promenade.

HÉLÈNE.

Il n'en faut pas d'autre en votre compagnie.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, MINOS.

MINOS.

Maître, moi tout déballé ; être prêt pour habiller maître.

M. DAUBRÉ, arrangeant sa cravate.

C'est bon, c'est bon !

(Minos sort.)

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, EXCEPTÉ MINOS.

MADAME BELFOND.

Cette apparition m'a surprise, mon vieil ami. Vous avez donc amené des nègres en France?

M. DAUBRÉ.

J'en ai quatre cents; mais je n'en ai amené qu'un, rassurez-vous.

MADAME BELFOND.

Ce visage va faire événement dans notre petite ville.

M. DAUBRÉ.

C'est ce que j'ai pensé. Il nous servira à table.

MADAME BELFOND.

Cela n'est pas nécessaire : j'ai mon domestique.

M. DAUBRÉ.

Ma chère amie, il est du meilleur ton d'être servi par un blanc et par un noir.

MADAME BELFOND, regardant son ami avec surprise.

Venez, ma chère Hélène, prendre possession de votre chambre quelques instants avant le souper.

M. DAUBRÉ.

Ma bonne amie, nous ne soupons jamais.

MADAME BELFOND.

Comment vous ne prendrez rien après une journée de voyage ?

DAUBRÉ.

Nous dînerons volontiers.

MADAME BELFOND.

A quelle heure dînez-vous donc ?

M. DAUBRÉ.

A sept heures : c'est l'heure *de Paris.*

MADAME BELFOND.

C'est l'heure du souper *à Lectoure.* Ainsi il ne s'agit que de s'entendre : vous dînerez et nous souperons.

M. DAUBRÉ.

Voilà qui est entendu.

(Ils sortent.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE I.

BABET, LOUIS.

BABET.

Pour dire la vérité, je ne suis pas fâchée que les maîtres soient allés dîner chez M. le sous-préfet, que mademoiselle Aspasie et le nègre courent les champs, et que nous ayons un peu de bon temps, mon pauvre Louis.

LOUIS.

D'autant plus que j'en ai gros sur le cœur : a-t-on jamais vu une pareille mascarade, Babet?

BABET.

Pas de médisance, Louis; ou bien parle bas.

LOUIS, baissant la voix.

Où diable, madame, a-t-elle été chercher des amis pareils?

BABET.

Elle n'a pas été les chercher; ils sont bien venus!

LOUIS.

Tu sais bien ce que je veux dire; mais il faut toujours que tu taquines.

BABET.

Quand j'ai vu cet homme noir, j'ai pâli. C'est la première fois que j'ai rencontré une figure de cette couleur-là.

LOUIS, se rengorgeant.

On dit que le noir est plus solide que le blanc. Mais, ma fine, j'aime mieux avoir une figure plus salissante : on en est quitte pour se débarbouiller.

BABET.

Ce qui ne dit pas qu'on soit plus beau.

LOUIS.

Et cette Aspasie ! Elle joue à la dame. Sa maîtresse a un air bien plus simple. J'aurais le cœur tout à fait porté pour elle, si elle ne faisait pas tant de dégât avec sa diable de cage.

BABET.

Jusqu'à ma couvée de petits poulets qu'elle a culbutée l'autre jour en entrant dans la basse-cour ! Les pauvres petits ! Qui est-ce qui aurait pu penser qu'ils seraient victimes de la mode !

LOUIS.

A la réflexion, Babet, c'est bien drôle des femmes en cage ! Ça prouve-t-il que vous êtes destinées à l'obéissance, à . . . ?

BABET.

Tu ne sais ce que tu dis, mon pauvre garçon.

Écoute-moi donc : tout le monde était aux fenêtres pour voir passer la Parisienne; M. Léonce avait l'air quasiment embarrassé de donner le bras à mademoiselle Hélène. Toutes nos dames et nos demoiselles vont s'exercer de plus belle à bouffer. Elles étaient pourtant déjà bien assez ridicules.

LOUIS.

C'est hier à vêpres qu'il fallait voir mademoiselle Hélène discuter avec le banc pour entrer. J'ai cru qu'elle n'en viendrait jamais à bout. M. le Curé a dû se féliciter de n'avoir pas perdu la bouffette de son bonnet carré; elle lui a rendu un fameux service.

BABET.

Ne m'en parle pas : les plus dévots ont perdu leur sérieux.

LOUIS.

Dis donc, Babet, il est joliment riche ce M. Daubré! il a des champs où qui pousse des pains de sucre, du riz, du café, de tout. Il a bien fait de quitter le pays pour aller faire fortune.

BABET.

Pardienne, je n'en sais rien, s'il a bien fait. Sa femme est toujours malade depuis ce temps-là; il l'a laissée à boire de l'eau d'une fameuse source bien loin d'ici. Elle qui se rejouissait de voir son pays! Et puis au lieu d'être tranquille

comme autrefois, il se casse la tête à compter ses millions.

LOUIS.

C'est égal, Babet, il a fait un beau rêve, comme on dit.

BABET.

Pourquoi n'irais-tu pas rêver en Amérique, toi aussi? Tu ferais fortune. Il faut que M. Daubré t'emmène. Je vas en parler à madame, pas plus tard que ce soir.

LOUIS.

Babet, si tu t'avises de cela.....

BABET.

Après?

LOUIS.

Après? Je serai furieux et je n'irai pas en Amérique.

BABET.

Je ne t'y force pas; mais pour un garçon qui voudrait voir du pays, c'est une belle occasion. Tu finirais par épouser une petite négresse; vous tiendriez maison et dans quelques années tu reparaîtrais au pays entouré de ta famille.

LOUIS.

Tiens, je te dis comme je le pense, je ne crois pas qu'il y ait une plus méchante créature que toi, à trente lieues à la ronde.

BABET.

Moi! Quelle erreur! je parle dans ton intérêt. Tu voudrais être riche : eh bien, je t'indique un moyen pour y parvenir.

LOUIS.

Être riche! Vous seriez bien avancée, mamzelle Babet, si je partais pour l'Amérique! Je voudrais savoir qui vous tirerait de l'eau du puits, qui tuerait vos poulets, toi qui ne peux pas voir couler le sang. Enfin, comment ferais-tu, là?

BABET, riant.

Comment je ferais? Je tirerais de l'eau comme je le faisais avant ton arrivée, et puis....

LOUIS.

Oui, et puis? Voyons.

BABET.

Et puis.... je tuerais mes poulets au pistolet, ça t'attrape.

LOUIS.

J'entends les autres, juste au moment où nous allions nous raccommoder. J'ai du guignon.

BABET.

Il y a longtemps que je devrais être dans ma cuisine. Décidément l'Amérique tourne la tête à tout le monde.

(Elle sort en courant.)

LOUIS.

Babet, es-tu fâchée ?

BABET.

Je n'en sais rien.

SCÈNE II.

LOUIS, ASPASIE, MINOS.

ASPASIE, se jetant dans un fauteuil.

Ah ! quelle chaleur ! Minos, évente-moi. (Minos l'évente.) Quel pays ! Je le dis franchement : j'aime mieux être en Amérique qu'à Lectoure.

LOUIS.

On dit pourtant que le soleil y est chaud.

ASPASIE.

On ne sort qu'à la fraîcheur et il y a mille moyens de se rafraîchir. Ah ! quel pavé ! C'est affreux. Je ne comprends pas mademoiselle Hélène ; elle marche sur toutes ces pointes de cailloux comme sur un tapis d'Aubusson. Les riches ont des fantaisies de toutes les couleurs.

(Pendant ce discours Minos et Louis contemplent mademoiselle Aspasie.)

LOUIS.

Eh bien, je m'en vas à mon ouvrage.

ASPASIE, se redressant.

A propos ! et moi aussi.

(Ils sortent tous les trois.)

SCÈNE III.

MADAME BELFOND, HÉLÈNE, THÉRÈSE, ÉMILIE, M. DAUBRÉ.

MADAME BELFOND.

Ainsi, ma chère Hélène, vous n'êtes pas trop mécontente de l'accueil que vous ont fait les dames de Lectoure.

HÉLÈNE.

Je serais ingrate, madame, s'il en était autrement. Je me suis beaucoup amusée et, sans cet accident causé par mon ampleur ridicule, je n'aurais rien eu à désirer.

M. DAUBRÉ.

Ce n'est pas à la mode qu'il faut s'en prendre, mais....

HÉLÈNE.

Mais aux personnes qui les suivent.

M. DAUBRÉ.

Encore moins, mon ange.

HÉLÈNE.

N'est-ce pas moi, mon père, qui ai entraîné la table et le riche plateau qu'elle portait ?

MADAME BELFOND.

C'est un malheur que vous avez racheté par votre amabilité, ma chère enfant.

ÉMILIE.

Moi j'ai renversé un pot de fleurs.

M. DAUBRÉ.

J'ai trouvé ces dames fort sottes de rire en entendant ce patatras.

HÉLÈNE.

Convenez que la chose était risible, même pour ceux qui avaient la certitude d'être obligés de remplacer les tasses.

M. DAUBRÉ.

Ma fille a le talent de donner raison à tout le monde, excepté à son père.

HÉLÈNE.

Pardon, mon bon père, mais vraiment vous avouerez que cette fois-ci les torts sont de mon côté.

M. DAUBRÉ.

Je n'avouerai pas cela.

HÉLÈNE, regardant sa montre.

Émilie, viens travailler, sois gentille.

ÉMILIE.

J'irai voir boulanger Babet après, n'est-ce pas ?

HÉLÈNE.

Je te le promets.

(Elles sortent.)

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, EXCEPTÉ HÉLÈNE ET ÉMILIE.

MADAME BELFOND.

Que vous êtes heureux, mon ami, d'avoir une fille si raisonnable !

M. DAUBRÉ.

Assurément ; mais elle me contrarie sans cesse par cette simplicité que j'appelle déplacée dans sa position.

MADAME BELFOND.

De quoi vous plaignez-vous ? Combien de parents ont à gémir du contraire, mon ami ! Dans notre petite ville même, ne voyons-nous pas des prétentions ridicules ? Les journaux de mode tournent la tête aux mères et aux filles. Heureusement qu'il y a encore quelques femmes de principes, qui ne se croiraient pas dignes de l'héritage de leurs pères, si elles changeaient leur mise et leur mobilier.

M. DAUBRÉ.

Vous êtes de ces femmes-là, chère amie.

MADAME BELFOND.

Je m'en glorifie.

M. DAUBRÉ.

Permettez-moi de vous dire, vu l'intérêt que je vous ai toujours porté, que vous êtes trop

arriérée. Pourquoi ne pas faire comme tout le monde? Pourquoi ne pas remplacer les portes par des portières, ces fauteuils où l'on se perd par d'élégantes causeuses et enfin, chère madame Belfond, vous étoffer un peu plus? Vous n'êtes pas raisonnable.

MADAME BELFOND.

Je me trouve très-raisonnable, mon ami. Mes fauteuils sont excellents. Ma mère s'y est assise; ce souvenir me plaît. Et d'ailleurs je ne manque pas de causeuses pour occuper mes fauteuils. Quant à ma toilette, mon vieil ami, il faut croire que j'ai une grâce d'état; je me trouve très-bien. D'ailleurs, je suis trop fière pour me mettre en cage.

M. DAUBRÉ.

Vous n'établirez pas vos enfants, ma chère amie. Amenez-les au moins à Paris prendre un air de capitale.

MADAME BELFOND.

Non pas, je trouve l'air de Lectoure excellent pour leur santé. Je le vois, vous nous trouvez fort encroûtés.

M. DAUBRÉ.

J'ai tant voyagé!

THÉRÈSE.

Oh! que j'aurais de chagrin de quitter notre petite maison, de ne plus voir le chèvrefeuille

et le jasmin tapisser le mur de la cour, de n'avoir plus de banc à l'église!

M. DAUBRÉ.

Venez à Paris, ma belle enfant, je vous logerai tous dans mon hôtel, je vous promènerai à pied, en voiture; vous ne voudrez plus revenir.

MADAME BELFOND.

Ce que vous dites là, mon ami, serait dangereux pour toute autre que ma Thérèse. Non, non, nous resterons dans notre modeste maison. Léonce ne consentirait pas à quitter les champs. Votre présence n'a pu le retenir; il est allé présider à la construction d'un bâtiment de ferme à six lieues d'ici.

THÉRÈSE.

Toute mon ambition serait de garder Hélène près de nous. Sa présence réjouit et console tant de malheureux. Ce matin Babet nous a conduits chez une pauvre femme, qui était au désespoir parce que sa vache est morte et la bonne Hélène lui a donné de l'argent pour en acheter une autre.

M. DAUBRÉ.

Ne me dites pas cela, je vais pleurer.

MADAME BELFOND.

Est-ce que les larmes n'ont plus cours dans le grand monde?

M. DAUBRÉ, *soupirant.*

Oh ! si.

THÉRÈSE.

Nos pauvres n'oublieront jamais Hélène. Ce n'est pas tout : elle m'a promis de m'envoyer des layettes et des vêtements. Déjà je suis en possession de deux robes de soie pour faire des ornements au curé d'une pauvre paroisse. Qu'elle est donc bonne cette Hélène ! Ah ! je n'ai plus peur d'elle !

M. DAUBRÉ.

Je resterais jusqu'à demain à parler de ma fille. Il faut pourtant que j'aille écrire à mon homme d'affaire de là-bas et à ma femme. Pour être juste il faut convenir que la fortune a bien aussi ses petits embarras.

THÉRÈSE.

Je vais prendre une leçon d'ouvrage auprès d'Hélène : elle me montre à faire des fleurs.

M. DAUBRÉ.

C'est une fée !

MADAME BELFOND.

Et moi en bonne maîtresse de maison, suivant l'antique usage, je vais m'assurer si nos hôtes ont tout ce qu'ils désirent.

(*Ils sortent.*)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

HÉLÈNE, THÉRÈSE.

THÉRÈSE.

Oui, comme je vous le disais, ma mère veut vous fêter, et en dépit de la canicule nous danserons. Je viens d'écrire à Léonce que sa présence nous était indispensable.

HÉLÈNE.

Vraiment, ma chère Thérèse, je suis touchée de tant de bontés. Quand je songe que j'avais peur de vous!

THÉRÈSE.

Je vous en offre tout autant, ma chère. Au moins suis-je excusable, moi pauvre provinciale!

HÉLÈNE.

Ces titres de provinciale et de Parisienne qu'on se passe à tour de rôle ne signifient rien. Ma mère m'a souvent dit : Les personnes raisonnables ont partout et toujours leur valeur. Mais, ma chère, que l'on doit me trouver ridicule et vous en particulier, chère Thérèse!

THÉRÈSE.

Comment cela ?

HÉLÈNE.

Ne suis-je pas d'une élégance absurde ? Le luxe me déplaît partout et, dans votre maison si modeste où tout parle raison, je me trouve un personnage grotesque.

THÉRÈSE.

Votre simplicité naturelle efface votre élégance. On devine combien il vous en coûterait peu de renoncer à tout cela.

HÉLÈNE.

Que vous me faites plaisir ! Si vous saviez combien il m'en coûte d'obéir à mon père sur ce point !

THÉRÈSE.

Votre fortune autorise le grand luxe.

HÉLÈNE.

Ne dites pas cela, ma chère ! Maman n'aime point du tout le luxe.

THÉRÈSE.

Comment fait-elle pour y échapper ?

HÉLÈNE.

C'est très-amusant : pour ce qui est des meubles, des livrées et des voitures, il faut bien qu'elle se soumette ; pour la toilette, c'est autre chose, elle joue des tours incroyables à mon

père ; elle ressuscite, comme elle dit, des robes dont mon père a perdu le souvenir. Cadette, dont elle n'a jamais voulu se séparer pour prendre une femme de chambre élégante, conduit on ne peut mieux ce manége ; mon père est persuadé que maman donne la mode. Et malheureusement cette mode-là ne prend guère.

THÉRÈSE.

Cependant, Hélène, quand on est si riche !

HÉLÈNE.

D'abord, quand on est riche on doit donner le bon exemple ; maman dit : Je veux bien jeter l'argent par la fenêtre à condition que les pauvres le ramasseront. Ensuite, ma chère, quand on est riche, on n'est pas sûr d'être toujours si riche. Mon bon père vous conte merveille de son Amérique, mais il ne vous dit pas combien de fortunes sont renversées d'un jour à l'autre. Oh ! si j'étais ma maîtresse !.... Ah !

THÉRÈSE.

Qu'avez-vous ?

HÉLÈNE.

Voulez-vous faire partie d'une conspiration ?

THÉRÈSE.

Oui, si vous en êtes le chef.

HÉLÈNE.

Il n'est pas douteux que mon père, selon

l'habitude que sa tendresse lui en a fait contracter, me demandera ce que je désire pour ma fête.

THÉRÈSE.

Je ne vois pas le fil de la conspiration.

HÉLÈNE.

Attendez. Je vais demander à mon père d'être reine et maîtresse le jour de ma fête dans la bonne ville de Lectoure. Il supposera, avec raison, que la charité jouera un rôle dans ma royauté d'un jour, et comme il est généreux, il n'en sera nullement effrayé. Puis, profitant de ma liberté et vous ayant pour complice, nous irons chez la couturière commander des toilettes simples; nous crevons nos ballons, et nous paraissons au bal comme étant mises à la dernière mode.

THÉRÈSE.

Que faites-vous d'Aspasie?

HÉLÈNE.

Je la laisse enfiler ses cercles, faire son empois, et au moment de m'habiller, j'ordonne en reine.

THÉRÈSE.

C'est une vraie conspiration.

HÉLÈNE.

Je serai bonne princesse; nous donnerons un

dîner aux vieillards et aux orphelins de l'hospice.

THÉRÈSE.

Quelle journée de bonheur pour nous tous! pourvu toutefois que votre père ne se fâche pas.

HÉLÈNE, riant.

Le moyen de se fâcher! nous serons charmantes; nous cueillerons les plus belles fleurs du jardin pour nous parer; nous ferons valoir nos dix-huit ans, au lieu de les dédaigner comme font tant de demoiselles.

THÉRÈSE.

Je me laisse conduire par vous en aveugle.

SCÈNE II.

Les précédents, M. DAUBRÉ.

M. DAUBRÉ.

Qu'y a-t-il de nouveau, mes enfants?

HÉLÈNE.

Nous nous réjouissons du plaisir qui nous attend le jour de ma fête.

M. DAUBRÉ.

Cette bonne madame Daubré! je lui suis bien reconnaissant de fêter mon Hélène.

HÉLÈNE.

Nous avons fait de beaux projets, Thérèse et

moi : il faut que tout le monde soit gai et content.

M. DAUBRÉ.

Il suffira de vous voir.... Pourvu que mon présent de fête arrive à temps.

HÉLÈNE, avec anxiété.

Un présent ?

M. DAUBRÉ.

Parbleu, cela va sans dire. Pourquoi cet air étonné et presque fâché ?

HÉLÈNE.

Je voulais vous demander....

M. DAUBRÉ.

Parle, abondance de biens ne peut pas nuire.

HÉLÈNE.

C'est une fantaisie particulière.

M. DAUBRÉ.

Tant mieux ! j'aurai plus de plaisir à la satisfaire, dût-il m'en coûter dix, quinze mille francs.

HÉLÈNE.

Que vous êtes bon, mon père ! mais vous vous en tirerez à meilleur compte.

M. DAUBRÉ.

Allons, finis-en. Tu piques ma curiosité.

HÉLÈNE.

Je voudrais faire ma volonté absolue le jour

de ma fête, commander à tout le monde, en un mot régner un jour.

M. DAUBRÉ.

Si madame Belfond et Thérèse veulent se soumettre à tes lois, je n'ai pas d'objection à faire pour ma part. Je signe tes décrets d'avance.

THÉRÈSE.

Et moi aussi. Allons voir ce que maman en pense.

(Elles sortent.)

SCÈNE III.

M. DAUBRÉ, SEUL.

Quelle coïncidence heureuse! Cette parure ne pouvait arriver plus à propos. Mais ne faudrait-il pas un petit diadème pour que le costume fût complet? Allons consulter Aspasie.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

BABET, LOUIS, MINOS.

BABET.

Allons, mes garçons, préparez-moi cette salle-là comme il faut. Un bal! c'est pas une petite affaire! Chacun va critiquer à qui mieux mieux.

Je ne l'aime pourtant guère la critique, quand ça tombe sur nous!

MINOS.

Mamzelle Babet, nous danser aussi, comme maîtres, n'est-ce pas ?

LOUIS.

Est-ce qu'on danse en Amérique?

MINOS.

Allez voir, et dire nouvelle à moi. Mamzelle Babet pas dire non danser avec moi.

BABET.

Nous verrons quand le violon sera là.

LOUIS, courant sur Babet.

Tu aurais le courage de danser avec lui?

BABET.

Pourquoi pas ? Tout de suite, Minos, voyons.

Minos siffle et valse avec Babet.

Louis les regarde en se grattant l'oreille.

BABET.

En voilà assez. Je n'ai pas de temps à perdre : il faut que je pâtisse ferme.

MINOS.

Pâtisse !

LOUIS, avec humeur.

Faire pâtés, quoi !

MINOS.

Ah ! moi connaître pâtés, aimer pâtés.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, LÉONCE.

LÉONCE.

Que se passe-t-il donc ici ?

LOUIS.

On retourne la maison, monsieur, pour fêter mademoiselle Hélène. Vous arrivez tout à propos pour tirer Babet de malheur.

LÉONCE.

Babet ?

LOUIS.

Histoire de parler, monsieur Léonce, calmez-vous, je m'en vas vous dire : ce matin en faisant son pâté, Babet s'est écriée comme çà : Si seulement M. Léonce était ici, je le prierais de m'attraper deux perdrix, ce serait juste l'affaire !

LÉONCE.

Qu'à cela ne tienne. Viens prendre ma valise et soigner le cheval. Bonjour, Minos.

Minos salue.

LOUIS à Minos.

Nettoyez les fenêtres. Je vais revenir vous aider.

(Ils sortent.)

SCÈNE VI.

MINOS.

Moi, pas si bête travailler. Amérique, oui; France, non.

Il s'assied dans un fauteuil, tourne ses pouces et finit par s'endormir.

SCÈNE VII.

MINOS, M. DAUBRÉ.

M. DAUBRÉ.

Le paresseux! il se ressentira toujours d'avoir été nègre! Minos! Minos!

MINOS, se levant.

Maître! maître! moi voici.

M. DAUBRÉ.

Tu dors à cette heure-ci?

MINOS.

Bon maître, moi penser à Amérique et puis dormir. Moi rêver cueillir bananes pour maîtresse Hélène.

M. DAUBRÉ.

C'est bon, c'est bon! va à la poste chercher une caisse. Envoie-moi Aspasie.

MINOS.

Oui, maître.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

M. DAUBRÉ, ASPASIE.

M. DAUBRÉ.

Aspasie, la caisse est arrivée. Aussitôt qu'elle vous sera remise, renfermez tout ce qu'elle contient. Soyez discrète. Ainsi vous croyez qu'en écrivant au premier joaillier de Paris, le diadème n'arriverait pas ?

ASPASIE.

J'en suis au désespoir : c'est impossible. Après cela, je dirai à monsieur, pour sa consolation, que les reines ne portent pas leur diadème tous les jours !

M. DAUBRÉ.

Mais quand on est reine d'un jour, il n'y a pas de lendemain. Que répondez-vous à cela ?

ASPASIE.

Je dis, monsieur, que l'absence de diadème sur la tête de la reine sera une fantaisie que ses sujets respecteront.

M. DAUBRÉ.

Eh bien, soit ! (A part.) Elle a le mot à tout !

ASPASIE.

Monsieur peut être sûr que mademoiselle Hélène effacera toutes ces dames : je viens de chez

la couturière où j'ai vu des toilettes plus qu'ordinaires, il y en a même d'une simplicité ridicule. Ah ! si mademoiselle voulait suivre mes conseils... Je le dis sans me flatter : il n'y a pas une femme de chambre qui sache mieux son métier que moi.

M. DAUBRÉ.

Je vous rends justice, Aspasie.

(Il lui remet une pièce d'or.)

ASPASIE.

Que monsieur est bon ! il n'y a pas son pareil !

M. DAUBRÉ.

Voici ces dames : retirons-nous, de crainte d'éveiller les soupçons.

(Ils sortent par une porte de côté.)

SCÈNE IX.

MADAME BELFOND, HÉLÈNE, THÉRÈSE, ÉMILIE.

MADAME BELFOND.

Notre fête sera charmante. Léonce n'a pas épargné les fleurs, même les plus précieuses.

ÉMILIE.

Madame, priez pour qu'Hélène me permette de rester tard au salon.

MADAME BELFOND.

Sois tranquille, ma petite. Hélène sera bonne reine : tous ses sujets seront heureux.

ÉMILIE.

Alors tout le monde veillera.

HÉLÈNE.

Précisément : je n'aurai que des sujets éveillés. Mais va donc voir si Aspasie songe à ta toilette.

ÉMILIE.

C'est vrai !

(Elle sort.)

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTES, EXCEPTÉ ÉMILIE.

HÉLÈNE.

Tout s'arrange pour le mieux : Aspasie ne se doute de rien. Je devine à ses airs de mystère son envie de parler. Nul doute qu'elle ne soit en possession d'une caisse précieuse.

THÉRÈSE.

Je ne puis me défendre de la crainte de fâcher votre excellent père !

HÉLÈNE.

Je ne veux pas avoir cette crainte. D'ailleurs l'assentiment de votre mère m'encouragera.

MADAME BELFOND.

Vous avez raison, mon enfant, il faut sans doute respecter la faiblesse d'un père; mais il n'est pas défendu de se servir de sa raison pour réagir contre des habitudes d'un luxe toujours condamnable. Je crois rêver vraiment quand j'entends ce bon M. Daubré parler d'étiquette, de mode. Je me garderai bien d'aller à Paris. Je ne comprends plus la vie d'aujourd'hui.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTES, ÉMILIE.

ÉMILIE.

Ma sœur, quand je suis entrée dans la chambre d'Aspasie, j'ai vu une belle robe rose couverte de fleurs, et puis encore d'autres fleurs. Dès qu'Aspasie m'a aperçue, elle a jeté un cri, m'a mise à la porte en disant: Allez, petite curieuse, surtout ne dites rien à mademoiselle Hélène

HÉLÈNE.

Pourquoi nous dis-tu alors ce que tu as vu?

ÉMILIE.

Parce qu'Aspasie est très-méchante: elle veut que je ne dise rien et elle me tourmente pour tout savoir.

HÉLÈNE.

On ne se querelle pas dans mon empire. Voici M. Léonce.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTES, LÉONCE.

LÉONCE.

Oui, mesdames, en attendant qu'une voix souveraine nous commande, je viens vous proposer une promenade en voiture.

MADAME BELFOND.

J'use encore de mon autorité et j'accepte pour mes chères enfants.

HÉLÈNE.

Vous avez raison, partons.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

HÉLÈNE, THÉRÈSE.

HÉLÈNE.

Enfin, ma chère Thérèse, je suis donc reine! J'ai reçu un présent de fête tout à fait approprié à la circonstance, et je dois vous avouer que je n'ai pu refuser un coup d'œil bienveillant à une charmante toilette de bal arrivant de Paris.

THÉRÈSE.

Mais, ma chère, ne pourriez-vous pas vous en parer? Réflexion faite, on n'est pas obligé d'avoir plus de raison que ses parents. L'obéissance est toujours l'obéissance.

HÉLÈNE.

Est-ce vous, Thérèse, qui tenez ce langage?

THÉRÈSE.

Je veux toujours ce qui vous plaît le mieux, chère Hélène!

HÉLÈNE.

J'espère aussi que vous voulez ce qui m'est le plus utile. Je n'ai pas changé de résolution.

Je vous ai seulement dit ce qui se passe en moi.

THÉRÈSE.

Ainsi, vous persistez ?

HÉLÈNE.

Assurément. Toutefois, ce n'est pas sans une certaine appréhension ; car, enfin, refuser un présent de son père, n'est-ce pas une marque de dédain ?

THÉRÈSE.

Ce refus ne s'étend pas au delà d'un jour. Si votre fantaisie n'obtient pas le succès que nous en espérons, vous redeviendrez une fille aussi élégante que soumise.

HÉLÈNE.

C'est cela même. Que cette robe rose vous irait bien, Thérèse ! Venez, venez en juger par vous-même.

(Elles sortent en courant.)

SCÈNE II.

ASPASIE, BABET.

ASPASIE.

Que voulez-vous, ma bonne fille ! les riches sont toujours les riches. Vous ne pouviez pas vous attendre à ce que votre maîtresse fût aussi élégante que la mienne.

BABET.

Oui-da ! Otez-vous de l'esprit que j'ambitionne tous ces affiquets pour mademoiselle Thérèse. Jour de ma vie ! vous la verrez demain dans sa robe à la vierge et ses belles nattes. Ah ! dame, c'est qu'il ne se faufile pas de perruque là-dedans ! C'est des cheveux noirs comme les ailes de nos corbeaux.

ASPASIE.

Que je serais heureuse si mademoiselle Thérèse me permettait de l'ajuster une fois comme il faut ! J'en ferais une personne tout à fait bien.

BABET.

Vraiment ! croyez-moi, avant votre arrivée la réputation de ma maîtresse était faite et ce n'est pas vous qui la diminueriez ou l'augmenteriez d'un point ; entendez-vous ça, mademoiselle la femme de chambre de Paris ?

(Babet sort furieuse.)

SCÈNE III.

ASPASIE, SEULE.

Ces paysannes ont des prétentions incroyables. Quelle audace de me parler ainsi ! Ne ferait-elle pas mieux, cette Babet, d'aller donner à manger à ses poules que de raisonner toilette

avec une personne du métier comme moi? Ah! maudit soit celui qui a bâti la ville de Lectoure!

SCÈNE IV.

ASPASIE, MINOS.

MINOS.

Ah! voilà vous, demoiselle Aspasie! Pas bon aller près Babet. Méchante, méchante! Bal tourner tête à elle.

ASPASIE.

Ça n'a jamais rien vu. Je serai bien contente le jour où nous reprendrons le chemin de Paris. Je m'ennuie à crever dans ce trou.

MINOS.

Quel trou, demoiselle Aspasie?

ASPASIE.

Lectoure, pardi!

MINOS.

Ah! eh bien, moi aimer beaucoup trou parce que moi rien faire.

ASPASIE.

Sans compter que cette cuisine bourgeoise ne me va pas du tout. J'ai mal au cœur de ce bouillon de canard et de toutes leurs inventions à l'oignon. (On sonne.)

MINOS.

Sonnette appeler vous. (On sonne deux coups.)
Sonnette appeler moi aussi.

(Ils sortent.)

SCÈNE V.

MADAME BELFOND, M. DAUBRÉ, HÉLÈNE, THÉRÈSE.

M. DAUBRÉ.

Sans compliments, ma chère amie, il est impossible de mieux disposer une petite fête. On croirait vraiment que Léonce a habité Paris.

MADAME BELFOND.

Mon vieil ami, si j'étais Parisienne, je vous dirais que vous m'agacez les nerfs en citant votre Paris à tout propos. Mais, en vrai provinciale, je me borne à vous assurer que j'aimerais autant vous entendre parler d'autre chose. Je voudrais bien savoir si Charles Daubré ne s'amusait pas, quand il dansait tous les dimanches chez son père au son du plus modeste violon, et si le carnaval n'était pas pour nous, jeunes gens, le plus brillant carnaval du monde. Nous occupions-nous de Paris ?

M. DAUBRÉ, arrangeant sa cravate.

C'est autre chose : les temps ont changé.

MADAME BELFOND.

Eh bien, je soutiens que nos plaisirs modestes valent mieux que les vôtres : ils coûtent moins par cela même que chaque maîtresse de maison s'occupe des gens qu'elle reçoit. Je n'ignore pas que dans vos beaux salons les lustres, les fleurs et les buffets remplacent souvent cette cordialité que l'on rencontre encore chez nous.

M. DAUBRÉ.

Quelle éloquence, ma chère amie ! Il ne faut pas vous faire illusion ; vous aimez autant votre petite ville que j'aime ma grande ville. Ne nous fâchons pas. (Il lui prend la main.)

MADAME BELFOND.

Corrigeons-nous tous les deux, ce sera d'un bon exemple pour nos enfants.

M. DAUBRÉ.

Je voudrais déjà être à ce soir pour voir danser mes enfants. Et si nous sommes nécessaires .... madame Belfond ....

MADAME BELFOND.

Il ne tiendra qu'à nous d'être indispensables, mon ami.

THÉRÈSE.

D'ici là le temps passera vite : notre reine, usant de ses droits, nous a nommés de service

Léonce et moi. Nous allons faire des heureux en son nom.

M. DAUBRÉ.

J'ai grand' peur que cette royauté d'un jour ne me coûte cher !

HÉLÈNE.

Attendez-vous-y, monsieur, et avouez que vous en êtes content. Je vous invite à être témoin des largesses de la reine.

MADAME BELFOND.

C'est bien, mes enfants, il faut toujours mettre au premier rang de nos plaisirs celui de soulager les malheureux.

M. DAUBRÉ.

Il me vient une idée!

MADAME BELFOND.

Voyons-la.

M. DAUBRÉ.

Puisque ces demoiselles sont si bonnes, elles evraient nous donner une représentation de leurs jolies toilettes. J'ai entendu dire qu'il y avait de la prudence à faire cet essai.

MADAME BELFOND.

Je ne doute pas que leur dévouement n'aille jusque-là.

HÉLÈNE, un peu embarrassée.

Quelle idée, mon père! Nous avons beaucoup à faire. Il sera tard quand nous rentrerons.

MADAME BELFOND.

Il y a temps pour tout, mes enfants.

M. DAUBRÉ.

C'est entendu, un peu d'activité. Je vous quitte pour revenir bientôt.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, EXCEPTÉ M. DAUBRÉ.

HÉLÈNE.

Me voici prise au piége. N'est-ce pas étrange?

MADAME BELFOND.

N'importe, je ne le regrette pas. Sans s'en douter votre père sert nos intérêts.

HÉLÈNE.

Comment cela, madame?

MADAME BELFOND.

S'il y a un orage, il passera entre nous; nous pourrons au moins discuter, faire valoir nos idées, et enfin si votre père ne se rend pas à nos bonnes raisons, vous obéirez.

THÉRÈSE.

Maman a raison .... voici Léonce.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, LÉONCE.

LÉONCE.

On vous attend, mesdames : la cour de l'hospice est pavoisée, les guirlandes de fleurs sont suspendues ; les vieillards sont à table, impatients de vous montrer qu'ils font honneur à votre excellent dîner. Vous seules manquez à la fête.

MADAME BELFOND.

Eh bien, chère Hélène, laissez là vos préoccupations, conduisez-nous dans votre royaume.

HÉLÈNE.

Je vais prévenir mon père en passant.

(Ils sortent.)

SCÈNE VIII.

BABET, LOUIS, découpant des papiers pour mettre autour des bougies.

LOUIS.

J'aurais volontiers pris un billet d'hôpital pour voir tout ça de près ; et toi, Babet ?

BABET.

Oui, car j'aurais le cœur bien aumônier aussi, moi, si j'étais riche.

LOUIS.

Tu l'as, Babet : quand tu passes un morceau de pain au travers des barreaux de ta fenêtre à la mère Catherine, tu en fais autant que mademoiselle Hélène avec tout son argent. Comme tout ça est bien arrangé !

BABET.

J'en conviens ; mais, mon garçon, tu n'es guère adroit : tu coupes ton papier tout de travers.

LOUIS.

Tu me donnes des distractions, Babet.

BABET.

Chanson ! tu es maladroit ; il vaut mieux que tu le saches.

LOUIS.

Dieu merci ! tu ne me laisses pas dans le doute sur mes petits défauts.

BABET.

Ni sur les grands, Louis, parce que je t'aime.

LOUIS, laissant tomber ses ciseaux.

Tu m'aimes, Babet !

BABET.

Si je t'aime, Louis ? C'est forcé ! Faut-il pas aimer son prochain comme soi-même ?

LOUIS *ramasse tranquillement ses ciseaux.*

C'est vrai, Babet.

BABET, *se levant.*

Allons, viens m'aider à habiller nos bougies. La salle sera comme une vraie chapelle.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE IX.

MADAME BELFOND, M. DAUBRÉ.

M. DAUBRÉ.

Vous avez raison, ma chère amie, j'étais glorieux de voir ma fille au milieu de tous ces pauvres. Comme ils avaient du plaisir à l'appeler par son nom, à la remercier !... Elle ne sera jamais plus belle à mes yeux.

MADAME BELFOND.

La véritable beauté vient de l'âme.

M. DAUBRÉ.

Si nous faisions une partie d'échecs en attendant ces demoiselles ?

MADAME BELFOND.

Volontiers. (*Elle prépare la table.*)

Cette partie d'échecs doit durer quatre minutes. Les joueurs doivent la rendre piquante suivant leur inspiration. Mais une querelle est de rigueur.

SCÈNE X.

Les précédents, HÉLÈNE, THÉRÈSE, ÉMILIE (toilettes simples et peu bouffantes); LÉONCE. Les domestiques au fond du théâtre.

MADAME BELFOND.

Suspendons la lutte. J'entends nos enfants.

LÉONCE.

La Reine!

Hélène salue madame Belfond et M. Daubré; Thérèse vient après elle.

M. DAUBRÉ.

Qu'est-ce que c'est, ma fille?

HÉLÈNE.

Mon père, c'est la Reine qui a eu la fantaisie de s'habiller comme sa première dame d'honneur. Ne sommes-nous pas de votre goût?

M. DAUBRÉ.

Vous êtes charmantes, je ne peux pas dire le contraire.... Mais, ma fille, pourquoi affecter tant de simplicité?

HÉLÈNE.

Il n'y a pas d'affectation de ma part. Je suis vraiment une Reine toute simple. Ne m'avez-vous pas permis de suivre mes fantaisies tout le temps de mon règne? Cependant, comme

j'étais votre fille avant d'être Reine, si vous l'exigez, je mettrai ce soir la toilette dont vous m'avez fait l'aimable surprise.

M. DAUBRÉ se tournant vers madame Belfond.

Qu'en pense mon amie ?

MADAME BELFOND.

Que votre fille est pleine de raison, et que vous brûlez de lui rendre justice.

M. DAUBRÉ.

Vous avez deviné juste. J'y vois clair.

MADAME BELFOND.

Je n'attendais pas moins de vous, mon vieil ami. Félicitez-vous d'avoir une fille raisonnable. Aimez sa modestie.

M. DAUBRÉ.

Assez, assez, je suis converti. Thérèse n'a pas été inutile à ma conversion. Elle m'a appris qu'une jeune fille peut joindre aux qualités les plus solides toutes les graces de son âge.

Thérèse salue M. Daubré.

M. DAUBRÉ.

Quels sont ces papiers que tu tiens à la main, Hélène ?

HÉLÈNE, souriant.

Ce sont mes comptes de Reine, mon père. (Montrant Léonce.) Voici l'intendant auquel vous aurez affaire.

M. DAUBRÉ.

Je lui confierais volontiers tous mes trésors.

Léonce s'incline.

MADAME BELFOND.

Vous possédez les plus précieux, mon ami. Nous autres gens de province, fidèles aux vieilles traditions, nous croyons encore que les femmes font et défont les maisons, et votre chère Hélène montre déjà, par sa sagesse et sa modestie, qu'elle justifiera le proverbe : il est utile de le remettre en honneur.

FIN DU QUATRIÈME ET DERNIER ACTE.

CHAPITRE XIII.

Les répétitions et la représentation avaient constitué deux sortes de plaisirs bien distincts. Pendant toute la semaine, il ne fut question que de la *Reine d'un jour*, des acteurs, du talent qu'ils avaient montré et de mille riens passés inaperçus pour le public, et d'une gravité importante pour Yvonne et ses amis.

Les acteurs conservèrent pendant quelque temps leurs noms d'emprunt, ce qui donnait lieu à mille plaisanteries.

Madame de Néris ne laissait échapper aucune occasion de fêter ses hôtes. Toutefois, la plus habile maîtresse de maison n'a pas encore trouvé le secret de mettre son baromètre au beau fixe, de sorte qu'Yvonne dut se résigner plus d'une fois à passer des journées sans faire de parties; elle appelait ces journées-là des *journées perdues*, car, malgré sa philosophie, notre petite fille ne voyait pas avec indifférence que le temps, sans considération pour elle et ses amis, marchait de son pas égal, et qu'il y

aurait nécessairement une fin à de si heureux jours.

La pluie soulevait tous les mécontentements ; Netta seule prenait son parti, disant qu'il fallait se soumettre à la circonstance.

— Ma chère, disait-elle, ce serait malheureux de ne pas savoir s'amuser quand il pleut, car il pleut très-souvent. Il y a tant de jeux, tant de distractions ! Je t'avoue que je pardonne volontiers à la pluie de me forcer de rester à la maison pour terminer une lecture intéressante ; c'est ce qui va m'arriver aujourd'hui avec M. Coqueluche.

Yvonne n'approuvait qu'à moitié les raisons de Netta ; cependant, il fallait finir par s'y rendre et tirer le meilleur parti de la situation. On se réunissait au salon, et ces *journées perdues* avaient, je vous l'assure, leur avantage et portaient leurs fruits.

Le travail est une vertu d'habitude qu'il ne faut jamais négliger. Sauf quelques exceptions nécessaires pour confirmer la règle, il est important que les écoliers consacrent toujours quelques heures à l'étude. La mémoire s'entretient, l'esprit ne s'endort pas, et surtout on conserve l'habitude du travail. La pluie d'automne eut donc son avantage : les collégiens reprirent *leurs auteurs*, firent des vers latins avec une facilité que leur eût peut-être enlevée le soleil. Les jeunes filles lurent des voyages en consul-

tant la carte; les morceaux à quatre mains furent consciencieusement étudiés le matin, pour mériter des applaudissements à la soirée de famille; l'ouvrage des pauvres et des églises avançait notablement, et enfin les mamans savaient toujours donner du charme à ces journées de repos par quelque récit utile et amusant. Plus d'une fois, les enfants fournissaient eux-mêmes un sujet de conversation. Yvonne ayant gardé le silence pendant plus de cinq minutes, dit à ses amies :

— Mesdemoiselles, si l'on vous offrait d'être riches ou très-jolies, ou d'avoir beaucoup de talents, que choisiriez-vous?

A cette question inattendue, toutes les mains s'arrêtèrent : Quelle drôle de question, dirent en même temps Thérèse et Mélanie! Êtes-vous fée, ma chère?

— Vous avez deviné. J'avais gardé mon secret jusqu'ici; mais la pluie m'impressionne tellement que je ne suis plus maîtresse de ma discrétion.

— Eh bien, mesdemoiselles, choisissez entre ces trois dons : la fortune, la beauté, les talents, et donnez les raisons de votre choix.

— Comment exauceras-tu nos vœux, chère fée? demanda Netta.

— Vous le verrez, mes enfants, répondit gravement Yvonne.

La délibération fut longue : lorsqu'on avait

bien établi les avantages d'un don, les inconvénients venaient tout renverser. Madame de Néris et ses amies refusèrent leur avis, se disant elles-mêmes fort embarrassées de la proposition.

Plus la difficulté était grande, plus la fée était contente.

— Enfin, dit Thérèse, l'aînée de toutes, décidément, je choisis la fortune. Je n'ignore pas à quels dangers je m'expose, puisque Notre-Seigneur a choisi la pauvreté et a dit : *Malheur aux riches !* Mais c'est lui qui fait les pauvres et les riches, et après avoir dit : *Mes enfants, qu'il est difficile à un riche d'entrer dans le royaume des cieux !* il a ajouté : *Mais tout est possible à Dieu.*

Ainsi, mes bonnes amies, je choisis la fortune, et voici ma raison :

Je sais que la fortune n'est pas la source du bonheur en ce monde, et ce n'est donc pas précisément pour moi que je la choisis. Ayant été élevée par des parents vraiment chrétiens, je peux espérer que mon cœur ne s'attachera pas aux pompes et aux vanités du monde. Je demanderai même à madame la fée la permission de conserver mes habitudes de simplicité. L'exemple de *la Reine d'un jour* me fortifie dans cette pensée. Ainsi, mesdames, je vous en préviens d'avance, je n'aurai pas une Aspasie pour faire de moi un mannequin à la mode. Je

crois qu'une femme ne doit attirer l'attention ni par la recherche, ni par la mesquinerie de sa mise. Mon luxe sera dans mes charités, mes grandes aumônes; je fonderai des hospices pour les orphelins et pour les pauvres ouvriers. Mon chapelain dira souvent la messe pour les âmes abandonnées du purgatoire. A la ville comme à la campagne, j'aurai des armoires remplies de vêtements de tout âge, mes greniers d'abondance fourniront aux demandes de chaque jour. Mes domestiques seront soignés, instruits et vêtus suivant leurs besoins. Mes amies peu fortunées recevront souvent de petits présents; oh! je ferai des surprises ravissantes! Maintenant, je ne peux pas vous dissimuler que je m'accorderai quelques petites fantaisies : j'aurai des pianos d'Érard à chaque étage de mon hôtel, des serres, des oiseaux aux mille couleurs, et enfin, je voyagerai, ce qui me mettra à même, tout en admirant la belle nature, de faire des heureux sur mon chemin.

— C'est un beau plan, ma fille; c'est dommage que la fortune soit si inconstante.

— Ma chère maman, dans ma jeune expérience, je ne trouve pas que la fortune soit précisément plus inconstante que les autres avantages de ce monde : la durée des talents est soumise à l'état de nos facultés intellectuelles; le plus souvent, c'est grâce à la fortune que nous les acquérons et qu'il nous est permis de

les cultiver, et si nous ne savons pas en faire un bon usage, ils peuvent devenir une source de dangers réels.

Quant à la beauté, rien n'est plus fragile. Un coup de soleil fait enfler le plus joli nez ; une chute, une maladie peut détruire tout le charme d'un joli visage.

Les raisons de Thérèse parurent excellentes : on applaudit à son choix. Cependant, madame de Néris témoigna le regret de voir la beauté si mal traitée.

— Qui osera la choisir maintenant ? dit-elle.

— Moi, madame, répondit Netta d'un ton plus décidé que de coutume.

L'étonnement fut général ; il y eut une discussion assez chaude. Mais Netta souriait aux objections de ses amies, et lorsque la tempête fut apaisée, elle s'expliqua : — Oui, mesdames, ne vous en déplaise, j'espère que la bonne fée, en qualité d'amie intime, voudra bien m'accorder la beauté.

— Je ne demande pas mieux, ma chère, mais il faut que tu me donnes d'excellentes raisons et je ne vois que ta vanité à satisfaire.

— Pas si vite, la fée, écoutez-moi : vous ne pouvez pas disconvenir que la beauté est un don de Dieu. Elle se trouve dans toutes ses œuvres. N'admirez-vous pas matin et soir les magnifiques montagnes dont nous sommes entourés ! Une belle cascade, un lac bleu, tout cela

vous plaît. Nous avons appris que Dieu donna la beauté à Adam et à Ève. Les anges sont beaux; la très-sainte Vierge et son divin Enfant étaient beaux. Quand on veut donner une idée de la beauté d'une femme, on dit que c'est une tête de Vierge, et d'un enfant, qu'il est beau comme un ange.

C'est que, mes chères amies, la beauté n'est pas seulement une chose extérieure; si j'étais très-belle, je serais très-bonne, très-vertueuse. Quand j'étais petite, maman me disait que les enfants méchants sont laids; c'est vrai. Il m'est arrivé plusieurs fois de me regarder dans la glace lorsque je boudais, et vraiment je me trouvais plus laide que les autres jours. Je suis grande et je crois encore que la beauté de l'âme fait la beauté du visage. Ainsi je défends la beauté, je la demande et je tâcherai de la conserver

— Tu as raison, Netta, dit M. Hahnman qui entrait en ce moment, et il l'embrassa, tandis que la mère souriait à sa candide enfant.

La théorie de Netta était certainement contestable; mais le jeune auditoire fut surpris par la nouveauté des arguments et ne sut point y faire d'objections. Quant aux parents, ils se seraient bien gardés de renverser une doctrine si pure. De sorte qu'Yvonne adjugea sur-le-champ la beauté à sa chère Netta, et vraiment il ne fallait pas être une fée pour cela.

Mélanie s'empara des talents. — Je vous remercie, mesdemoiselles, de la bonne part que vous m'avez faite : les talents! Je ne les donnerais pas pour la fortune de Thérèse ni pour la beauté de Netta. J'envie ces heures délicieuses que passe la femme de talent. Pour elle, l'ennui est un hôte inconnu : elle porte partout une distraction assurée.

Si la beauté, comme l'a dit Netta, est un don de Dieu, que dirons-nous de cette intelligence qui fait arriver l'homme à la perfection dans les arts et dans les sciences, lui permet de lire dans toutes les langues les découvertes de l'esprit humain, de s'instruire et d'instruire ses semblables? Le peintre anime la toile; le sculpteur donne la vie au marbre et à la pierre; le musicien fait valoir dans sa voix ou dans ses accords les sentiments les plus intimes de son âme; l'astronome suit le cours des astres, il lit dans la voûte céleste comme dans un livre. Partout la science et les arts inspirent le respect et l'admiration et, si l'homme ne s'enfle point d'orgueil, mais rend grâce à celui dont il a reçu toutes ces nobles facultés, il éprouve dans son esprit et dans son cœur des jouissances que le monde et ses vanités ne lui procurèrent jamais.

Sans monter si haut, mesdames, arrêtons-nous aux ressources que la femme et même la jeune personne peut trouver dans des talents

qu'elle n'a bien souvent acquis que par obéissance et comme de pur agrément. Nous avons déjà, quoique bien jeunes, entendu parler de ces malheurs qui fondent sur les familles : une folle spéculation, la mort d'un père, détruisent toutes les ressources d'une existence qui semblait assurée. Alors, qu'arrive-t-il? Si la mère a des talents, elle les utilise afin de pouvoir élever ses enfants. Son salon devient un atelier; l'estime qu'elle a su inspirer à ses amis la dispense de faire des démarches, si pénibles pour une femme qui s'est toujours reposée sur la protection d'un mari. On arrive chez elle, on lui amène des modèles; cette mère veut le portrait de son fils, maintenant qu'il est dans l'âge de l'innocence et de la candeur. Une autre veut montrer, aux yeux de tous ses amis, sa fille qui est dans l'éclat de ses dix-huit ans.

Le talent de cette pauvre veuve apaise ses inquiétudes. Ne la plaignez pas, je vous prie; certainement, elle était très-heureuse lorsque sa famille s'élevait paisiblement avec le fruit du travail de son mari, mais elle goûte une satisfaction qu'elle n'aurait jamais connue sans l'adversité; elle retrouve dans son talent, dans sa peine et son courage, les ressources que la mort lui a enlevées. Enfin, mes chères amies, vous dirai-je qu'il m'est arrivé de faire des châteaux en Espagne; oh! de tristes châteaux vraiment, et toutefois je les bâtissais avec ar-

deur. Je me figurais être la plus grande musicienne du monde; mes parents devenaient pauvres et étaient obligés d'aller à l'étranger. Là, nous nous établissions bien modestement; ma mère s'occupait du ménage tandis que moi, virtuose incomparable, j'étais l'objet de l'empressement de tous les connaisseurs; c'était à qui m'entendrait, recevrait mes conseils. La reine ou l'impératrice voulait me nommer maîtresse de chapelle, et c'est là surtout, mesdemoiselles, que je déployais tout mon talent, car, le cœur plein de reconnaissance, je chantais les louanges de Dieu. Vous souriez! Je conviens que je rêve; mais il n'en est pas moins vrai que très-souvent une fille est le soutien de ses parents; j'en connais. Je trouve encore une grande ressource dans les talents pour secourir les pauvres. J'admire toujours avec quel empressement l'artiste généreux prête son concours à la charité. N'est-ce pas une douce jouissance de produire de l'or pour l'infortuné qui manque de pain, en promenant son pinceau sur la toile, en donnant des accords ou en chantant une suave mélodie. Midas me semble un gueux au milieu de tous ses trésors; je préfère mille fois la richesse de l'homme de génie et de talent.

Or sus, chère fée, donnez-moi des talents, je vous promets de n'en être pas orgueilleuse, mais de rendre grâce à Dieu (si vous le per-

mettez) de m'avoir donné un moyen de plus pour le louer et le bénir.

La séance fut levée et, le ciel s'étant éclairci tout à coup, comme il arrive souvent dans les montagnes, les frères vinrent proposer une promenade. Les mamans se laissèrent persuader. Comment résister à l'éloquence d'écoliers en vacances?

Cependant, pour plus de sûreté, on fut généralement d'avis de se diriger vers une grange devenue célèbre pour avoir abrité plus d'une fois de graves et illustres personnages.

On partit. Une heure était à peine écoulée, que des nuages menaçants parurent à l'horizon; la troupe joyeuse en fut peu impressionnée. Ce qu'il faut à des promeneurs de dix à quinze ans, c'est de l'imprévu, des épisodes à raconter, des chapeaux déformés, des costumes improvisés. La pluie devint si forte que, selon la prévision, il fallut hâter le pas pour gagner la grange.

Sages et fous se précipitèrent dans le foin. Heureux celui qui enfonçait jusqu'au menton! Après un moment de confusion, l'ordre se rétablit; on laissa les portes de la grange ouvertes afin de mieux apprécier l'état de l'atmosphère. Chacun ayant bien fait son nid comptait alimenter la conversation : il n'en fut point ainsi.

— Maman, dit Netta, je ne crois pas que vous

trouviez de longtemps une occasion aussi favorable pour nous raconter cette légende polonaise que vous tenez en réserve, je ne sais pourquoi, depuis votre retour de Pologne.

La motion de Netta fut accueillie comme vous pouvez l'imaginer. Madame Hahnman ne fit point résistance; elle s'empressa de satisfaire son auditoire impatient.

LE BOULEAU DE GRYZYNA.

LÉGENDE.

« De tout temps et en tout pays, on a aimé les récits merveilleux connus sous le nom de légendes ; ces traditions populaires ont toujours un sens moral qu'il est bon de respecter.

« Un jour, la princesse Marie S*** et moi, nous traversions le petit village de Gryzyna, situé sur les bords de l'Obra, dans le duché de Posen. Rien de remarquable n'attirait mon attention. Cependant bien m'en prit d'arrêter mes regards sur de vieilles ruines respectées par le temps et les hommes. Je questionnai mon amie d'un ton qui dénotait l'indifférence ; la princesse, vive et enjouée, me menaça de me punir de mon air tant soit peu dédaigneux, en me pri-

vant d'une charmante légende dont le souvenir se rattache à ces ruines. Je suppliai, je demandai grâce, et comme la princesse parle volontiers, elle me fit le récit suivant :

« Remarquez, dit-elle, cet immense bouleau dont la vigueur contraste avec les ruines : cet arbre vaut à lui seul un livre de morale. Le premier marmot nous en dirait l'histoire, et plus d'une mère va réfléchir sous son ombrage.

« Un enfant bien-aimé, l'unique trésor d'une veuve, venait d'être enlevé à son amour. La maison était silencieuse ; au lieu du gracieux babil de l'enfant, on entendait les soupirs de la mère. Le cimetière de Gryzyna, selon l'usage de nos campagnes, est voisin de l'église. Quoique ce pauvre village renferme peu d'habitants, les mains du fossoyeur ne restent pas oisives. Or, un jour que celui-ci préparait une demeure pour une nouvelle victime de la mort, il fut saisi d'effroi en voyant s'élever, sur le tombeau de l'enfant, une petite main blanche et décharnée qui s'agitait convulsivement. Il court avertir le curé. Le fossoyeur n'avait pas l'imagination vive ; il accomplissait tranquillement sa besogne, songeant tout au plus une fois chaque année que son fils lui rendrait un jour le service qu'il rendait aux autres. Aussi le curé écouta le bonhomme et donna toute créance à son récit. Le saint prêtre prend aussitôt son

étole et la croix, et il se rend à la tombe. Il voit la petite main qui s'agite ; il l'arrose d'eau bénite, il prie, il jette de la terre sur la main, mais toujours elle reparaît et s'agite convulsivement.

« Le curé s'éloigne : il fait sonner les cloches et raconte à ses paroissiens accourus à l'église le fait extraordinaire dont il vient d'être témoin. Il les engage à se rendre avec lui auprès de la tombe pour y prier. Hommes, femmes et enfants suivent le pasteur et tous voient le prodige.

« Loin de cette foule curieuse se tenait une pauvre femme ; ses sanglots troublaient par moments le silence des spectateurs émus et saisis d'effroi. Le prêtre, à genoux, demande à Dieu de l'inspirer pour la gloire de son nom et pour l'utilité des âmes qui lui sont confiées. L'anxiété est dans tous ces cœurs pleins de foi. On attend, on pleure, on prie ; il n'y a pas un indifférent dans la foule.

« Enfin, le prêtre se relève, son visage est sévère, son attitude noble. Il promène ses regards de tous côtés, et d'une voix grave et solennelle il ordonne à la mère de l'enfant, que renferme ce tombeau, d'approcher. La foule s'ouvre, la mère obéit, mais lentement, car l'émotion et la crainte lui laissent à peine assez de force pour se soutenir. Cependant, elle s'agenouille et s'incline sous l'autorité de son pasteur.

« Au nom du Très-Haut, dit le prêtre, je vous adjure, pour le repos de l'âme de votre enfant, de nous révéler le mystère qui plane sur cette tombe fermée depuis huit jours. Vous devez en avoir le secret au fond de votre conscience; parlez ! ! !

« La mère appuie son front sur un arbuste protecteur de la tombe, puis recueillant toutes ses forces, elle dit d'une voix forte quoique émue : — J'aimais mon enfant jusqu'à l'adoration; il était la joie et le bonheur de ma vie. Ses désirs et ses caprices faisaient loi. Mon amour insensé m'ôta le courage de le contrarier; les belles qualités dont Dieu avait enrichi son âme s'effacèrent, et je les vis bientôt remplacées par de grands défauts : il devint colère, menteur, désobéissant et orgueilleux. Cependant un reste de lumière m'éclairait encore. Je voulus un jour résister à sa volonté, il osa lever la main sur sa mère et me frappa !..... A ces paroles succédèrent des sanglots déchirants.

« La foule émue attendait, avec un religieux respect, les paroles que l'homme de Dieu allait prononcer :

« — Prenez cette baguette, dit-il à la mère, frappez-en la main de votre enfant. Cette main coupable demande la pénitence que vous deviez lui infliger en ce monde.

« Tremblante, suffoquée par les larmes, la mère prend la baguette que lui présente le

prêtre et, s'élevant au-dessus de sa propre faiblesse, elle frappe autant de fois qu'il lui est ordonné la petite main de son enfant, puis elle s'évanouit.

« O prodige! la main coupable a disparu, et depuis ce moment la paix du tombeau n'a jamais été troublée.

« Le curé, obéissant toujours à une secrète inspiration, planta la baguette vengeresse près de l'église, en mémoire du miracle qu'elle avait opéré. Un nouveau prodige succéda au premier: la baguette prit racine, étendit ses rameaux, et depuis des siècles ce bouleau, plein d'une séve vigoureuse, s'élève comme un enseignement vivant que Dieu conserve pour l'instruction des parents et des enfants.

« Voilà, ma chère amie, ajouta la princesse, la légende du bouleau de Gryzyna. Nous la racontons à nos enfants et nous la méditons nous-mêmes; car il est certain qu'une mère peut, par une affection aveugle et déréglée, causer la perte de l'âme de son enfant.

« Je remerciai mon amie, et je m'engageai à raconter la légende du bouleau en France; j'ai tenu parole. »

Je doute que les habitants de Gryzyna aient été plus émus du miracle dont ils furent témoins que l'auditoire de *la grange*. Les bons enfants, toujours si respectueux pour leurs parents, témoignèrent une grande compassion

pour le coupable, et une vive reconnaissance pour leurs mères, qui ont le courage de les corriger.

Yvonne seule reprochait à la légende de taire si l'enfant était un garçon ou une fille, quoiqu'elle fût bien certaine qu'une petite fille est incapable de commettre un pareil crime, et elle eût préféré qu'un mot de plus eût fixé tout le monde sur ce point.

Les montagnes reparurent humides et brillantes sous les rayons du soleil couchant.

— Ah! le beau! le beau! s'écria Netta, comment ne pas l'aimer, et comment l'admirer sans penser à la beauté éternelle!

— Et les talents! reprit à son tour Mélanie; n'apprécieriez-vous pas en ce moment l'avantage de pouvoir reproduire le délicieux paysage que nous avons sous les yeux? Si M. Gustave ou M. Georges se mettait à chanter les montagnes, le ciel bleu et la prairie, n'applaudiriez-vous pas le talent du poëte? Vraiment, j'en demande pardon à la fortune, mais pour le moment, elle serait tout à fait superflue. Je ne vois même pas ce que Thérèse pourrait faire de ses trésors.

— Je vais vous le dire, mes bonnes amies: je vous laisserais sur la montagne savourer vos impressions poétiques et je descendrais dans la vallée; j'y trouverais à coup sûr des malheureux. Je m'occuperais de ces pauvres êtres qui

nous font souvent détourner les regards ; je les arracherais de leurs masures sales et étroites ; je bâtirais des maisons au beau soleil, j'approvisionnerais *la dépense,* et j'aurais l'espoir qu'un jour cette race appauvrie disparaîtrait de ce beau Dauphiné.

Tout le monde fut d'accord. On descendit la montagne sans rancune contre la pluie, puisque c'était grâce à elle qu'on avait passé une charmante après-dînée.

CHAPITRE XIV.

Un matin, Netta et Yvonne se rencontrèrent au bas du verger. Elles avaient eu en même temps la pensée d'aller apprendre leur leçon à l'ombre des pommiers. Les deux amies s'abordèrent comme de joyeux oiseaux chantant la pureté du ciel, la fraîcheur de la brise et la majesté des montagnes.

Il ne faut pas douter un instant que ces bonnes petites filles n'aient eu l'intention bien arrêtée d'apprendre en conscience leur leçon, et peut-être même d'anticiper sur celle du lendemain. Toutefois, elles fermèrent leurs livres et cueillirent des fleurs dans la haie touffue qui monte en spirale jusqu'à la terrasse du château. Puis, revenues à la pensée du devoir, elles retournèrent s'asseoir au bas du verger, jetant le défi à leur mémoire.

Yvonne laissa bientôt son amie, et se promena en récitant à haute voix les vers de Racine :

Est-ce toi, chère Élise, ô jour trois fois heureux...!

Que c'est beau! pensait-elle. Je n'aurai pas remonté le sentier que déjà je saurai toute la ti-

rade... Mais quelle grosse voix... un homme ! il jure ; oh ! le vilain !... on pleure ! c'est un enfant !

Yvonne appelle Netta pour partager ses émotions ; Netta accourt ! Les deux petites filles ouvrent la porte qui donne sur la route, et voient, à leur grande surprise, un homme, un enfant en pleurs et un ours noir. Tous les trois regardèrent les jeunes filles.

— C'est bien le chemin du château, mesdemoiselles ? demanda l'homme avec un accent étranger.

— Oui, que voulez-vous ?

—Pardi, ce que je veux ! je veux montrer mon ours ! En avez-vous jamais vu un plus beau ?

— Non, répondit Yvonne en diminuant l'ouverture de la porte ; suivez le chemin, vous trouverez le château à gauche.

— Mais, reprit l'homme, ne pourrions-nous pas suivre le même sentier que vous, mesdemoiselles ?

— Non, non, allez, vous y serez bientôt. — Et Yvonne ferma la porte à clef.

L'homme jura entre ses dents.

— Mon Dieu, dit Netta, soyez béni et pardonnez à ce malheureux.

Les deux petites remontèrent en toute hâte pour annoncer les hôtes qu'on allait voir arriver.

Yvonne avait à peine mis le pied sur la terrasse, qu'elle criait de manière à se faire entendre de tout le château : « Un ours ! un ours ! »

Thérèse, qui était au piano, avoua qu'elle avait cru l'ours sur son dos. Les écoliers jetèrent leurs livres et se mirent aux fenêtres; madame de Néris elle-même accourut en entendant les cris d'Yvonne. En un mot, l'émoi fut général. Jamais semblable société n'était venue à Sainte-Agnès. On se réunit sur la terrasse et bientôt on vit paraître les trois personnages annoncés. Tous les détails de la rencontre furent soigneusement racontés : l'ours n'avait pas l'air si méchant que l'homme, et le petit garçon pleurait bien fort. « Je suis sûre, ajoutait Yvonne, que ce pauvre enfant venait d'être battu. »

Les jeunes gens allèrent à la rencontre de l'ours et lui firent cortége.

On fit cercle autour des nouveaux venus et le vieillard allait commencer la représentation, lorsque madame de Néris intervint, disant qu'il fallait avant tout se reposer.

— Enchaînez votre ours, mon ami; venez déjeuner avec votre enfant, et nous assisterons ensuite à la représentation.

— Mon ours n'est jamais enchaîné, répondit assez brusquement le bonhomme; cependant, si vous y tenez, je le ferai pour vous obéir.

— Vous m'obligerez, répondit madame de Néris.

Et, à son grand étonnement, l'ours fut enchaîné et enfermé dans l'écurie.

— Pauvre Piccolo, disait le maître, tu es mal

jugé ; mais sois tranquille, je ne serai pas longtemps sans venir te voir.

Le maître et l'enfant suivirent madame de Néris à la cuisine où Françoise leur servit un bon déjeuner.

Les deux étrangers gardaient le silence ; ils n'échangeaient même pas un regard entre eux, comme s'ils avaient craint de se distraire de leur fonction.

Madame de Néris engagea le maître à commander le dîner de son ours. La cuisinière se résignait d'avance à voir passer une partie de sa provision de viande par la gueule du terrible animal. Pas du tout : le maître répondit avec un certain orgueil que les ours noirs ne sont pas carnassiers ; que dans la disette la plus dure ils refusent la viande de boucherie ; ils se nourrissent de fruits , de glands et de racines ; leur gourmandise n'est sensiblement éveillée que par le miel et le lait.

Ces détails surprirent beaucoup les jeunes gens, et leur estime pour Piccolo s'en accrut.

Madame de Néris, en bonne maîtresse de maison, voulut que son hôte l'ours fût traité suivant ses goûts : le lait et le miel lui furent servis en abondance.

Les enfants étaient sans doute fort impatients de voir Piccolo déployer ses grâces ; toutefois, l'homme et l'enfant excitaient surtout leur curio-

sité. De quel pays étaient-ils? Étaient-ce le père et l'enfant?

— Je vous en prie, ma marraine, disait Yvonne, faites-les causer. C'est elle qui eut la grande satisfaction d'annoncer que les voyageurs avaient terminé leur repas.

On se transporta à la cuisine, selon l'usage de la campagne lorsqu'un personnage intéressant s'y arrête.

— Eh bien, brave homme, avez-vous bien dîné? demanda madame de Néris.

— On ne peut mieux, madame; Dieu vous le rende!

— Venez-vous de loin?

— De Grenoble.

— Mais d'où veniez-vous, demanda Yvonne, en arrivant dans cette ville?

— Nous venions d'Angleterre.

— D'Angleterre! Avec votre ours?

— Avec mon ours. C'est un compagnon de voyage qui en vaut bien un autre. Il couvre parfaitement sa dépense. Il fallait le voir à Manchester et à Liverpool! Si j'avais le cœur comme un autre, je l'aurais vendu à un milord qui le voulait à tout prix. Mais non, Piccolo ne me quittera qu'à son dernier soupir.

— Vous l'avez élevé, sans doute?

— Oui, madame. Aussi il me connaît comme l'enfant connaît son père. Vous allez voir.

Le bonhomme appela d'une voix douce qu'on

n'aurait point supposée être la sienne : « Piccolo ! Piccolo ! » Aussitôt l'ours répondit par un affreux grognement qui avait sans doute son charme, car le maître dit en souriant : « L'entendez-vous ? »

— Où avez-vous trouvé Piccolo ?

— Dans les montagnes de la Savoie, mon pays.

— Comment vous appelez-vous, monsieur ? demanda enfin Netta.

— Bembo, ma petite demoiselle.

— Eh bien, maître Bembo, dit madame de Néris, si vous jugez le moment favorable, donnez-nous une représentation.

— Messieurs, mesdames, je vais rendre la liberté à Piccolo, mais ne craignez rien. Il va me suivre dans l'endroit que vous m'indiquerez. Allons, Giovan, prends ta flûte et souffle dedans, si tu en as la force après un si bon dîner.

Giovan tira d'un petit sac de peau une flûte, secoua sa chevelure brune en arrière et commença un air martial qui ne charma pas seulement Piccolo.

La terrasse fut désignée pour la représentation. L'ours et son maître ouvraient la marche ; tout le monde éprouvait le besoin de leur faire cette politesse.

Les spectateurs étant réunis, Giovan joua une marche, et Piccolo, coiffé d'un bonnet militaire,

l'arme au bras, se mit à poursuivre l'ennemi (du côté où il n'y avait personne).

— C'est bien, dit Bembo, maintenant voyons si vous vous souvenez de ce menuet qui vous valut deux guinées de la duchesse de W.?

Piccolo s'en souvenait. Il se surpassa peut-être, sans que madame de Néris et ses amis eussent la pensée d'imiter la générosité de la duchesse.

— Tais-toi, Giovan, je vais faire voir à la société que mon ours a autant de cœur que d'esprit.

Bembo prend une physionomie sombre, il feint de pleurer. Piccolo s'approche, le regarde et se met à ses pieds en poussant de petits gémissements. Bembo augmente ses plaintes et finit par pousser des cris déchirants. Alors l'ours fait retentir la montagne de hurlements si terribles que la terreur est générale.

— Ne craignez rien, dit Bembo, il ne pense pas à vous. Et, changeant d'expression, il fit signe à l'ours de venir s'étendre à ses pieds.

— Ce n'est pas tout; on ne peut pas rester sur une scène si triste. Giovan, joue sa valse favorite. Vous allez voir.

Ce qu'on vit avec une grande surprise, ce fut Bembo valsant avec Piccolo. Le bonhomme eut raison. Cette scène grotesque remit les enfants en gaieté. A l'effroi succédèrent de joyeux éclats de rire, des applaudissements, des cris d'en-

thousiasme qu'une troupe de province eût fort ambitionnés.

La séance se termina par une quête que Piccolo fit lui-même dans le chapeau de son maître.

Madame de Néris engagea ses hôtes à passer la nuit à Sainte-Agnès.

L'invitation fut acceptée, à condition que dès le point du jour les trois voyageurs se mettraient en route pour Allevard.

Piccolo alla se reposer sur la paille et sur ses lauriers; Bembo, fort apprivoisé, consentit à rester avec les enfants qui trouvaient du plaisir à le faire causer.

— Giovan, dit-il, je te permets d'aller sur la montagne.

A ces mots la figure de l'enfant s'illumina de joie, et il disparut aussitôt.

— C'est votre fils? demanda madame Hahnman.

— Oh! non. Je suis seul au monde.

— Cet enfant vous est d'un grand secours: il paraît doux et intelligent.

— Oui, Giovan est un bon garçon, seulement il n'est pas mon fils! Si Peppo vivait, il aurait vingt-cinq ans, et nous posséderions une belle ménagerie, car personne ne savait élever les bêtes comme ce garçon-là.

— Vous l'avez perdu jeune?

— Pourquoi me questionner ainsi? Vous

voyez bien que cela me fait mal..... Après tout, ce n'est pas un crime d'être malheureux, et la compassion d'un cœur charitable adoucit toujours la souffrance.

Peppo était le plus fort et le plus beau garçon de Chambéry. Il défiait les chasseurs les plus intrépides, et à treize ans il tua un ours qui faisait la terreur du pays. Nous possédions une petite ménagerie et nous la promenions jusqu'en France. Le jour du repos arriva. Je vendis la ménagerie composée de trois ours, de deux loups et d'un tigre, et j'achetai une maisonnette dans un village situé au-dessus de Chambéry. Peppo voulut conserver un petit ours pour notre agrément, cela se conçoit. Le petit grandissait, courant autour de nous. Il obéissait à notre voix et semblait d'un naturel très-doux; aussi Peppo ne se pressait guère de l'enfermer. Un matin, je ne vis point paraître mon fils à l'heure ordinaire. Je pensai qu'il était à la chasse, son plaisir favori. Le soir vint: personne. Je m'inquiète, je cherche, j'appelle de tous côtés. Hélas! Peppo gisait dans son lit: l'ours l'avait étouffé... Je passe ma douleur. Tout ce que je dirais serait encore trop loin de la vérité.

— Et ce vilain ours? demanda Yvonne.

— Jamais il ne reparut.

— Me voilà seul! Notre maisonnette n'était plus qu'un tombeau pour moi. Je me deman-

dais comment je pourrais y rester. Vous allez voir comment un nouveau malheur m'en chassa. Six mois n'étaient pas encore écoulés, lorsqu'un incendie détruisit presque entièrement le village; ma petite maison fut brûlée, et je vous avoue que dans le premier moment je n'en eus guère de regret. Que me restait-il à faire? Acheter un ours, et courir encore une fois le monde. En passant par la Suisse, je rencontrai un petit orphelin livré à des mercenaires. Je lui dis: « Veux-tu venir avec moi? » Il se mit à pleurer et puis à trembler en voyant Piccolo. Ceux qui donnaient du pain à Giovan (c'est moi qui lui ai donné ce nom) avaient le cœur dur: ils me livrèrent l'enfant malgré lui. Giovan a été bien malheureux pendant deux ans. J'étais obligé de le battre, de le faire jeûner pour l'habituer à la société de Piccolo. Cette vie-là ne lui va pas. Ce serait un bon gardien de troupeaux. L'entendez-vous jouer le *Ranz des vaches?*

— Vous ne le battez plus? demanda Yvonne.

— Non, c'est inutile. Seulement je fais la grosse voix de temps en temps; je jure, Dieu me le pardonne!

— Cet enfant ne vous est pas d'un grand secours?

— Non, mais je suis habitué à lui. Ensuite, que deviendrait-il?

— Qu'à cela ne tienne, répondit madame de Néris. Si vous voulez me le laisser, j'en prendrai

soin, je lui donnerai des troupeaux à garder.

— Eh bien, répondit tristement Bembo, le voici; nous allons le consulter. Giovan, cria-t-il d'une voix presque terrible.

L'enfant accourut portant un bouquet qu'il offrit timidement à madame de Néris.

— Giovan, comment trouves-tu ce pays?

— Bien beau, père, il me rappelle le mien.

— Tu es libre d'y rester : madame la châtelaine m'offre de te garder. Tu feras paître ses troupeaux, tu iras à la chasse et tu ne manqueras jamais de pain. Qu'en dis-tu?

— Et qui donc prendrait soin de vous, père? répondit Giovan, les yeux brillants de larmes. Qui jouerait la marche à Piccolo et qui prierait avec vous pour le repos de l'âme de Peppo? Non, non, c'est impossible; je ne vous quitterai jamais!

La cloche du dîner vint interrompre brusquement cette scène touchante. L'homme et l'enfant restèrent seuls. Netta et Yvonne, étant venues leur donner un dernier coup d'œil avant d'aller se mettre à table, virent Bembo qui serrait tendrement Giovan sur son cœur.

Cette visite fit une agréable diversion. Bembo et Giovan avaient toutes les sympathies de nos petits amis, et Piccolo, grâce aux notions que M. Hahnman et M. Saint-Valier donnèrent sur les ours, valut une leçon d'histoire naturelle.

Le lendemain, Bembo donna une dernière re-

présentation. Puis les acteurs, s'étant assis encore une fois à la table hospitalière de Sainte-Agnès, partirent pour Allevard. Les jeunes gens leur firent politesse jusqu'au bas des rampes. Giovan suivait lentement en jouant de la flûte, et tous avaient disparu qu'on entendait encore l'enfant de l'Helvétie.

— Par exemple, dit Yvonne, nous pouvons bien leur faire nos adieux pour toujours.

— Je pense au contraire, ma filleule, que nous les reverrons avant peu.

— Vous croyez qu'ils reviendront, ma marraine? Après tout, ce ne serait pas étonnant: vous avez été si bonne pour ces pauvres gens!

— Je veux seulement dire que nous irons un de ces jours à Allevard et que nous y retrouverons nos amis.

Cette nouvelle inattendue et tranquillement annoncée produisit l'effet prévu par les mamans. Yvonne, sans perdre de temps, alla chercher l'album du Dauphiné et exposa aux regards de ses amis tous les lieux qu'ils allaient parcourir ensemble. Je ne sais si madame de Néris se repentit d'avoir parlé de son projet avant que le moment de l'exécution en fût fixé; mais le fait est que toutes ces petites têtes se montèrent si fort, qu'il parut prudent et avantageux de faire le voyage d'Allevard pour ne plus en entendre parler.

CHAPITRE XV.

Ce n'est pas seulement un sentiment de bienveillance qui nous porte à protéger les jeux de l'enfance ; il faut convenir que nous y prenons part très-volontiers. Le reflet de cette joie pure et innocente nous réjouit, et, tout en croyant n'être que spectateurs, nous agissons pour notre propre compte. Il en était ainsi à Sainte-Agnès. Les parents étaient franchement de toutes les parties de plaisir. Les mères et les enfants s'enquéraient du temps avec une égale anxiété, et un ciel favorable au projet du jour causait une joie générale.

Passer une semaine à Allevard était un événement notable. Que de récits à faire au retour du voyage! L'espoir de franchir la frontière de Savoie et de le dire à toutes leurs connaissances augmentait beaucoup l'enthousiasme des jeunes touristes.

Assistons encore une fois à un départ. Tout le monde est prêt. Les mères retiennent avec peine leurs filles dans la voiture, tandis que les jeunes

gens, en compagnie de leurs pères, descendent les rampes. Qu'ils sont fiers !

Nos voyageurs admirèrent la belle vallée de Graisivaudan, dont ils n'avaient qu'un échantillon des hauteurs de Sainte-Agnès. Villarbonnod, Goncelin, Saint-Pierre d'Allevard, passèrent successivement sous leurs yeux. L'intérêt croissait à mesure qu'on approchait d'Allevard. Brame-Farine, Crêt-de-Poulet, la Taillat, étaient notés par les voyageurs comme autant de buts de promenade.

Deux heures étaient à peine écoulées, et déjà l'équipage de madame de Néris avait éveillé l'attention des aubergistes. Tous les convoitent, quoiqu'il soit bien certain qu'un seul aura la préférence. Les chiens aboient, les enfants courent après la calèche qui s'arrête à l'hôtel de la Terrasse.

Je ne peux pas me refuser le plaisir de prendre un instant les sentiments de l'aubergiste qui voit descendre à sa porte une famille si respectable. Douze personnes ! Et il peut les recevoir ! et il les nourrira ! et l'équipage sera remisé ! les chevaux logés ! Le cœur de l'aubergiste se remplit instantanément de tendresse pour cette famille. Quelles aimables physionomies ! Les parents ont l'air respectable ; les enfants sont charmants. Quel plaisir de remplir sa maison de pareils voyageurs ! Quel bel effet ils font autour de la table ! L'aubergiste ouvre

les petits rideaux, afin que les passants voient les nouveaux arrivés. Le premier étage de l'hôtel est entièrement occupé par nos amis. Les enfants prennent possession d'un grand balcon qui donne sur la rue. Ils ne voient rien de bien beau ni de bien propre, je vous assure : tout leur plaisir consiste à se montrer.

— Venez donc plutôt, dit Gustave, voir le Breda qui tombe sous les fenêtres de ma chambre avec un fracas terrible.

— Non... non... mon frère... J'entends...

— Qu'est-ce que tu entends ?

— La flûte de Giovan.

En effet, Bembo avait vu passer ses bienfaiteurs, et, voulant à son tour les fêter, il se rendait sous les fenêtres de l'hôtel pour donner une représentation *extra*, car ce n'était point l'heure à laquelle Piccolo déployait ses grâces. Toutefois, maître l'ours ne se fit pas prier, et, les bonjours étant échangés du balcon en bas, à la grande surprise des spectateurs, la représentation commença.

Georges, Gustave et Léonie descendirent pour causer avec Bembo et Giovan. Ils apprirent avec bonheur que leurs amis avaient trouvé un bon accueil à Allevard. Piccolo avait les sympathies de tous, habitants et étrangers; Bembo était bien vu et même protégé des autorités, et Giovan applaudi comme un véritable talent. « Sainte Agnès nous a porté bonne

chance, disait Bembo, nous faisons fortune ici. »

Ces détails furent écoutés avec un grand intérêt par les enfants. Ils se promirent bien de ne pas négliger une seule occasion de faire valoir Piccolo.

L'établissement des bains fut le but de la première sortie. La nouveauté tient une si grande place dans tous les plaisirs de l'enfance que nos jeunes amis ne regrettèrent nullement la magnifique terrasse et les avenues de Sainte-Agnès. Le jardin de l'établissement leur parut d'un agrément infini, parce qu'ils y rencontrèrent des figures inconnues et des enfants joyeux.

— Que c'est agréable, disait Yvonne, d'être aux eaux sans prendre les eaux! Regardez donc ces femmes qui nous convoitent de l'œil. Elles se réjouissent à la pensée de nous plonger demain dans leur eau infecte. Ah! certes, elles ne nous attraperont pas! Tout à l'heure un homme m'a offert un verre d'eau. — Grand merci! je n'ai pas soif, et quand j'ai soif en été, ma marraine me donne du sirop de cerises.

Tous ces propos étaient accueillis par des éclats de rire qui faisaient l'envie des passants attristés par la souffrance.

A sept heures précises, une avant-garde de gamins annonça l'arrivée de Piccolo. Les lecteurs peuvent bien se lasser d'entendre parler

de ce personnage, mais Yvonne, Netta et même Thérèse et Mélanie revoient toujours avec un nouveau plaisir leur ami l'ours. Elles sont, je crois, un peu fières de leur intimité avec Bembo et Giovan.

Le soleil *avala* Brame-Farine, selon l'expression du pays. Les montagnes disparurent sous un drap de velours azuré brillant de paillettes d'or, gage certain d'une belle journée.

Il y eut unanimité dans le conseil: il ne fallait pas perdre de temps. Les ânes furent retenus. Le lendemain à sept heures tout le monde était prêt, et tandis qu'on ramenait dans des chaises à porteurs les victimes de la douche ou du bain de vapeur, notre joyeuse société se disposait à partir pour Brame-Farine. Cependant l'organisation d'une cavalcade demande un certain temps: il faut que chacun soit en selle, et commodément ; puis survient la difficulté de l'ensemble dans les mouvements. Il y a toujours à souffrir, dans une réunion d'ânes, de l'humeur empressée de ceux-ci et de la paresse de ceux-là. Ce n'est pas une petite victoire remportée lorsqu'on est parvenu à mettre l'ordre dans la cavalcade et à sortir sans encombre des rues pour gagner le chemin.

L'aspect riant de Brame-Farine, autant que sa réputation, lui avait valu l'honneur d'être mis au premier rang des promenades.

Pour arriver au sommet de cette montagne,

il faut passer près de la Tour-du-Treuil, monument solitaire et mystérieux qui s'élève au milieu de la vallée. On espérait que le *Guide* dont M. Hahnman s'était muni, fournirait quelques notions intéressantes sur cette tour. Pas du tout: l'auteur du *Guide* avoue ingénument qu'il n'a pu découvrir aucun document sur la Tour-du-Treuil.

Le conducteur des ânes en savait plus long. Il raconta, avec une autorité capable de donner la foi, que cette fameuse tour avait été bâtie par un méchant prince, jaloux et cruel, pour y retenir captive son épouse, la princesse Antoinette. Cette infortunée resta trente ans dans cette tour. On la voyait, le matin, agenouillée derrière les grilles de sa fenêtre. Le soir elle y était encore, et son visage, éclairé par les derniers rayons du soleil, semblait être celui d'un ange en prières. Pendant le jour, ses mains n'étaient point oisives : elle travaillait pour les pauvres d'Allevard, et ses serviteurs fidèles allaient en secret porter les aumônes de leur maîtresse. Quelquefois aussi, elle chantait en s'accompagnant sur un instrument mystérieux; tout se taisait alors dans la vallée pour l'écouter. « Il y a des gens, ajouta l'ânier, qui croient que la princesse Antoinette revient au bord du Breda, mais *c'est des bêtises.* »

Les enfants éprouvèrent une véritable reconnaissance envers le guide qui avait, bon gré

mal gré, fait sortir une histoire de cette tour, tout en ne prenant pas l'engagement de croire à son authenticité. Netta seule s'identifia avec la princesse Antoinette.

En quittant la Tour-du-Treuil, on prend un sentier pierreux qui sillonne la montagne et permet d'arriver plus promptement au sommet. Pendant ce trajet difficile, un magnifique paysage soutient le courage des voyageurs jusqu'au moment où ils arrivent sur une belle pelouse verte plantée d'arbres. Madame de Néris proposa une halte et en même temps elle ouvrit un panier de vivres auquel tout le monde fit honneur.

Il fallut un effort de raison pour se remettre en route. Selon l'expression de Thérèse, on aimait à faire partie du paysage. Cependant nos amis s'arrachèrent aux douceurs du repos pour continuer leur ascension.

Une modeste auberge connue sous le nom de *Maison-Blanche* est ordinairement le but des promeneurs. Les nôtres passèrent outre, tant ils étaient impatients d'arriver au sommet de Brame-Farine. Quelle vue! La plaine de Chambéry, la vallée de Graisivaudan, le fort Barraux, les Bauges (montagnes de la Savoie), la colline de Montmélian, puis, dans le lointain et avec le secours d'une bonne imagination, la capitale de la Savoie, Aix et le lac du Bourget.

On quitte ce paysage pour entrer dans un

bois de sapins noirs et touffus d'où l'on voit les pics du Grand-Charnier et du Glézin qui apparaissent comme les portes étincelantes d'un palais enchanté.

Je défie le peintre qui a vieilli en face de la nature de sentir plus vivement que nos enfants les beautés de cet imposant paysage !

Après un temps de repos convenable, on songea au retour. Jusque-là, les mamans avaient tenu secret un projet dont la nouvelle causa une véritable joie : à partir de la *Maison-Blanche* on renverrait les montures pour descendre la montagne en traîneau. Quelle explosion de joie et de paroles provoqua cette surprise ! Les questions se succédaient sans attendre les réponses. La frayeur des demoiselles, la bravoure des garçons, tout cela fournit amplement matière à la conversation jusqu'à l'auberge.

Madame de Néris ne voulut pas faire tort à l'aubergiste. Elle commanda un goûter, et tout le monde y prit part.

De vigoureux montagnards attendaient les ordres. Au premier signal, ils s'attelèrent à des traîneaux grossièrement construits, que l'on peut comparer à des espèces de berceaux de bois, au fond desquels on place un lit de branches de sapin pour amortir les secousses inévitables du trajet.

Les voyageurs s'associèrent deux par deux. Yvonne, bien entendu, se plaça à côté de sa

marraine. Elles donnèrent l'exemple. A peine le montagnard fut-il lancé qu'on vit voler dans l'air le voile bleu d'Yvonne. Le traîneau, parcourant un sol inégal, paraissait et disparaissait ; les cris de la petite fille se renouvelaient chaque fois qu'un nouvel obstacle occasionnait un choc. Le trajet dura vingt minutes. Les voyageurs arrivèrent successivement et sans avaries. Personne, croyez-le bien, n'omit un détail de ses impressions. Chacun se remit en selle avec plaisir. La journée avait été bien remplie ; Yvonne elle-même en convint. Aussi, lorsque madame de Néris proposa de supprimer la soirée et de se coucher de bonne heure, il n'y eut pas de réclamation. On dit la prière en commun et puis chacun se retira dans ses appartements éclairés par un magnifique clair de lune, ce qui permit d'économiser la bougie.

CHAPITRE XVI.

Madame de Néris fit aisément comprendre à Yvonne et à ses amis qu'il n'était pas possible de visiter tous les environs d'Allevard, et qu'un choix devait être fait. Elle les en laissait maîtres. Cette liberté ne leur fut d'aucun secours. L'album d'Allevard fut feuilleté vingt fois. A peine était-on parvenu à s'entendre, qu'une nouvelle objection survenait. Si vous m'en croyez, dit Yvonne, nous nous en remettrons à ma marraine pour cela comme pour tout le reste. Autrement, nous passerons le temps à discuter, ce que nous serons toujours à même de faire un jour de pluie.

Cette proposition fut généralement goûtée et on alla aussitôt solliciter l'avis de madame de Néris.

— Votre indécision m'étonne beaucoup, mes enfants, dit la marraine. Comment se fait-il, d'ailleurs, que ma filleule n'ait pas réclamé bien haut pour son héros de prédilection, le chevalier Bayard ?

— C'est ce que j'ai fait, ma marraine, mai pas avec assez d'énergie, j'en conviens.

— Va pour le château Bayard ! s'écria tout la troupe.

— Ne ferions-nous pas bien, demanda la sage Netta, de nous remettre un peu en mémoire ce bon chevalier sans peur et sans reproche ? Qu'en penses-tu, Yvonne ?

— Tu as d'autant plus raison qu'étant au milieu de jeunes historiens très-complaisants, rien n'est plus facile.

Un combat de modestie devait nécessairement s'engager. Toutefois Georges crut devoir avouer que son admiration pour Bayard avait aidé sa mémoire à retenir plusieurs traits de sa vie. On pria donc Georges de dire tout ce qu'il croirait capable d'intéresser la société.

« Pierre du Terrail, seigneur de Bayard, naquit dans le château dont nous verrons les ruines. Dès ses premières années, Pierre annonça les qualités qui ont fait de lui un grand homme, l'honneur de la chevalerie française. Bayard fut page de Philippe de Beaugé, gouverneur de Lyon. C'est là que Charles VIII l'ayant vu eut l'heureuse idée de le demander à ce seigneur. Il l'emmena en Italie en 1495 ; Bayard avait alors dix-neuf ans. Le jeune homme confirma le jugement favorable du roi ; mais ce fut surtout sous Louis XII qu'il commença à montrer sa valeur.

« A la journée de Guinegate, en 1499, il fut vainqueur et prisonnier à la fois. Le brave capitaine, étant entouré seulement de quinze hommes d'armes, poursuivit l'ennemi de près. Arrivé à un pont étroit, il soutint longtemps un combat inégal, puis enfin il déclara la défense impossible. Il aperçoit un gendarme qui se reposait sous un arbre, il s'élance vers lui, disant : *Rends-toi, homme d'armes*, ou tu es mort.

« Le gendarme se rendit sans résistance.

« Eh bien, reprit le chevalier, je suis le capitaine Bayard, je me rends aussi à vous ; voilà mon épée ; mais à condition que vous me la rendrez s'il vient des Anglais qui veuillent m'insulter (Bayard n'aimait pas les Anglais).

« Après avoir passé cinq jours au camp, le chevalier dit au gendarme : — Mon gentilhomme, je m'ennuie ici ; faites-moi reconduire sûrement au camp français.

— « Et votre rançon ? reprit le gendarme.

— « Et la vôtre ? répondit Bayard ; car vous étiez mon prisonnier avant d'avoir ma parole.

« La contestation fut portée devant l'empereur Maximilien et le roi de France. Les deux monarques décidèrent en faveur de Bayard.

« Le chevalier sans peur et sans reproche gagna la bataille de Marignan, en 1515, sur les Suisses. Là, comme partout, il trouva l'occasion de montrer son bon cœur. Ayant aperçu dans la mêlée un simple cavalier engagé sous son

cheval et menacé par deux Suisses, il vola à son secours, écarta les deux Suisses et aida le cavalier à se mettre en selle.

« Cette bataille, connue dans l'histoire sous le nom de *bataille des Géants,* dura deux jours pendant lesquels Bayard se montra aussi habile que courageux.

« Ce jour-là même, avant la bataille, François Ier avait voulu se faire armer chevalier par l'illustre capitaine. Bayard se rendit aux vœux du roi François Ier. Après la cérémonie, il baisa son épée en disant : *Glorieuse épée, qui aujourd'hui as eu l'honneur de faire chevalier le plus grand roi du monde, tu seras comme relique gardée. Je ne t'emploierai jamais plus que contre les Infidèles et ennemis du nom chrétien.*

« En voici assez de guerres et de combats, mesdemoiselles ; maintenant je vais vous citer quelques traits tout à fait dignes de vous : ils montrent la noblesse et la générosité du chevalier.

« Ayant été blessé au siége de Brescia, on le porta dans la maison d'une dame recommandable par ses vertus et sa naissance. La ville était livrée au pillage. De sorte que cette dame vint se jeter aux pieds du grand capitaine et lui dit, d'une voix entrecoupée par les sanglots : *Ah! seigneur, sauvez-moi la vie : sauvez l'honneur à mes filles.*

— « Rassurez-vous, madame, lui répondit Bayard, votre vie et l'honneur de vos filles seront en sûreté tant que j'existerai.

« En effet, le chevalier sans peur et sans reproche couvrit de sa protection le toit hospitalier.

« La mère et ses filles prodiguaient les soins les plus assidus au bon chevalier, et leur joie fut bien grande en le voyant revenir à la santé.

« Le chevalier ayant fixé le jour de son départ, la mère reconnaissante vint encore une fois se jeter aux pieds de son hôte et lui dit : « Monsei-
« gneur, nous vous devons la vie. Tous nos
« biens vous appartiennent par le droit de
« guerre, je le sais ; mais après toutes les preu-
« ves de générosité que vous m'avez données,
« j'ose espérer que vous voudrez bien vous con-
« tenter de ce faible tribut. » Et en même temps elle fit déposer sur une table un coffre d'acier plein de ducats.

— « Madame, demanda Bayard, combien ce coffre contient-il de ducats?

— « Monseigneur, répondit en tremblant la pauvre femme, il n'y en a que douze mille cinq cents. C'est tout ce que j'ai pu recueillir ; si vous en exigez davantage, j'aurai recours à mes amis.

— « Madame, répondit Bayard, je n'ai point oublié les bons traitements que j'ai reçus de vous ; ils ont plus de prix pour moi que cent

mille ducats. Reprenez donc votre argent, et comptez toujours sur mon amitié.

« Il lui tendit la main pour la relever, mais elle protesta qu'elle resterait à ses pieds tant qu'il n'aurait point accepté son présent.

— « Eh bien, dit le bon chevalier, j'accepte, et je vous demande de m'accorder la faveur de faire mes adieux à mesdemoiselles vos filles.

« La mère, vous le pensez bien, s'empressa d'aller chercher ses filles ; pendant ce temps-là, Bayard fit trois lots de la somme qu'il avait acceptée. Lorsque les jeunes personnes vinrent avec leur mère, Bayard leur dit : « Mesdemoiselles, les sentiments que vous m'avez inspirés ne s'effaceront jamais de mon cœur ; je ne savais comment reconnaître les soins que vous avez pris de moi pendant ma maladie ; car les gens de ma profession ne sont guère chargés de bijoux ; mais voilà deux mille cinq cents ducats dont je puis disposer ; recevez-en chacune mille comme un présent de noces ; je l'exige et je vous en prie. Quant aux cinq cents autres, je les ai destinés aux couvents de religieuses qui ont le plus souffert, et j'exige encore que vous en fassiez vous-mêmes la distribution.

— « Fleur de chevalerie, s'écria la mère, puisse le Dieu qui souffrit la mort pour nous, te récompenser en ce monde et en l'autre !

« Les deux sœurs, fondant en larmes, tom-

bèrent aux genoux du chevalier, sans pouvoir proférer une seule parole.

« Bayard les ayant contraintes d'emporter l'argent, elles obéirent et revinrent lui offrir chacune un bracelet de leurs cheveux.

— « Je reçois bien volontiers ce présent, dit le généreux capitaine. Il se fit attacher les bracelets au bras et promit qu'il ne les en ôterait point tant qu'ils dureraient. »

Il n'y eut qu'un cri d'admiration pour Bayard et de remercîment pour Georges.

— Mon frère, dit Yvonne, puisque tu veux absolument être militaire, je te prie d'imiter le chevalier sans peur et sans reproche !

— C'est tout à fait mon intention, Yvonne, j'espère que les ennemis, effrayés de ma bravoure, me prendront pour un diable, et que les soldats de ma compagnie me feront aussi présent d'un bouclier portant cette devise : *Vires agminis unus habet*; c'est-à-dire, mesdemoiselles, *Il vaut à lui seul une armée.*

— Quelle modestie ! s'écria-t-on en applaudissant à ces paroles.

— Racontez-nous encore la mort du bon chevalier, dit Netta, car s'il a bien vécu, il a dû bien mourir.

— Précisément, Netta. « C'est en 1523, à la retraite de Romagnano, que le chevalier sans peur et sans reproche reçut un coup de mousquet

dans l'épine du dos. Il tomba en s'écriant : « Jésus ! mon Dieu ! je suis mort ! »

« Il pria qu'on le mît sous un arbre le visage tourné contre l'ennemi, parce que, dit-il, ne lui ayant jamais tourné le dos, il ne voulait pas commencer à ses derniers moments.

« Le connétable de Bourbon, alors armé contre la France, sa patrie, l'ayant trouvé en ce triste état, lui témoigna toute sa compassion. Bayard lui répondit : « Ce n'est pas moi, monsieur, qu'il faut plaindre, mais vous qui portez les armes contre votre roi, votre patrie et votre serment. »

— C'est bien fait ! interrompit gravement Netta.

« Le chef de l'armée espagnole envoya chercher les plus habiles chirurgiens pour secourir le grand capitaine français ; il fit dresser sa tente, préparer son lit pour l'illustre blessé ! Mais tous ces généreux secours furent inutiles, et Bayard expira les yeux fixés sur le pommeau de son épée à défaut de croix.

« Bayard avait toujours combattu comme simple capitaine, et il fut regretté de toute l'armée comme s'il en avait eu le commandement.

« Le respect et l'attachement qu'il inspirait étaient tels qu'un grand nombre d'officiers se rendirent afin de pouvoir contempler encore une fois les traits du bon chevalier. L'ennemi fut touché de pareils sentiments et ne voulut

point retenir prisonniers les frères d'armes de Bayard. »

— Si nous imprimons nos souvenirs de voyage, mesdemoiselles, dit Georges, nous ferons bien de supprimer cette partie historique. Ne vous semble-t-elle pas un peu longue ?

— On n'en supprimera pas une ligne, mon frère. Je prends Bayard sous ma protection. Il faudrait d'ailleurs avoir bien mauvais goût pour se lasser d'entendre parler du chevalier sans peur et sans reproche !

Tout le monde fut de l'avis d'Yvonne.

Le récit de Georges doubla l'impatience qu'éprouvaient déjà les enfants de se mettre en route.

Dès huit heures du matin, toute la société trouva place dans un char-à-bancs aussi dénué d'élégance que de confortable. Mais ces conditions ajoutent à l'agrément de la course.

Pour arriver à Château-Bayard, il faut suivre le chemin qui s'élève en pente très-douce sur le flanc de Brame-Farine. Ce chemin est facile et d'un pittoresque bien capable de consoler les gens qui ne peuvent atteindre le sommet de la montagne. On traverse le village de Moutaret, puis on aperçoit le lac Saint-Clair, et le délicieux vallon de la Rochette sur le territoire de Savoie. Sur le côté opposé, on retrouve la vallée de Graisivaudan, dont Yvonne fit les honneurs comme étant son propre bien. Bientôt enfin, on

voit la petite éminence où s'élèvent les ruines de Château-Bayard.

Cette promenade est assurément une des plus belles des environs d'Allevard : ces vallées d'une fraîcheur dont on n'a pas l'idée avant de les avoir vues, ces revers de montagnes si bien cultivés composent un paysage qui pénètre l'âme d'un bien-être plein de calme et de douceur. Les enfants passaient presque avec indifférence devant tout ce panorama, tant il leur tardait de voir les ruines de l'habitation du bon chevalier Bayard !

Quelle fut donc leur déception, lorsque, arrivés à Pont-Charra, petit village que l'on traverse pour gagner la grande route, ils virent le monument plus que modeste qu'on a élevé à la mémoire de Bayard !

En dix minutes ils furent rendus aux tours en ruine, uniques débris du château. Un portail délabré placé entre deux espèces de pavillons, sert d'entrée à cet ancien manoir féodal. Un métayer et sa famille habitent un de ces pavillons. L'autre, hélas ! qui était autrefois une chapelle où, sans aucun doute, l'illustre famille s'agenouilla, est une étable *du dernier étage.* Des masures croulantes et plusieurs tours en ruine attristent les regards. On désigna aux voyageurs une fenêtre comme étant celle d'où la mère de Bayard dit adieu à son fils et lui re-

mit une bourse. Ce détail consola un peu nos jeunes amis de la stérilité de ces ruines.

L'indignation était générale. Comment n'avoir pas conservé un pareil château ? Si Georges était un grand seigneur, il chercherait le plan primitif de cet antique manoir et il le rebâtirait. Et, ajouta Yvonne, le grand capitaine Gustave viendrait s'y reposer.

Georges parlait avec un véritable enthousiasme ; c'est pourquoi la plaisanterie d'Yvonne ne fut point de son goût.

Malgré la déception, tout le monde se déclara fort satisfait de la promenade.

Le conducteur ne contribua pas peu à l'agrément de la course par son érudition : il connaissait tous les environs d'Allevard et il persuada aisément aux jeunes gens la nécessité de les visiter. Il se chargeait bien volontiers de les y conduire. Sa proposition ne fut pas acceptée par les parents.

Un plaisir n'était pas épuisé qu'il fallait concevoir l'espérance d'en trouver un autre. Ainsi, madame de Néris, se conformant à l'esprit des vacances, voulut bien étudier la question. Tout le monde fut d'accord pour aller voir les ruines de la Chartreuse de Saint-Hugon.

C'était bien quelque chose de savoir qu'on irait à Saint-Hugon ; mais ce n'était pas assez. Quand ? s'écrièrent à la fois tous les enfants.

— Il fait si beau ! dit Yvonne.

— Le temps est si incertain dans les pays de montagne! ajouta Thérèse.

Et tous les yeux étaient suppliants.

— Demain, répondit en souriant madame de Néris, si c'est l'avis général.

L'avis fut général. Demain! demain! répétèrent les enfants avec un accent de bonheur auquel ne peuvent rester insensibles les cœurs qui ont l'expérience du lendemain.

CHAPITRE XVII.

Les montures sont indispensables pour se rendre à Saint-Hugon. On suit pendant quelque temps la route parallèle à celle de Château-Bayard. Nos voyageurs regardaient avec intérêt le chemin qu'ils avaient parcouru la veille. Pour arriver à Saint-Hugon, il faut suivre la rive droite du Breda qui conduit à la frontière de Savoie. Le torrent de Bens, La Chapelle-du-Bard, célèbre par son kirsch, Arvillard, le Crêt-de-Sainte-Marguerite, charmants villages qui semblent n'être là que pour l'ornement du paysage, n'échappèrent point à l'attention de nos jeunes touristes.

Ce n'est plus la solitude de la Grande-Chartreuse. Les villages que l'on traverse, ceux qu'on aperçoit de l'autre côté de la vallée, les champs ombragés par les noyers et les châtaigniers donnent de l'animation au paysage sans en altérer la grandeur.

C'étaient de continuelles interpellations : « Regardez! regardez! Que le Moutaret est joli d'ici!

Et le Crêt-Sainte-Marguerite que nous aimons tant à voir du haut de la Taillat! »

C'est ainsi qu'en causant on arriva à la douane d'où on aperçoit le fameux Pont-du-Diable.

Les cavaliers mirent pied à terre pour parcourir ce pont célèbre et plonger du regard dans le précipice profond au-dessus duquel il s'élève. On assure que ce pont a été construit pour le service de la Chartreuse de Saint-Hugon ; il est le seul passage, sur ce point, qui conduit du sol français au territoire de Savoie.

Une fois rendu au Pont-du-Diable, on est peu éloigné de Saint-Hugon. Le paysage devient tout à coup sévère et majestueux. Le torrent, qui cherche à franchir son lit, ronge et creuse la roche et y forme çà et là des grottes plus ou moins profondes.

La majesté des arbres, les montagnes couvertes de neige et de glace rappellent bien un peu le désert de la Grande-Chartreuse; mais l'avantage reste toujours à la solitude de saint Bruno.

Sans parler longuement de la Chartreuse de Saint-Hugon, nous ne pouvons pas nous dispenser de donner à nos lecteurs quelques notions historiques sur cette ancienne demeure des Pères chartreux.

C'est vers l'année 1173 que ces religieux s'établirent sur la rive droite du torrent de Bens, qui faisait alors partie du territoire français.

Les ruines que l'on voit aujourd'hui ne sont pas celles de ce premier monastère. Une plus vaste construction fut élevée en 1675, et cette date se trouve encore sur la porte principale du monastère.

Nos enfants regardèrent consciencieusement le plan de la chartreuse ; ils marchèrent au milieu des débris qui comblent les cellules, bravèrent les ronces dont le sol est encombré pour arriver à l'emplacement du réfectoire, de l'église, de la cour et du cimetière, ce qui ne les empêcha pas de déclarer, avec la candeur de leur âge, que ces ruines fort respectables les charmaient peu. Netta ne craignit pas de déclarer qu'elle préférait un chalet tout neuf aux plus belles ruines du monde.

On gagna la forêt pour utiliser des vivres apportés d'Allevard ; puis on se remit en route.

De nouveaux projets étaient déjà le sujet de la conversation, lorsque madame de Néris annonça qu'on ne ferait plus de grandes excursions. Cette nouvelle jeta un peu de sérieux dans la société ; car ces messieurs et ces demoiselles ne reculaient pas devant la course des sept lacs, exclusivement réservée aux voyageurs hardis et entreprenants. Par bonheur, nos touristes changent vite de sentiment. Aussi, nous ne les verrons ni boudeurs ni mélancoliques ; ils se rabattront de bonne grâce sur la voie battue. Les promeneurs rencontreront encore notre bande

joyeuse sur la Taillat dont les châtaigniers offrent de l'ombre à toute heure, dans les prairies qui se trouvent au pied de cette jolie montagne, et enfin au *Bout-du-monde* où mugit le Breda à travers des masses de rochers dont il finit par se dégager pour venir s'étendre en belle nappe d'eau.

Madame de Néris ne fit de peine à personne en annonçant le départ pour Sainte-Agnès. Les vieilles connaissances n'ont point à redouter le charme de la nouveauté.

Nos enfants firent leurs adieux et leurs présents à Bembo, à Giovan et à Piccolo, et bientôt ils abordèrent Sainte-Agnès le cœur content, comme lorsqu'on retrouve un ami.

Cependant, hélas! le soleil baissait chaque jour; le trousseau de Gustave était en ordre, la lessive d'automne s'exécutait. Toute illusion était impossible. Le premier lundi d'octobre n'était pas loin, et non-seulement tous les amis allaient partir, mais, selon l'expression d'Yvonne, ils avaient la terrible bonté d'emmener Gustave!

La petite sœur pleurait en parlant d'une séparation inévitable; puis elle finit par convenir de ce qu'elle avait dit maintes fois aux autres : le temps passe vite, surtout lorsqu'on travaille.

Cette excellente philosophie n'empêcha pas qu'un beau matin le visage d'Yvonne se couvrit encore de larmes en voyant le char-à-bancs se remplir de paquets et de voyageurs.

— Vous vous envolez tous ensemble comme des hirondelles! dit tristement Yvonne.

— Oui, ma chère; mais tu sais, répondit Netta, qu'elles reviennent fidèlement au même toit!

Yvonne eut la consolation d'accompagner ses amis jusqu'à Grenoble. Elle ne ménagea pas ses recommandations particulières et générales à Netta et à Gustave. Elle remercia Thérèse et Mélanie de leur bonne amitié; puis enfin il y eut un dernier adieu et un dernier regard.

CHAPITRE XVIII.

Le réveil d'Yvonne fut une déception.

— Ce n'est point un rêve, dit-elle en se frottant les yeux : ils sont tous partis ! Oui ; mais ma marraine est là, toujours là. Je voudrais bien savoir si j'aimerais plus maman que j'aime ma marraine? Oh ! non, c'est impossible ! C'est égal, je serais bien contente d'avoir les deux ! Je me souviens un peu de ma pauvre petite maman. Elle chantait en s'accompagnant sur le piano ; puis elle jouait des airs pour nous faire danser, Gustave et moi. Comme elle était pâle dans son lit ! Elle nous embrassait très-souvent ; elle aurait voulu nous avoir auprès d'elle même la nuit. Elle pleurait en partant pour l'Italie, et nous aussi. C'est à ce moment qu'on nous a confiés à ma marraine. Et puis maman est revenue morte...

Yvonne en était là lorsque madame de Néris entra.

— Venez, ma marraine, venez vite, que je vous embrasse de tout mon cœur.

— N'est-ce donc pas ainsi que tu le fais chaque jour, chère enfant?

— Oh! oui; mais je pense beaucoup aujourd'hui, et vous êtes au beau milieu de toutes mes pensées.

— C'est à merveille, répondit madame de Néris en feignant de ne pas voir les yeux d'Yvonne brillants de larmes. Nous avons une journée importante. Je dis *nous,* car j'ai absolument besoin de toi pour m'aider dans mes occupations de ménage.

Cette nouvelle perspective changea le cours des idées d'Yvonne. Elle se leva, s'habilla promptement, mit de l'ordre dans sa chambre et alla rejoindre sa marraine à la chapelle.

Le sanctuaire lui sembla bien grand.

— C'est à peine si nous tenions tous ici, pensait Yvonne, et ce matin les places sont vides!

Ce retour sur les absents ranima sa ferveur, et, à la fin de sa prière, elle ne se sentit plus si éloignée de ses amis.

Ce n'était vraiment pas sans raison qu'Yvonne admirait sa marraine et plaçait toute sa confiance en elle. Cette fois-ci encore, madame de Néris sut trouver un remède aux regrets inévitables qu'amène la fin des vacances.

Les hôtes les plus discrets ne se doutent guère du dégât qu'ils font sous un toit hospitalier : il est bon peut-être de leur indiquer jusqu'où doit s'étendre leur reconnaissance.

La véritable maîtresse de maison se donne tout entière à ses hôtes. Quelles que soient ses habitudes d'ordre et la régularité de sa vie, elle néglige ses devoirs et sacrifie son repos. Elle dissipe les trésors de ses armoires, comme s'il ne lui en avait rien coûté pour les entasser. Aussi, lorsqu'elle se retrouve dans la solitude, le souvenir du bonheur qu'elle a goûté en recevant ses amis est nécessaire pour l'encourager à rétablir l'ordre dans sa maison. A la poésie du paysage, aux conversations intimes succède une lessive monstre que la châtelaine française ne perd jamais complétement de vue. Ce sont les appartements à remettre en état, les récoltes de la saison auxquelles il faut penser pour assurer le bien-être d'une nouvelle hospitalité.

Yvonne montrait les plus heureuses dispositions pour ces soins de ménage; mais je dois dire que sa plus grande affaire était d'épargner une fatigue à sa marraine. On la voyait sans cesse allant porter des ordres et les exécutant souvent elle-même.

Les matinées étaient réservées à l'étude, et les soirées déjà longues passaient rapidement, grâce à une lecture choisie.

Parmi ces belles journées d'automne, il y en avait de bien chères au cœur de notre petite amie. Madame de Néris ne quittait jamais ses terres sans faire ses adieux aux pauvres et ses

adieux étaient des dons pour adoucir l'absence des *maîtres.*

Yvonne connaissait déjà aussi bien les pauvres de Sainte-Agnès que ceux d'Alsace. Elle savait leurs besoins, et c'est avec un bonheur indicible qu'elle écrivait sur un registre vert ce qui devait revenir à chacun d'eux. Elle se croyait au moins une reine lorsqu'elle distribuait les dons de sa marraine. En donnant les vêtements, notre bonne petite fille ne pouvait s'empêcher de désigner ceux qui étaient de sa façon, et les louanges qu'elle recevait n'étaient qu'un encouragement.

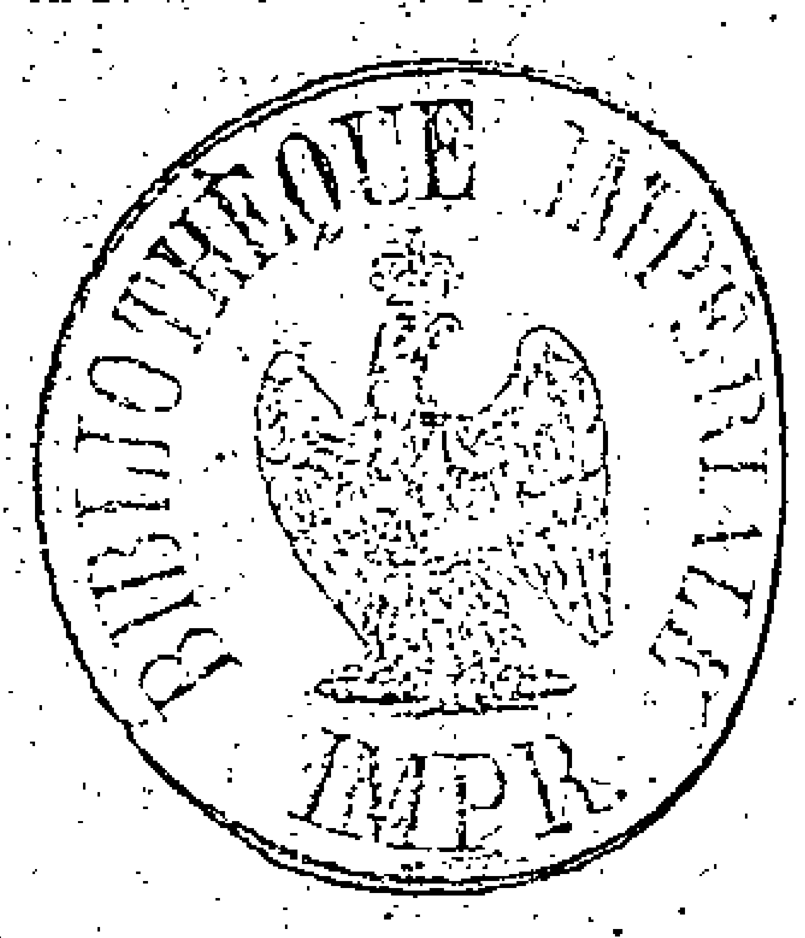
Ainsi s'écoula le mois d'octobre. Il fut fertile en beaux jours. Yvonne cueillit les dernières roses avec autant de plaisir qu'elle avait cueilli les premières. Elle oubliait la fraîcheur de la prairie en foulant les feuilles tombées ; leur couleur lui plaisait presque autant que le feuillage printanier. C'est qu'à cet âge on vit dans le présent : le passé n'existe pas; on ne demande rien à l'avenir. L'innocence du cœur fait la sécurité.

L'automne se prolonge rarement dans la belle contrée qu'habitait madame de Néris. Dès les premiers jours de novembre la neige blanchit les montagnes. Il fallut donc descendre des hauteurs de Sainte-Agnès.

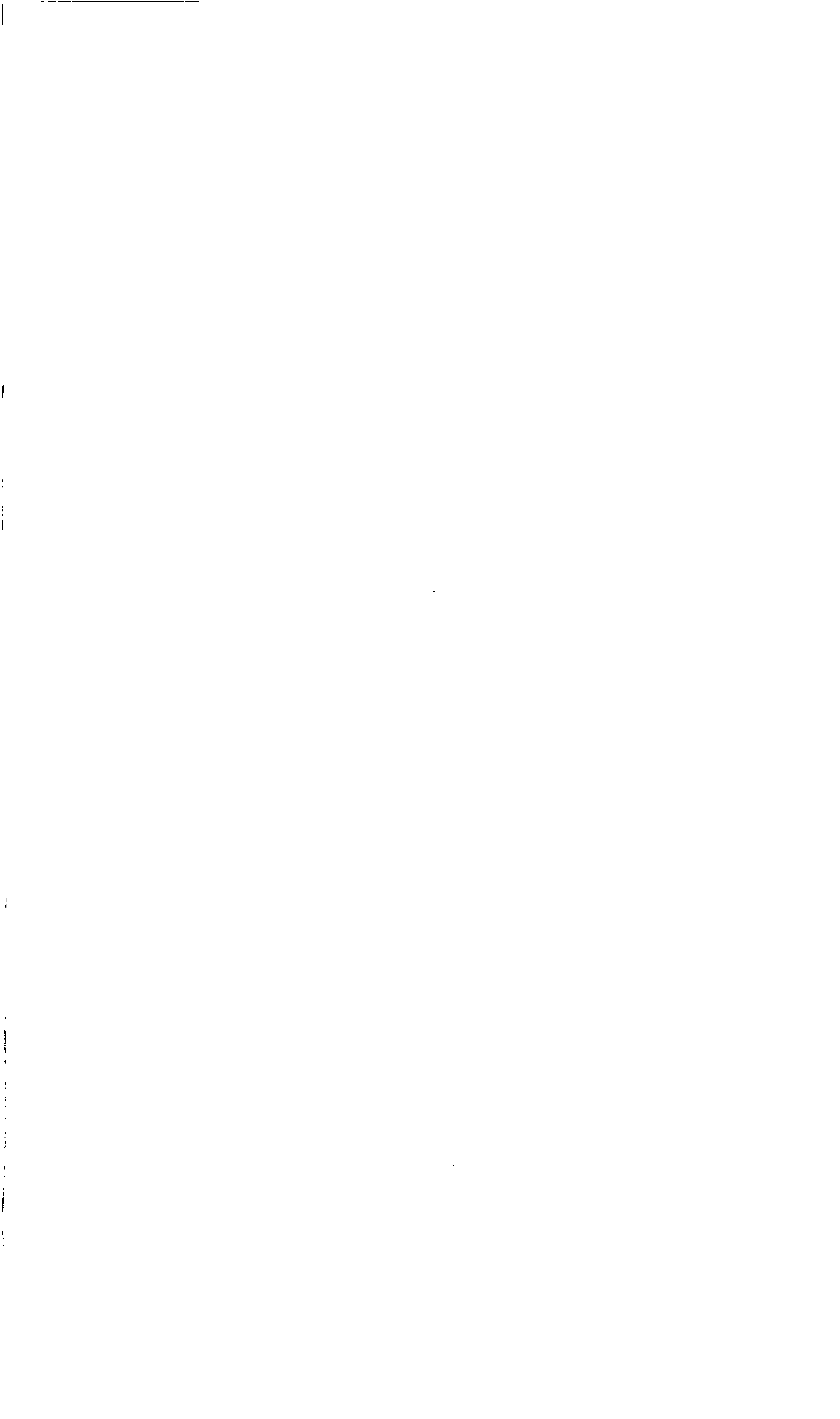
Yvonne ressentit vivement cette tristesse qui remplit le cœur lorsqu'on ferme la porte d'une

maison aimée, et tout en plaignant Jeannette de passer seule l'hiver à Sainte-Agnès, elle enviait secrètement son sort.

Tant que notre petite amie aperçut les tourelles du château et la belle terrasse, son cœur fut reconnaissant du bonheur que ce beau pays lui avait donné. Mais une fois sur la route de Paris, Yvonne éprouva d'autres sentiments, et je peux assurer le lecteur qu'elle était tout à fait consolée de reprendre ses quartiers d'hiver.



FIN.



Ouvrages du même auteur :

Mémoires d'une petite fille, vol. in-12. 2 fr. 50

Mémoires d'une Poupée. Contes dédiés aux petites filles. 1 vol.

La Semaine d'une petite fille, vol. in-18.

L'Éducation d'Yvonne. — Dix ans, 1 vol. in-18.

La Nuit de Noël.

Marianne Aubry. 1 vol. in-18. 1 fr.

Florence Raymond, vol. in-12. 2 fr.

Utilité d'un voyage d'agrément à Paris, vol. in-12. 2 fr. 50

Scènes et Proverbes pour la Jeunesse; vol. in-12. 2 fr.

Mois de Marie de la jeunesse, joli vol. in-32, approuvé par Mgr l'Archevêque de Paris. 1 fr.

Poésies françaises, distribuées et annotées à l'usage des colléges; par le P. Arsène Cahour, de la Compagnie de Jésus. 3 vol. in-8. 15 fr.

Manuel de prononciation française, par le P. Mansion, de la Compagnie de Jésus. Un vol. in-12. 75 c.

Drames et Mystères à l'usage des Pensionnats du Sacré-Cœur, avec autorisation de Madame Barrat, supérieure générale; par Madame Marie David. Vol. in-18. 1 fr. 50

Livre de Messe des petits enfants, par Madame la comtesse de Ségur. In-32, orné de 4 gravures. 1 fr. 50

Les petites Filles modèles, par Madame de Ségur; vol. in-12. 2 fr.

La Religion enseignée aux petits enfants, par Monseigneur de Ségur. In-32. 50 c.

Prie-Dieu, pour l'adoration du Saint-Sacremeut, par Monseigneur de Ségur. In-32. 50 c.

Paris.— Imp. W. Remquet et Cie, rue Garancière, 5.